

**UNIVERSITÉ DU QUÉBEC INSTITUT NATIONAL DE LA
RECHERCHE SCIENTIFIQUE
CENTRE – URBANISATION CULTURE SOCIÉTÉ**

**La convivialité en contexte de grande diversité : le cas du quartier Saint-
Michel à Montréal**

Par

Jean Marc LAFOREST

B.F.A. Art History

Mémoire présenté pour obtenir le grade de

Maître ès. Sciences, M.Sc.

Maîtrise en études urbaines

Programme offert conjointement par l'INRS et l'UQAM

Décembre 2019

Ce mémoire intitulé

LA CONVIVIALITÉ EN CONTEXTE DE GRANDE DIVERSITÉ :
LE CAS DU QUARTIER SAINT-MICHEL À MONTRÉAL

et présenté par

Jean Marc LAFOREST

a été évalué par un jury composé de

Mme Annick GERMAIN, directrice de recherche, INRS

Mme. Martha RADICE, examinatrice externe, Dalhousie University

Mme. Sylvie PARÉ, examinatrice interne, INRS

To my mother Diane, as a thank you for everything

RÉSUMÉ

Les débats sur la place de la diversité au Québec, tout comme en Occident, ont fait couler beaucoup d'encre depuis le début du 21^e siècle. Les sociologues ont exploré cette diversité par l'entremise de l'étude des modes de cohabitation. Si à Montréal certains de ces modes ont été scrutés, notamment dans les HLM et dans des quartiers de classes moyennes, peu de recherches ont approfondi la convivialité comme l'un de ces modes.

Le quartier Saint-Michel à Montréal, un grand oublié des débats sur la diversité, a depuis longtemps mauvaise presse à cause de son niveau de défavorisation et d'un historique lié à la criminalité. Il est toutefois l'un des quartiers les plus diversifiés ethnoculturellement parlant de Montréal. L'étude de la cohabitation interethnique dans ce quartier semble une occasion d'étudier la convivialité, en particulier ses aspects de négociation de l'espace public.

En mobilisant le concept de la convivialité et celui de la sociabilité publique, les modes de cohabitation interethnique sont étudiés dans le quartier Saint-Michel. À l'aide d'une approche qualitative, cette recherche utilise l'observation directe des rues marchandes, des espaces publics et des fêtes de quartier, mais également des entretiens semi-dirigés avec des résidents, des commerçants et des intervenants-clés du quartier.

Mots clés : cohabitation interethnique, convivialité, sociabilité publique, espace public

ABSTRACT

Much have been said around diversity in Quebec, just as in the rest of the Western world since the beginning of the 21st century. Sociologist explored this topic through the study of modes of cohabitation. If some of these modes have been scrutinized in Montreal, namely through HLM (Social housing) and in middle-class neighbourhoods, little research deepened the understanding of conviviality as one of these modes.

The neighbourhood of Saint-Michel, always forgotten in debates about diversity, has long received a bad rep due to it being underprivileged and heavily link to criminality. It is, however, one of the most ethnoculturally diverse neighbourhoods in Montreal. The study of intercultural cohabitation in this neighbourhood is a time to research about conviviality, particularly how it negotiates public space.

Through conviviality and public sociability, intercultural modes of cohabitation in Saint-Michel are studied. Using a qualitative approach, this research uses direct observation of shopping streets and block parties, but also semi-directed interviews with residents, local merchants and key actors of the neighbourhood.

Key words : cohabitation, conviviality, public sociability, public spaces

REMERCIEMENTS

Ce mémoire et toute l'aventure de cette maîtrise n'auraient jamais été possibles sans l'indéfectible soutien de ma directrice Madame Annick Germain. Son suivi exemplaire et ses recommandations m'auront soutenu et amené à terminer ce projet. Si bien du temps nous sépare de ce jour où, un armé d'une idée un peu farfelue et un désir d'explorer un quartier précis, j'ai toujours pu compter sur ses encouragements; je lui serai éternellement reconnaissant de tous ses efforts.

Je remercie aussi Wassila qui aura toujours été de bon conseil et toujours chaleureuse, malgré mes égarements administratifs. J'étends aussi ces remerciements à l'équipe du Centre de documentation : Marie-Ève, Maria, Linda et pour toutes mes « petites questions ». Merci à vous d'être si disponibles et de rendre les recherches faites à l'INRS-UCS aussi agréables.

Merci aussi aux gens qui m'auront soutenu avec leurs expertises : Shirley, Sophie, Chris et Marie-Noëlle. Je vous ai apporté des problèmes techniques et bien plus que des solutions, vous m'avez donné de votre temps. Merci de votre gentillesse.

À Isabelle, ma patronne qui m'aura laissé prendre autant de temps pour terminer ce projet d'étude. Peu de gens se seraient montrés aussi conciliants. Je suis reconnaissant d'avoir pu m'absenter l'esprit en paix.

Finalement, merci à mon épouse Eunice. Avec moi depuis les débuts, tu m'auras permis de me consacrer à ce projet, souvent difficile à comprendre. Tu auras partagé les bons comme les moins bons moments. Je ne peux pas faire le compte de tout ce que tu as sacrifié pour m'épauler (ou m'endurer) durant ce long chemin. Je t'ai toujours su à mes côtés, sache que je t'en suis éternellement reconnaissant! Merci de me faire rire, de me consoler, de m'écouter... tu fais ressortir le meilleur en moi. Je t'aime de tout mon cœur, de toute mon âme et de tout mon être.

TABLE DES MATIÈRES

Liste des tableaux.....	9
Liste des figures.....	10
1- Introduction.....	11
1.1 Pourquoi étudier le quartier Saint-Michel?.....	11
1.2 La posture du chercheur comme habitant son sujet d'étude.....	13
1.3 Organisation du mémoire.....	15
CHAPITRE 2 - Revue des écrits : le quartier et les modes de cohabitations interethniques.....	17
2.1 Les études de quartier, une longue tradition en études urbaines.....	17
2.2 Le quartier et ses Autres : des groupes ethniques aux modes cohabitations interethniques....	21
2.3 La cohabitation dans les espaces publics.....	24
2.3.1 La sociabilité publique : Lofland et Goffman.....	25
2.3.2 Les rues commerciales.....	29
2.4 Convivialité et conflits : nouvelles approches.....	31
2.5 Cosmopolitisme vs <i>Happenstance</i>	35
CHAPITRE 3 - Stratégie méthodologique et contexte.....	38
3.1 Choix de l'approche qualitative.....	38
3.2 Choix des outils de collecte.....	39
3.3 Limites de la méthodologie.....	43
3.4 Historique de Saint-Michel.....	43
3.5 Portrait statistique du quartier.....	47
3.6 Questions de recherche et problématique.....	52
CHAPITRE 4- Les espaces de la cohabitation.....	53
4.1 Les observations des parcs et des espaces publics.....	53
4.2 Les observations des rues marchandes.....	60
4.3 Les observations des évènements du quartier.....	81
4.4 Ce qu'en disent les intervenants-clés.....	92

CHAPITRE 5- La sociabilité publique à Saint-Michel.....	103
5.1 Les entretiens avec les résidents.....	103
5.2 Les aspects particuliers.....	120
CHAPITRE 6 - Le regard des commerçants.....	127
CHAPITRE 7- Conclusion et discussion.....	139
BIBLIOGRAPHIE.....	144
ANNEXE 1.....	153
ANNEXE 2.....	154
ANNEXE 3.....	155
ANNEXE 4.....	156
ANNEXE 5.....	157
ANNEXE 6.....	158
ANNEXE 7.....	159
ANNEXE 8.....	161

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1 : Comparatif statistique entre le quartier Saint-Michel et ses quartiers riverains

Tableau 2 : Profil des participants.....51

LISTE DES FIGURES

Figure 1 : Carte du quartier Saint-Michel.....	146
Figure 2 : Carte de la division spatiale du quartier Saint-Michel.....	147

1- Introduction :

La cohabitation interethnique est un sujet qui résonne dans l'actualité québécoise depuis des décennies. Le Grand-Montréal est la principale région où le sujet a été étudié, pensons ici aux travaux d'Annick Germain. La sociabilité publique est l'une des avenues les plus explorées en matière de cohabitation interethnique. Nous souhaitons par ce mémoire ajouter une facette à ces recherches en étudiant la convivialité comme mode de cohabitation¹. Ce concept, approfondi dans les prochaines lignes, permet des triangulations sur les facteurs favorisant une bonne cohabitation entre les personnes de différents groupes ethnoculturels. Pour ce faire, nous nous pencherons sur le quartier Saint-Michel dans le Nord-Est de Montréal.

1.1 Pourquoi étudier le quartier Saint-Michel?

Le secteur étant l'un des plus multiethniques de Montréal, il nous semblait important d'étudier les relations interculturelles qui y prennent place. D'autant plus qu'à l'échelle du quartier aucun groupe n'est majoritaire. Si les immigrants d'origine italienne, portugaise et surtout haïtienne sont les plus visibles, de par leurs établissements dans le quartier qui remontent aux années 1960 et 1970 (Fontaine et Thibault 2008), les immigrants d'origine vietnamienne, nord-africaine, chinoise et latino-américaine sont aujourd'hui des membres à part entière de la mosaïque culturelle qu'est le quartier Saint-Michel (CSSS Saint- Léonard et Saint-Michel 2008). La cohabitation entre ces différents acteurs nous semble clé dans la compréhension des dynamiques sociales qui y prennent place. Notre mémoire vise à établir une meilleure compréhension des dynamiques sociales quotidiennes des Michelois; plus précisément les interactions sociales en contexte de diversité. Pour ce faire, le concept de convivialité a été sollicité afin de mieux comprendre les liens sociaux et la nature des échanges entre les résidents. Ce concept, tel que conceptualisé par Paul Gilroy (2004), soit « the process of cohabitation and interaction which have made multiculturalism an ordinary feature of social life », prend comme point de départ la diversité vécue à l'échelle urbaine.

¹ Le « nous » sera utilisé dans ce mémoire dans le but d'effacer, un tant soit peu, notre position de résident du quartier Saint-Michel.

La sociabilité publique est aussi un concept mobilisé dans notre recherche. La convivialité se vit dans les espaces publics que sont les parcs, les rues, les fêtes de quartier et autres. Il est donc important d'explorer comment la sociabilité publique est vécue dans le quartier, mais aussi ses impacts sur la cohabitation des Michelois.

Pertinence scientifique et sociale du sujet :

Comme nous le verrons plus amplement dans le chapitre sur la méthodologie, la littérature scientifique portant sur le quartier Saint-Michel est axée autour de thématiques comme la persévérance scolaire et la criminalité. L'étude des liens de convivialité sur la cohabitation interculturelle constitue une nouvelle avenue dans l'exploration de cette partie de la ville. Ce secteur particulièrement multiethnique de Montréal est propice à l'exploration de la convivialité, car cette notion est utile à la compréhension des relations et des interactions intergroupes. Une recherche sur les interactions entre les résidents du quartier, comme celle que nous avons faite, est une avenue peu empruntée dans la littérature sur le quartier Saint-Michel.

Un élément qui nous apparaît pertinent dans notre recherche est le type de données que nous avons récoltées. Une approche qualitative a été priorisée avec les témoignages d'habitants du quartier sur les questions à l'étude. Cette approche diverge de la plupart des précédentes études sur le quartier Saint-Michel dans la mesure où des entretiens avec des informateurs-clés en constituaient la principale source de données.

L'étude d'un quartier sous l'angle de la convivialité est pertinente en soi. Si le concept semble être « à la mode » depuis une dizaine d'années, les études qui ont utilisé la convivialité dans leurs approches ont rarement étudié un seul quartier, mais plutôt divers ensembles ou situations à l'intérieur d'une ville; par exemple les relations des commerçants et des habitants d'un quartier (Radice, 2016). Nous croyons que de faire des comparatifs entre des secteurs d'un même quartier peut permettre d'en dégager des nuances selon les différences démographiques et socioéconomiques qui prévalent dans un même district. Dans un même ordre d'idée, des travaux sur la convivialité se sont intéressés à des quartiers où un groupe était majoritaire et d'autres minoritaires; pensons ici aux travaux de Karner et Parker sur Alum Rock à Birmingham (2011). Le quartier Saint-Michel n'a pas dans sa population de majorité claire. Qui plus est, le groupe majoritaire au Québec, les Québécois de « souche », sont largement minoritaires dans le quartier.

Ce terrain d'étude offre de nombreuses possibilités d'observation et d'analyse ayant seulement trait à cette état de chose.

D'un côté social, les débats entourant la diversité ont été nombreux par le passé, pensons ici aux « crises » des accommodements raisonnables (2006-2007), celle de la Charte des Valeurs Québécoise (2013) et plus récemment le projet de loi 21 sur la laïcité au Québec (2019). Notre mémoire servira à ajouter à cette réflexion en soulignant le cas d'un des secteurs les plus pluriculturels de la province, le quartier Saint-Michel.

1.2 La posture du chercheur comme habitant son sujet d'étude :

Notre intérêt pour les études urbaines vient, en grande partie, de notre propre expérience de l'urbanité montréalaise et plus particulièrement celle du quartier Saint-Michel dans le nord-est de l'île de Montréal. Nous sommes résident de ce quartier depuis maintenant neuf ans et nous lui vouons une profonde affection. À nos premières heures dans le quartier, nous avons rapidement été confronté aux perceptions, stéréotypes, pour ne pas dire les ragots, qui entourent ce quartier mal connu. Étant « sur le terrain » au jour le jour, nous sommes à même d'apprécier les limites de ces perceptions, qui nous apparaissent dater d'une autre époque. Bien que moins nanti que d'autres quartiers de Montréal, Saint-Michel est riche d'une diversité qui lui est propre; entre autres grâce au liant que procure une langue communément maîtrisée par la majorité de ses habitants, le français.

Avec les années, nous avons eu la chance de nous impliquer dans un organisme de concertation citoyenne, Vivre Saint-Michel en Santé (VSMS) où nous avons pu échanger avec des intervenants du secteur, qui nous ont permis d'apprécier des réalités propres aux quartiers fortement multiethniques. Saint-Michel est une porte d'entrée pour nombre d'immigrants. Bien qu'il s'agisse d'un « quartier d'accueil », les ressources qui lui sont destinées sont souvent fragmentées et un certain manque de coordination entre elles rend leur accès ardu. Les représentations sociales, ainsi que celles des médias du quartier ne contribuent pas, jusqu'à maintenant, à offrir une perspective d'ensemble de la réalité du quartier.

Notre recherche s'intéresse aux vécus et aux expériences des Michelois et des Micheloises en matière de cohabitation. Si les expériences de ceux-ci ont fourni la matière à étudier, cette recherche part de notre expérience de résident du quartier. Clandini et Connelly expliquent l'importance de l'expérience dans les sciences humaines : « The social sciences are concerned with humans and their relations with themselves and the environments, and, as such, the social sciences are founded on the study of experience. Experience is, therefore, the starting point and key term for all social science inquiry » (1994, 414). Nous prenons cette citation au pied de la lettre au sens où l'idée même d'étudier le quartier Saint-Michel nous est venue par l'expérience de celui-ci.

L'étude du quartier ou d'une communauté dans laquelle on vit amène des avantages et des défis. L'angle d'étude retenu pour cette recherche nous vient de notre expérience et notre vécu du quartier. Il aurait été difficile pour quelqu'un n'ayant jamais résidé dans le quartier Saint-Michel d'y voir les achoppements entre les perceptions généralement véhiculés et les réalités qui y sont vécues.

Un autre avantage de vivre dans le quartier que l'on étudie vient de la connaissance accrue de son fonctionnement, de ses réalités, de ses nuances et de ses résidents. Méthodologiquement, vivre dans son sujet de recherche change la perspective de départ sur celui-ci. Cette posture affecte la façon dont on conceptualise le sujet de recherche, mais aussi la manière dont on l'observe, de par nos propres expériences.

Un des principaux avantages de vivre dans le quartier que l'on étudie vient de l'accès à celui-ci; en d'autres mots, l'accès au « terrain ». Il est évident que nous avons eu un accès illimité à notre terrain de recherche, au point où il est possible de penser qu'il devient difficile de le quitter. Cet avantage amène aussi le plus important défi de notre posture de « chercheur-résident » : l'objectivité. Comme nous le mentionnions, nous avons une grande affection pour le quartier Saint-Michel. Notre lien affectif pourrait teinter nos observations et nos analyses de ce dernier. La frontière entre « chercheur » et « résident » peut devenir floue. Il aura donc fallu faire preuve d'une rigueur accrue pour éviter de chercher à valider nos postulats de base, ou d'ignorer les éléments ne concordant pas avec la façon dont nous percevons le quartier et ses habitants. Nous étions conscient qu'un danger d'idéaliser le quartier Saint-Michel était possible. Nous avons

cherché à prendre des distances, y compris lors de la rédaction du présent mémoire, afin de palier à cette potentielle difficulté.

Un élément créant un défi pour notre recherche est notre représentativité comme Michelois. Le quartier Saint-Michel compte une majorité de personnes issues de différents groupes ethnoculturels, dont une part importante de personnes racisées. Nous sommes d'origine canadienne-française, le groupe majoritaire au Québec, mais minoritaire dans le quartier Saint-Michel. Nous sommes conscients que nous ne sommes pas représentatifs de tous les Michelois. Nous sommes également conscients que nous n'avons pas eu les mêmes défis que nos voisins du quartier, que ce soit économiquement, en matière de reconnaissance des études, ou simplement culturel. Lance Freeman (2006) dans son livre sur la gentrification de quartiers à majorité afro-américaine de New York avance qu'étant lui-même d'origine afro-américaine, les répondants à sa recherche prenaient souvent pour acquis sa compréhension d'enjeux en lien avec l'origine ethnoculturelle.

1.3 Organisation du mémoire :

Les lieux où se vit plus particulièrement la convivialité seront également l'objet d'une analyse. On pense ici aux espaces publics et semi-publics que sont les parcs et les commerces (restaurants, épiceries, cafés, etc.). Ces lieux sont difficilement navigables sans un minimum d'interaction sociale.

Les impacts des interactions et des convivialités que vivent les habitants du quartier sur les représentations que ceux-ci ont de l'Autre, du quartier et de la cohabitation interculturelle sont pertinents à cette discussion. L'étude des représentations apparaît importante, car elle permet de mieux comprendre s'il y a en effet de la convivialité ou des tensions à l'intérieur du quartier Saint-Michel. Ces représentations, ou perceptions, sont des éléments que tous possèdent dès le départ et qui changent, ou se confirment, au gré des interactions avec autrui.

Le présent mémoire comporte un chapitre sur les différents concepts et notions mobilisés dans notre recherche. La littérature sur le quartier, en particulier comme un espace social, y est explorée. La notion de communauté, en regard aux travaux de Wellman et Leighton (1979), vient

approfondir le rôle du quartier comme un lieux de relations significatives. Un sous-chapitre est dédié à l'étude de la cohabitation interethnique, mais aussi aux modes de cohabitation. La sociabilité publique fait l'objet d'un sous-chapitre où ce concept est divisé selon les codes de cette sociabilité, au croisement des travaux de Lyn Lofland et d'Erving Goffman. Ces recherches permettent de mettre la table à l'étude des rues marchandes et des recherches de Martha Radice. Ces rues sont au cœur de notre cueillette de données. Le concept de convivialité est abordé dans un sous-chapitre de ce mémoire. En plus des définitions entourant ce concept phare de notre recherche, une analyse des approches récentes de l'étude de la convivialité est présentée. Le cadre théorique se conclut sur une mise en opposition du cosmopolitisme, et de ses définitions, et d'un terme, que nous jugeons adapté à la réalité micheloise, celui d'*happenstance*. Articulant notre réflexion sur les facteurs ayant incité les résidents du quartier Saint-Michel à y élire domicile, nous verrons que la notion de « choix » est largement tributaire d'éléments en dehors des approches actuelles entourant le cosmopolitisme.

Le chapitre traitant de la méthodologie présente l'argumentaire nous ayant mené vers le choix d'une approche qualitative, tout comme le choix des outils de collecte. Les observations directes et les entretiens semi-dirigés, avec entre autres des résidents du quartier, sont au centre de notre approche. Étant résident du quartier que nous étudions, un sous-chapitre est dédié aux limites de notre méthodologie. Un historique du quartier Saint-Michel et un portrait statistique viennent compléter le chapitre méthodologique.

Les résultats des observations directes sont le sujet du quatrième chapitre. Les parcs et les espaces publics, les rues commerciales et les fêtes du quartier et autres événements publics du quartier ont été observés. Leurs analyses sont complétées par le regard d'intervenants-clés oeuvrant dans Saint-Michel rencontrés dans le cadre d'entretiens semi-dirigés. Les deux chapitres suivants traitent également des résultats d'entretiens semi-dirigés cette fois avec des résidents et avec des commerçants du quartier. Les données qui en ont été retirées forme le cœur de notre recherche car elles furent l'occasion d'entendre les commentaires et les vécus des principaux témoins de la cohabitation entre les Michelois. Le dernier chapitre servira à faire le point sur les tenants et aboutissants de notre démarche.

Chapitre 2 – Revue des écrits : le quartier et les modes de cohabitations interethniques

2.1 Les études de quartier, une longue tradition en études urbaines:

Le quartier est un sujet qui est étudié de par le monde. Les angles de ces études sont des plus variés. Les effets de la réputation d'un quartier sur ces habitants à Bradford au Royaume-Uni (Husband et al. 2016), les tensions raciales à Chicago (Wilson et Taub, 2007), les impacts de la gentrification, tant à Montréal et Bruxelles (Van Criekingén et Decroly, 2003) qu'à New York (Freeman, 2006), ou encore en fonction du logement social au Nigeria (Ibem et al. 2017) pour ne nommer que ces thématiques, ont été étudiés.

Le quartier est à la fois un territoire stable, au sens où ses frontières géographiques changent peu, mais aussi un espace contesté. La littérature sur ce sujet date d'aussi loin que les émeutes raciales à Chicago en 1919 (Tuttle Jr., 1970) ou la division de la ville de Jérusalem (Rokem, 2012). Les études sur les villes multiculturelles sont souvent faites en regardant les groupes en présence. Martha Radice signale que le quartier est une meilleure échelle d'étude, comme elle le mentionne dans la citation suivante sur les études de quartier: « Studies that approach the multiethnic city through the neighbourhood as opposed to the ethnic community are typically more sensitive to the myriad variables that can affect social relations » (2010, 51).

Dans une perception populaire, quartier rime avec communauté, lieu de sociabilité et de solidarité. Certains auteurs voient même dans le quartier la pierre d'assise de la communauté (Gottlieb, 1997; Hojnacki, 1979). Cette prémisse est tout de même débattue et nuancée.

Wellman et Leighton dans leur article phare « Networks, neighborhoods, and communities: Approaches to the study of the community question » (1979) amènent des éclairages sur ce qu'ils appellent la question de la communauté. Pour eux le quartier n'est pas automatiquement synonyme de communauté. Ils proposent l'étude des réseaux sociaux, «network analytic perspective», comme base d'analyse de la communauté et ensuite leur application dans les quartiers. Comme les auteurs le mentionnent: « Such an approach largely frees the study of community from spatial and normative bases. It makes possible the discovery of network-based communities which are neither linked to a particular neighborhood nor to a set of solidary

sentiments » (1979, 367). Mais qu'en est-il du quartier? Pour Wellman et Leighton, trois possibilités existent: la communauté perdue, protégée et émancipée.

La communauté perdue fait référence à la perte des réseaux de sociabilité de par la transformation des sociétés occidentales depuis l'industrialisation. « Lost scholars have seen modern urbanites as alienated isolates who bear the brunt of the transformed society on their own » (1979, 368). Cette approche rend caduque l'idée du quartier comme berceau de sociabilité. La communauté protégée, en partageant avec la communauté perdue la prémisse que les changements sociétaux affectent les individus, a toutefois une conclusion contraire. Ces changements auraient encouragé la création de liens sociaux. « The saved argument contends that urbanites continue to organize safe communal havens, with neighborhood, kinship, and work solidarities mediating and coping with bureaucratic institutions » (1979, 373). Finalement, la communauté émancipée fait la fusion des deux autres approches en reconnaissant les changements des liens sociaux dans les quartiers, mais en refusant d'admettre que ceux-ci sont confinés dans les espaces du quartier. Un citoyen ne peut socialement pas vivre seulement dans son quartier, mais il peut y ancrer des réseaux porteurs de sociabilité.

« the liberated argument, agrees with the lost argument's contention that the industrial bureaucratic nature of social systems has caused the weakening of neighborhood communities. But the liberated argument also agrees with the saved argument's contention that primary ties have remained viable, useful, and important. It shares the saved argument's contention that communities still flourish in the city, but it maintains that such communities are rarely organized within neighborhoods » (1979, 377).

La lecture de Wellman et de Leighton (1979) permet de mettre en lumière la polyvalence du quartier dans le paysage social des citoyens. Si ceux-ci vivent tous dans un quartier, il n'est pas garanti que tous y trouvent socialement leur compte. Les auteurs nuancent, surtout avec la communauté libérée, la mise à mort du quartier comme d'un générateur de réseaux sociaux.

François Ascher (1998a; 1998b) se range du côté de la communauté perdue. L'auteur abonde dans le même sens que Wellman et Leighton (1979) en ce qui a trait aux changements importants que vivent les sociétés occidentales. Ascher parle d'une métropolisation de la ville qui amène la

consommation de la ville tout entière au détriment des relations de voisinage et de proximité d'antan. Le quartier n'est donc plus, selon lui, un lieu propice aux interactions fortes.

Mais est-ce que le quartier est un terrain d'étude significatif dans l'étude de la sociabilité publique? Nous affirmons que oui. Du point de vue du citoyen, il ne fait pas de doute sur la question. Comme l'écrit Grafmeyer: « Envisagé à partir du domicile, le quartier est 'l'endroit où l'on habite', un intermédiaire entre le logement et la ville, un espace à la fois proche et familier » (2007, 25). Le quartier est donc minimalement un endroit habité, mais il est bien plus. Il est à la fois un terrain d'intervention des instances publiques, un lieu tremplin pour les nouveaux arrivants, mais aussi un lieu investi émotionnellement.

Dansereau et Germain (2002) offrent une alternative au pronostic pessimiste d'Ascher, en regardant les quartiers québécois. Pour elles le quartier est une échelle d'intervention de nombreuses politiques sociales et communautaires. Elles citent les Corporations de développement économique communautaire (CDEC) comme exemple d'une façon de:

« concevoir le quartier sur un mode plus positif, comme un lieu de déploiement de solidarités et d'empowerment. Certaines politiques de développement social ou économique élaborées au Québec depuis les années 1980 paraissent ainsi misé sur les vertus des dynamiques sociales à l'oeuvre dans les quartiers populaires » (2002, 15).

Ajoutons que le milieu communautaire s'articule souvent autour des enjeux des quartiers; à Montréal et à Québec, les tables de quartier sont des incontournables du domaine de la concertation.

Dès la fin du XIX siècle, les vagues successives d'immigrations vont s'appropriier les quartiers de la ville de Montréal. Les communautés asiatiques (actuel quartier Chinois), antillaises (Petite-Bourgogne) et italiennes (Petite-Italie), viendront parmi d'autres, s'implanter dans des lieux précis. Dansereau et Germain voient dans ces peuplements le signe que « l'espace du quartier devient le support d'une symbolique identitaire qui permet aux minorités de faire leurs places dans la ville et de préserver leur cohésion communautaire » (2002, 19). Des quartiers maintenant moins habités par les groupes ethnoculturels y ayant par le passé fait leurs marques sont encore associés à ceux-ci; le quartier Chinois à Montréal en est un exemple saillant. Les vagues d'immigration plus récentes changent la donne. En effet, les nouvelles vagues ont tendance à

s'éparpiller dans la ville (Dansereau et Germain, 2002). Le quartier devient donc un « tremplin vers l'accès plus global à la ville » (Dansereau et Germain 2002, 26). Jean Remy et Liliane Voye (1992) firent les mêmes observations quant au cheminement des nouveaux arrivants, tant internationaux que régionaux dans les villes de Bruxelles, Paris et Chicago.

Si l'importance significative des quartiers pour les immigrants est claire, qu'en est-il pour les nouveaux arrivants; y lire ici tous les nouveaux arrivants dans une ville? Germain et Charbonneau (1998) proposent que le quartier sert à la construction de l'enracinement des nouveaux arrivants. Même si ceux-ci ne restent pas dans le quartier, il sert tout de même de point de chute temporaire ou permanent. Pour les auteures, le quartier sert comme un espace fonctionnel, symbolique et de sociabilité. Le premier « type » d'espace réfère à l'accès aux services et commerce d'un quartier; c'est l'usage de base de celui-ci. Le deuxième type fait référence à l'image que l'on a d'un quartier; que ce soit sa démographie, sa géographie, son cadre bâti, son histoire, sa réputation. Les éléments distinctifs d'un quartier lui confèrent son aspect symbolique. Le troisième type d'espace est celui de la sociabilité. Le quartier permet des sociabilités tant informelles, espace public, parc, etc., mais aussi plus formelles comme dans le cas des milieux associatifs et communautaires. À la lecture de Germain et Charbonneau (1998), il est possible de voir le quartier comme un entremetteur entre les citoyens et leur ville. Tous les quartiers préparent le nouvel arrivant à la vie dans le reste de la ville, il est encore possible de combler la majorité de ses besoins dans la proximité du logement. Le quartier devient donc plus un contenant d'expérience, menant ou non à un ancrage, qu'une fin en soi.

L'investissement émotif, ou l'attachement au quartier est un élément qui est digne de mention au regard de la signification du quartier comme sujet d'étude. Le quartier peut susciter des liens à l'affect. Kleinhans et al. (2010), en se basant sur Brown et Perkins (1992), Giuliani (2003) et Twigger-Ross et Uzzell, définissent place attachement, ou l'attachement au lieu comme se référant à : « the emotional bonds developed in behavioural, affective and cognitive ties to social and physical environments » (1996, 4). Il s'agit du lien à l'affect que les lieux peuvent avoir sur ses habitants actuels ou passés. Kleinhans et al. (2010) démontrent que même dans les quartiers plus pauvres, où nous pourrions croire à un moins grand sentiment d'appartenance ou d'attachement, ces sentiments sont tout aussi présents. Les quartiers de super-diversité sont aussi des endroits créant des sentiments d'appartenance forts comme le démontre Blokland (2003). Le

quartier devient donc un espace significatif, car il est le lieu de moments forts dans la vie des gens.

Comme l'expliquent bien Husband et al. (2016), le quartier est marquant dans la vie des gens. Celui-ci, surtout en ce qui a trait au quartier où les gens ont grandi, peut devenir un élément de définition de soi:

« While it is possible to live your life despite the neighbourhood in which you live, it is not possible to effectively detach yourself from your neighbourhood. Its reputation has implications that are likely to impinge upon the value of your property, your comfort in providing your address in certain status-laden contexts and the negotiation of routine interactions with others who have their own resolution of the significance of the neighbourhood in their lives » (2016, 2).

Notre vision du quartier rejoint celle de Wellman et Leighton (1979) quant à la communauté libérée, dans le sens où tous les réseaux sociaux d'un individu ne sont pas confinés à l'espace d'un quartier. Le quartier est pour nous un lieu pouvant être à la fois générateur de liens sociaux forts, mais aussi un lieu pouvant se limiter pour certains à l'usage-dortoir. Nous rejoignons aussi Dansereau et Germain (2002) et Germain et Charbonneau (1998) au sens où le quartier est significatif pour les nouveaux arrivants. Cette vision du quartier comme d'un espace à la fois fonctionnel, symbolique et de sociabilité, forme la prémisse de nos hypothèses de travail quant au quartier Saint-Michel, quartier dont la diversité ethnoculturelle est de plus en plus évidente.

2.2 Le quartier et ses Autres : des groupes ethniques aux modes de cohabitations interethniques :

Si les géographes ont depuis longtemps interrogé le quartier et ses Autres sous l'angle de la ségrégation spatiale, en mettant en œuvre différents indices pour capter quantitativement la nouvelle géographie de la diversité, pensons ici à Leloup et Apparicio (2010) pour le Québec, les sociologues se sont penchés davantage sur les relations sociales entre les habitants. Plusieurs études ont été réalisées sur des quartiers populaires. Des recherches sur des quartiers à Rotterdam (Blokland 2003), au Royaume-Uni (Husband et al 2014), et, en France, sur des banlieues (Lapeyronnie 2008) où les minorités sont importantes.

Mais à Montréal, la relative diversité sociale et ethnique caractérisant un grand éventail de quartiers, de nouvelles approches devaient être développées.

Après s'être attardés à l'étude de groupes ethniques particuliers et à leur mode d'insertion urbaine (concentré ou dispersé), il devenait important de saisir l'ensemble des habitants d'un quartier au-delà de l'opposition entre majoritaire et minoritaires. Il fallait donc quitter le registre des groupes pour aborder celui des interactions individuelles. Et l'analyse des espaces de la vie quotidienne allait fournir un terrain de choix. En d'autres mots, comment ces espaces sont-ils partagés, telle est la question générale qui sous-tend un ensemble d'études portant sur les modes de cohabitation dans des quartiers de grande diversité.

Véronique De Rudder est probablement une des premières à avoir tenté de conceptualiser les modes de cohabitation interethnique qui se distinguent de simples modes de coexistence prenant la forme de juxtaposition spatiale. De Rudder (1987), dans son ouvrage phare sur la cohabitation interethnique dans le quartier d'Aligre à Paris, aborde les relations qui émanent de la cohabitation interethnique. L'auteure avance que trois types de relations sont présents dans le quartier d'Aligre, soit le « 'bon voisinage', l'absence de relation ou relation superficielle, et les conflits » (de Rudder 1987, 140). Le premier type se rapporte aux amitiés et à l'entraide qui peut exister entre des voisins, par exemple nourrir le chat de la voisine partie en vacances. L'absence de relations ou les relations superficielles sont celles où il n'y a pas de contact (neutralité) où de simples salutations ou une courtoisie sont faites entre voisins. Le dernier type a trait à des relations où de l'hostilité voire même de l'intimidation sont présentes. Cette « typologie » des relations découlant de la cohabitation interethnique nous semble fort utile à la compréhension des différents modes de cohabitation.

À Montréal, les modes de cohabitation interethnique ont été explorés entre les habitants d'Habitation à loyer modiques (HLM). Les travaux de Séguin (1997) ont permis de soulever que la cohabitation interethnique, peu importe où elle est observée, ne se fait pas sans la négociation des tensions et conflits que celle-ci peut engendrer. Séguin (1997) dans son article sur les HLM du Québec démontre clairement des tensions qui émanent de la cohabitation interethnique. Si plusieurs problématiques sont propres au partage d'un même bâtiment (bruit, odeur, ordures, etc.), d'autres peuvent facilement se rapporter à une échelle plus grande, pensons ici à la crainte de l'envahissement et aux entorses aux règlements (Séguin 1997, 395).

La recherche sur les modes de cohabitation s'est ensuite « attaquée » à des espaces plus vastes, soit ceux des quartiers, tout en ciblant particulièrement les espaces publics. En 1995 paraissait une étude commandée par le Ministère (québécois) des affaires internationales, de l'immigration et des communautés culturelles (MICC). Cette étude mit en exergue les différences dans les modes de cohabitation entre des quartiers d'une même ville. Les quartiers Mile-End, Parc-Extension, Côte-des-Neiges, la Petite-Bourgogne, Norgate et Chameran, à Montréal, ont en effet montré des particularités dans leur forme de cohabitation ; allant de la segmentation (Parc-Extension) au civisme et au pacifisme (Mile-End).

C'est dans ce cadre que Germain et al. (1995) identifient de possibles irritants à la cohabitation interethnique pacifique, éléments qui requièrent souvent des ajustements et des négociations. Notons ici, l'utilisation de l'espace public par les jeunes, la sécurité, et la capacité à gérer les possibles conflits. Si la cohabitation interethnique peut créer des tensions, il est aussi permis de supposer qu'elle est également à même de créer des solidarités et de la convivialité.

Plusieurs années plus tard, une autre étude explorait cette fois la cohabitation interethnique dans quatre quartiers de classes moyennes ayant connu récemment une forte diversification de leur peuplement ethnique (Germain, Leloup et Radice 2014). Cette recherche montre que si la cohabitation, ou plutôt l'habitation à la diversité, se fait de façon pacifique mais distante, les résidents de ces quartiers ont une opinion somme toute positive de celle-ci.

Pour Germain, le quartier est un territoire de choix dans l'étude des coexistences interethniques, car celui-ci permet d'examiner les « logiques de territoire et les logiques de population et de peuplement » (1999, 12). En regard à la cohabitation interethnique à l'échelle du quartier, il est moins pertinent, pour reprendre les termes de Germain et al., d'étudier le quartier comme entité spatiale, mais la vie de quartier qui s'y trouve, soit « ce que les habitants y font et les relations sociales qu'ils y entretiennent autour de ces activités » (1995, 13).

Tous les modes de cohabitations amènent les gens à négocier celle-ci. Dans le cas des *gated communities*, on fait le choix de l'entre-nous et donc d'éviter de négocier un espace avec l'Autre. Qadeer écrit, en parlant des villes multiculturelles, que celles-ci sont des sites de négociation de la cohabitation: «Everyday life in multicultural cities is a theatre of surprises and adjustments.

This process is mediated by laws, language, regulations, norms, and values of mainstream culture, which acts as the medium for interrelations» (2016, 152).

Si la cohabitation à Montréal n'est pas sans heurt ou tensions, il apparaît que la situation, à l'aune de la sociabilité publique, y est la plupart du temps vécue de façon distante et pacifique (Germain et al. 1995). Il ne faut toutefois pas lire dans ces conclusions que la distanciation entre les diverses parties est signe d'une mauvaise cohabitation. Au contraire, comme le mentionnent Germain et al. « Le maintien d'une certaine réserve dans les rapports à autrui pouvant même prendre la forme d'une indifférence ostensible permet en fait la coprésence non conflictuelle d'usagers de toutes provenances même en situation de proximité » (1995, 480). Après lecture d'autres travaux traitant de la cohabitation interethnique à Montréal (Germain 1999; Germain, Jean et Richard 2015; Leloup, Germain et Radice 2016), il est permis de penser que, somme toute, la cohabitation interethnique s'y passe relativement bien, Germain et al. la qualifiant même de remarquable *success-story* (1995, 486).

La cohabitation interethnique qui se vit à l'échelle du quartier, celle vécue dans la quotidienneté et dans une proximité géographique, nous semble une bonne piste d'étude du quartier Saint-Michel. À la lumière des écrits précédemment mentionnés, la cohabitation interethnique vécue par les Michelois, est une intéressante avenue à explorer.

2.3 La cohabitation dans les espaces publics :

Les espaces publics, particulièrement en ville, sont des terrains demandant des efforts de cohabitation. Les rues, les commerces, les parcs et autre éléments de ces espaces, sont autant de lieux offrant des possibles interactions et contacts. Bouillon et al. (2005) parlent de la vie citadine comme étant marquée par l'imprévu, tant par rapport aux interactions que des événements qui y sont possibles. Tibbalds propose de définir l'espace public, en terme physique et géographique, comme étant « all the part of the urban fabric to which the public has physical and visual access. Thus, it extends from the streets, park, square of town or city into the buildings that close and line them » (1992, 1). Mehta propose une définition de l'espace public comme étant : « a space of participation. It is an arena for the collective voice and shared interests, but is also the space where the differences and conflicts of various groups play out » (2013, 155). Cette définition

nous paraît plus en phase avec la sociabilité publique telle que vécue dans un quartier ayant une forte diversité ethnoculturelle comme le quartier Saint-Michel.

Nous verrons dans ce chapitre deux éléments de cette cohabitation dans l'espace public, soit la sociabilité publique et les rues commerciales. Notons que nous n'arborerons pas les études du voisinage, nous limitant aux espaces publics. Pour un bel aperçu des études sur le voisinage, se référer à Lehman-Frisch et al. (2005).

2.3.1 La sociabilité publique : Lofland et Goffman

Annick Germain, Sandrine Jean et Myriam Richard (2015) présentent le rôle des espaces publics urbains dans les rapports à la diversité. Faisant écho au concept de liens fort et faible (Granovetter 1973), les auteures avancent que les espaces publics sont de plus en plus étudiés par rapport à la diversité culturelle, le *everyday togetherness* de Wise et Velayutham (2009) jouant beaucoup en sa faveur. Les espaces publics offrent des lieux de coprésence où les interactions peuvent prendre des formes multiples et variées, que la dichotomie des liens fort-faible n'encapsule pas. Le cadre urbain offre des possibilités d'interactions et de socialisation avec l'Autre qui peuvent, ou non, être utilisées pour tisser des liens sociaux. Les travaux de Talja Blokland (2003) et de Jane Jacobs (1961) sont des apports importants à l'étude de la ville comme lieu de socialisation.

Germain, Jean et Richard (2015) soulignent aussi l'apport de Jean Remy (1972) aux recherches sur les espaces publics. Selon l'auteur, ces espaces sont des lieux intermédiaires « entre les espaces professionnels régis par des règles organisationnelles strictes et les espaces familiaux régis par des allégeances affectives supposant des échanges au-delà des calculs » (1972, 103 cité dans Germain, Jean et Richard, 2015, 175). Il est donc possible de voir les espaces publics comme des endroits répondant à des règles particulières, n'étant pas liées aux sphères normées du travail ou aux sphères de la vie privée. Nous verrons dans les prochaines lignes des règles de sociabilité publiques avec les travaux de Lyn Lofland (1998).

Germain, Jean et Richard (2015) ont également abordé les apports d'un des pères fondateurs des études de la ville soit Georg Simmel. Celui-ci a, entre autre, souligné l'attitude blasée du citoyen,

comment celui-ci « réagissait » aux divers stimuli de la ville. Comme le mentionnent les auteures: « cette forme de distance permet de côtoyer des inconnus même dans la proximité spatiale » (2015, 177). Il est donc possible de voir que la sociabilité publique peut se vivre sans toutefois interagir avec autrui. L'espace public devient alors une arène où se jouent les éléments-clés de la convivialité comme la négociation des tensions et un respect minimal de l'Autre. Germain, Jean et Richard soulignent que « les parcs et les équipements de loisirs sont par excellence des lieux de convivialité ouverts à tous » (2015, 177). Elles ajoutent également que pour pouvoir parler de sociabilité publique il faut que les lieux où elle se vit ne soient pas seulement des zones de transit et de circulation, « mais qu'ils accueillent les citoyens pour des usages même brefs, comme attendre un autobus ou se reposer sur un banc de parc » (2015, 177). À la lecture des travaux de Germain, Jean et Richard (2015), il est possible de voir que les espaces publics offrent, selon le temps et le type de lieu, des intensités différentes de sociabilité. Il est possible d'avancer qu'être assis à l'orée d'une aire de jeux pour enfants bondée lors d'une fête de quartier offre une plus grande intensité de sociabilité que d'être assis sur un banc de parc. Le nombre de personnes et l'activité s'y déroulant affectent les chances et la nature des interactions sociales.

La sociabilité publique est vécue, comme nous venons de le voir, à des moments et des échelles différentes. L'observation d'une foule ou d'une rue passante permet de voir que les mouvements dans l'espace, comme les interactions forment une sorte de ballet (Seamon, 1979). Les allées et venues des gens ont parfois l'air d'une chorégraphie dans laquelle les participants savent où aller et comment agir comme sous les ordres d'un producteur. Si l'on sait que la sociabilité publique n'est pas l'oeuvre d'un chorégraphe, qu'est-ce qui organise la sociabilité dans les espaces publics? Qu'en est-il du comportement et de la posture du citoyen dans l'espace public? Est-ce que des codes régissent ce que les citoyens s'attendent à vivre ou à faire dans l'espace public? Lyn Lofland dans son ouvrage phare *The Public realm: Exploring the city's quintessential social territory* (1998) s'attaque à cette question. S'inspirant des travaux du canadien Erving Goffman, en particulier *Behavior in public places* (1963), Lofland propose un guide d'éléments normatifs, ou de « règles », aux interactions dans l'espace public. Pour l'auteure, cinq éléments sont respectés dans la vie de tous les jours: *cooperative motility*, *civil inattention*, *audience role prominence*, *restrained helpfulness* et *civility towards diversity*. Les termes seront traduits en concordance avec une traduction de ceux-ci dans Germain, Jean et Richard (2015).

1- Mobilité coopérative: Il s'agit de la capacité à manoeuvrer sur les voies publiques. La majorité du temps, les gens se meuvent dans l'espace public sans trop d'incident. En ne créant pas d'obstacles à la circulation et les évitant quand il y en a, nous respectons cette règle. L'aspect coopératif de la chose vient du fait que nous devons évaluer, et par le fait même être évalué par les autres, nos trajectoires de déplacement. Si sur un même trottoir un couple marche côte à côte et qu'un autre couple marche en sens contraire, il faudra négocier un déplacement, sans quoi les deux couples entreraient en contact et devraient interagir, ne serait-ce que minimalement.

2- L'inattention civile: Cette notion d'Erving Goffman (1963) signifie être en présence d'étrangers et de reconnaître leur présence sans toutefois chercher à interagir avec eux. Germain, Jean et Richard parlent de respecter la bulle d'autrui (2015, 184). Des applications de cette règle dans un autobus prendraient la forme d'éviter de dévisager quelqu'un ou de le regarder sans cesse, maintenir une expression sans émotion ou rester les yeux plongés dans un livre. Lofland souligne l'importance de cette notion dans la vie citadine: « Civil inattention makes possible copresence without commingling awareness without engrossment, courtesy without conversation. We may speak of it, perhaps, as the sine qua non of city life » (1998, 30). Cette notion évoque un certain laisser vivre mutuel entre les citoyens. On ne dérange pas autrui et il ne nous dérange pas.

3- Rôle de l'auditoire: Suivant une fois de plus les travaux de Goffman, Lofland propose que dans l'espace public, les participants jouent le rôle d'audience. Pour comprendre cette règle, il importe de voir l'espace public comme un théâtre avec des acteurs et des spectateurs; certains jouent et d'autres regardent. Des moments comme une querelle, un malaise vécu par un passant, un accident sont des événements dramatiques où il n'est pas anormal de s'arrêter et de regarder. Gardant en tête l'inattention civile, il est aussi possible de simplement jeter un coup d'oeil voyeur sans s'investir dans la situation. Des situations n'ayant aucun levier dramatique se rapportent à cette règle. Germain, Jean et Richard (2015) donnent comme exemple celui des parents observant leurs enfants dans les aires de jeux. Être sur une terrasse et faire du *people watching* (regarder les passants et le tohu-bohu de la ville) est donc agir en spectateur. Selon les circonstances, les spectateurs peuvent également devenir acteurs dans ces scènes de genres. Regarder quelqu'un de loin et se faire regarder en retour crée une sorte de bris du proverbial quatrième mur.

4- L'aide restreinte: Les usagers de l'espace public sont parfois appelés à demander ou à se faire demander une aide ponctuelle. Que ce soit de ramasser un objet que quelqu'un a échappé, de

donner une direction sur la localisation d'un lieu ou du feu pour une cigarette, ces moments d'entraide sont de courte durée et sans demande de réciprocité. Ces coups de main sont généralement le fait d'échange de quelques secondes. Comme l'expliquent Germain, Jean et Richard (2015), il peut arriver que ces interactions soient plus longues et plus actives. Les périodes de déneigement en sont un bon exemple. On déblaie la voiture de quelqu'un en difficulté, ou on s'entraide en sachant que l'Autre nous aidera en retour.

5- La civilité face à la diversité: Cette règle spécifie que devant la diversité, lire ici la diversité dans toutes ses formes et mesures, une décence est de mise. Lofland décrit cette règle comme suit:

« civility towards diversity specifies that in face-to-face exchanges, confronted with what may be personally offensive visible variations in physical abilities, beauty, skin color and hair texture, dress style, demeanor, income, sexual preferences, and so forth, the urbanite will act in a civil manner, that is, will act 'decently' vis-à-vis diversity » (1998, 32).

En guise d'exemple, une personne particulièrement mal habillée ne devrait pas se faire accoster en public pour que l'on lui en fasse la mention. Germain, Jean et Richard (2015) avancent que dans des milieux de grande diversité, où des signes physiques de cette diversité sont visibles, il n'est pas d'usage de « signaler » ces éléments.

Lofland apporte un éclairage intéressant à cette règle. Pour la respecter, il n'est pas nécessaire d'être poli ou courtois, l'indifférence à la diversité est tout aussi valable en public. Cela n'est pas sans rappeler les préceptes de base de la convivialité soit l'indifférence aux différences. La civilité face à la diversité est un élément important de la vie en ville. Lofland mentionne: « The sense of freedom from judgement that many people report as a major pleasure of being 'out in public' testifies to the principle's operation » (1979, 33). L'auteure note aussi que si d'innombrables respects de cette règle sont facilement observables, les bris de celle-ci sont ce qui retient l'attention. Plus que pour les autres règles, les manquements à la civilité face à la diversité sont plus souvent rapportés lors de recherches.

Ces règles ne sont pas écrites. Elles ne sont pas non plus sans faille. Ces règles permettent de naviguer dans l'espace public et les possibles interactions qui y sont possibles de façon à créer des interactions si désirées, ou à les éviter dans le cas contraire. Elles donnent la chance de mieux

gérer les différents stimuli que la vie en ville impose. Les travaux de Lofland et de Goffman permettent de mieux baliser ce qui est attendu des gens dans l'espace public afin que tous y trouvent leur compte.

Vikas Mehta dans son livre *The Street: A quintessential social public space* (2013) explore le rôle de la rue comme espace de sociabilité. Dans sa recherche, il soulève l'idée que ce sont les événements ayant lieu dans l'espace public, plus particulièrement les rues, qui déterminent le niveau de sociabilité et d'inclusivité que l'on y retrouve. Il avance que: « one might suggest that the extent of inclusiveness of any space is only revealed when some activity takes place in it. In addition, the range of activities a public space is able to support and the actors it is able to include may determine its inclusiveness » (2013, 155). Une étude des espaces publics, mais aussi des événements qui s'y passent est un incontournable lors de recherche sur la sociabilité publique, mais également sur les modes de cohabitations. Les fêtes de quartier, les corvées collectives et autres événements sont donc des sites à observer. La recherche sur les quartiers de classe moyenne de Germain, Jean et Richard (2015) en donnent de nombreux exemples.

2.3.2 Les rues commerciales :

Dans ses recherches, Martha Radice a exploré quatre rues commerciales de Montréal pour en faire l'analyse sous les angles du cosmopolitisme et de la convivialité (2010 et 2016). Dans ses travaux de 2010, elle consacre un chapitre à l'historique, aux formes physiques et sociales des rues commerciales. Nous explorerons les deux derniers thèmes dans le présent sous-chapitre.

Radice décrit une rue commerciale comme étant:

« a roadway or segment of one, plus its sidewalks and the buildings on either side [...] It assembles and superposes elements such as stores, offices, dwellings, workshops, businesses, sidewalks, road surfaces, bus stops, benches gardens, green spaces and so on » (2010, 61).

Cette définition, basée sur la morphologie de la rue, représente bien les rues marchandes que nous observerons. Radice ajoute que les rues commerciales permettent un jeu entre la diversité des usages et des fonctions, tant symboliques qu'économiques. D'un côté social, la rue commerciale

est à la jonction des sphères privée et publique. Certains lieux sont ouverts à tous, par exemple les pharmacies, d'autres le sont moins, comme les garderies. Si la rue commerciale est aussi le lieu de résidences de certains, comme c'est le cas dans toutes les rues commerciales du quartier Saint-Michel, alors la sphère privée est d'autant plus importante.

Sur le rôle social de la rue commerciale, Radice écrit: « The street brings different people, individuals and groups, into view of and into contact with each other » (2010, 64). Elle ajoute également que la rue commerciale donne l'opportunité à des gens différents de voir et d'être vus par d'autres. Cela n'est pas sans rappeler la règle de Lofland (1998) quant au rôle des gens comme audience dans la sociabilité publique. Les rues commerciales sont des lieux investis dans la quotidienneté comme des espaces de proximité, mais aussi des lieux de sociabilité publique. S'inspirant des travaux de Remy (1972) et Simmel (1950 (1903)), Radice avance, en parlant de l'importance des rues commerciales à la sociabilité publique, « it is a space that brings into geographical proximity people who are socially distant » (2010, 64). Les rues commerciales sont donc des lieux où se joue une importante part de sociabilité publique. C'est dans ces espaces fréquentés de tous, que les règles de Lofland quant à la sociabilité publique, ou de la présentation de soi en public de Goffman (1956), trouvent leur saillance.

La rue commerciale, comme la rue en général, peut être vue comme un espace identitaire. Radice soulève l'idée en mentionnant: « Collective identities and differences are also inscribed in commercial streets by the presence of particular places and practices of consumptions » (2010, 67). Un quartier peut être l'hôte de différentes rues commerciales colorées selon les origines des commerces, mais aussi des traditions de consommation. Cet aspect semble s'appliquer au quartier Saint-Michel, car ses artères commerciales sont différentes compositions commerciales.

Jane Jacobs (1961) soulignait l'importance d'avoir des commerces variés et ouverts à différentes heures de la journée, pour la santé des rues et des quartiers. Pour l'auteure, cette mixité contribue au sentiment de communauté. Mehta abonde dans le même sens que Jacobs. Pour lui il est important que les rues et les espaces publics servent de lieux appropriables tant au niveau des usages que de l'appartenance (Mehta, 2013). Il faut, en d'autres mots, qu'un sentiment d'attachement à ces lieux existe pour qu'ils aient un impact sur la communauté. L'auteur affirme que des espaces utilisés par tous sont des endroits où prend forme cette esprit de communauté. Mehta mentionne les travaux de Ray Oldenburg sur les « troisièmes lieux » soit des endroits que

l'on fréquente par plaisir et qui servent de refuge de la maison et du travail (Oldenburg, 1991) et qui favorise un sentiment de communauté. Ce sont des commerces comme des cafés, des restaurants, des bars, des salons de coiffures, mais aussi des lieux non-marchands comme des centres communautaires ou des bibliothèques. Les rues commerciales sont souvent les hôtes de tels endroits.

2.4 Convivialité et conflits : nouvelles approches :

Comme le mentionne Wise et Noble (2016), la notion de convivialité ne date pas d'hier, mais est présentement « à la mode » dans plusieurs écrits des sciences sociales. Ils parlent même d'un « convivial turn ». Si plusieurs articles et écrits abordent la convivialité, il s'en trouve peu qui offrent une définition du concept. Un ouvrage clé de ce « tournant convivial » est *After Empire* de Paul Gilroy (2004). Le livre aborde plusieurs enjeux du monde occidental post-colonial, entre autres comment les pays européens et nord-américains vivent l'hétérogénéisation de leurs populations. L'auteur aborde ces nouvelles cohabitations interculturelles comme des phénomènes en perpétuelle construction. Gilroy a une parenté certaine avec Georg Simmel et ses notions de l'étranger et de la vie urbaine marquée par une certaine indifférence. En effet, Gilroy articule la convivialité comme de la solidarité provenant de la cohabitation des membres d'un même environnement ou quartier : « the process of cohabitation and interaction which have made multicultural an ordinary feature of social life » (2004, *XV*). Cette définition, tout comme le reste de son livre, émane donc d'un vivre ensemble dans un contexte, souvent occidental, de complexité culturelle dans un monde globalisé. Il s'agit pour l'auteur de créer une alternative au vivre-ensemble. Cette alternative est une convivialité qui dépend de chevauchements démographiques et éducatifs plutôt que d'un engagement moral ou d'une garantie de collaboration avec les autres (Gilroy, 2004). En d'autres mots, la convivialité s'immisce dans la vie des gens étant appelés à côtoyer une grande diversité ethnoculturelle plutôt qu'une décision faite sur la base d'idéaux ou de bonne volonté. Notons aussi que pour Gilroy, la convivialité présente des ressemblances avec des concepts et notions comme le cosmopolitisme et le capital social, mais que la première notion est rejetée par l'auteur comme nous le verrons plus loin.

Une des principales critiques de l'ouvrage de Gilroy est le manque « d'opérationnalisation » du concept. N'ayant pas fait école, le concept tel que défini par Gilroy est ouvert à bien d'autres définitions et interprétations. Norwicka et Vertovec (2013) parlent de la convivialité comme d'un concept qui prend en compte l'interdépendance des individus, mais aussi des groupes culturels (peuples) dans un cadre donné. Cette approche permet de mettre en lumière la parenté de la convivialité et du cosmopolitisme, car tous deux traitent de multiculturalité, mais à la différence près que le premier concept permet une « citoyenneté active » (Norwicka et Vertovec 2013); nous aborderons plus loin le concept de cosmopolitisme, entre autre de ses facettes lacunaires. D'autres auteurs (Noble 2013; Wise et Velayutham 2014), parlent d'un processus d'habituation et d'interaction qui prend forme dans la vie quotidienne. Heil (2013) porte un regard plus nuancé sur le concept en présentant sa résultante comme potentiellement fragile, négociée, entre ces acteurs, et vulnérable à l'indifférence et aux tensions. Comme le mentionne Martha Radice (2016), la convivialité est utile à notre compréhension de comment les humains interagissent entre eux en contexte de diversité culturelle.

Malgré les nombreux articles et publications sur la convivialité parus récemment (Wise et Noble 2016; Radice 2016; Neal et al. 2016; Karner et Parker 2011; Noble 2010), peu parlent des limites de celle-ci. La principale critique que l'on peut adresser au concept provient d'une certaine vision « rose bonbon » ou trop optimiste des relations interethniques (Georgiou 2016; Valentine 2008). Georgiou pose la question suivante: « If conviviality does not overcome urban inequalities, in what ways, if at all, does it challenge them? » (2016, 4). Se basant sur une recherche faite dans un quartier multiculturel de Londres, Haringay-Green Lanes, l'auteure rejette le concept de convivialité, entre autres, car les interactions entre les résidents de ce quartier sont généralement faites dans l'indifférence à l'Autre et se positionnent dans une dynamique d'entre-soi. Elle ajoute aussi que les médias ont une influence sur la façon de vivre avec la différence, et ce, dans une plus grande mesure que ce que la convivialité tend à prendre en compte. Soulignons que Georgiou ne s'attarde que peu aux raisons qui expliquent cet « entre-soi ».

Les travaux de Karner et Parker (2011) offrent des pistes à explorer afin de « crédibiliser » la convivialité. Pour les auteurs, la convivialité est indissociable de la notion de tension. Conscients que les relations interethniques ne sont pas toujours harmonieuses, Karner et Parker (2011) ont mené une étude sur un quartier de « super-diversité » à Birmingham (UK) en y cherchant des

signes de coopération et de tension interethnique. Leur étude démontre que plus de coopération et de convivialité subsistent que de tensions. Ces résultats résonnent avec ceux d'une étude de Lee (2006) sur les mêmes enjeux cette fois-ci à New York et Philadelphie. Ce qui ressort de ces deux études c'est que pour atteindre une convivialité des efforts de négociation doivent être entrepris, et ce, dans la quotidienneté. Pour Boisvert, la convivialité présente une perspective sur les interactions débutant et finissant dans la quotidienneté (2010). À l'image de Karner et Parker (2011), Nowicka et Vertovec abordent la question de la convivialité sur l'habitation et la négociation entre les gens: « to focus on conviviality means to focus on continuity and thus to encompass simultaneously conflict and friendliness, and practices and situations of boundary markings and crossings » (2014, 349). Cette habitation mène non seulement à une convivialité et une négociation des différences, mais aussi, comme le mentionne Neal et al., un « being with » (2019, 82) ou « être ensemble » en opposition à « vivre ensemble ».

Pour Paul Gilroy, la convivialité émane d'une habitation et de la proximité des gens, comme il le décrit dans *Postcolonial melancholia*: « is a social pattern in which different metropolitan groups dwell in close proximity but where their racial, linguistic and religious particularities do not – as the logic of ethnic absolutism suggests they must – add up to discontinuities of experience or insuperable problems of communication » (2004, 27). Il est donc possible de voir la convivialité comme un mode de cohabitation entre des gens de différentes origines, situations, classes ou autre. Un des intérêts de la convivialité est d'impliquer les individus sans que ceux-ci soient associés à des amalgames ou des préconceptions comme l'explique Valluvan (2016). Pour cet auteur, la convivialité de Gilroy offre de meilleures possibilités d'analyse des interactions quotidiennes: « as opposed to being a concept which simply names everyday practices of multiethnic interaction, conviviality speaks uniquely to a sophisticated ability to invoke difference whilst avoiding communitarian, groupist precepts » (2016, 218).

Les recherches et études actuelles sur la convivialité ont été réalisées sur des terrains bien divers. Les écoles sont un terrain d'étude très riche. Les relations entre les enfants et leurs parents à l'intérieur de celles-ci (Noble 2010), tout comme les relations des parents entre eux (Neal et al. 2016). Les interactions vécues entre les commerçants et leurs clients dans des établissements dits « ethniques » ont également été le sujet d'étude. La convivialité a aussi été étudiée dans des quartiers ou des regroupements associatifs (Meintel, 2016; Bryon-Portet, 2011). Karner et Parker

(2014) ont étudié ces relations à Birmingham (U.K) et Martha Radice (2010 et 2016) a examiné quatre rues marchandes de Montréal. La convivialité est depuis quelques années un sujet d'intérêt dans le design et l'aménagement des espaces publics (Bates, 2018; Rishbeth et Rogaly, 2017; Lizzaralde et Tyl, 2018) dans le but de faire de ceux-ci des espaces où une convivialité est encouragée.

Si les critiques de la convivialité lui reprochent d'être un concept souvent trop superficiel et lui reprochent de ne pas tenir compte d'éléments tangibles, une de ses défenses vise exactement l'inverse. Darshan Vigneswaran (2014) utilise le concept de convivialité pour illustrer les réseaux de solidarité et d'entraide entre des gens qui ne se connaissent pas forcément bien, dans le but de contrer la violence et l'insécurité dans la ville de Johannesburg en Afrique du Sud. L'auteur aborde un de ces réseaux en parlant des « car-guards », des gens offrant un service rémunéré de gardiennage d'auto basé plus sur la confiance et les relations que sur l'argent, pour illustrer son propos. Vigneswaran mets de l'avant que deux aspects font ressortir la convivialité de cette pratique: « 'car guards' to reveal that convivial behavior may reflect at least two types of difference-mediating social action: communication across group divides and recognition of social roles » (2014, 476). L'auteur montre que cette convivialité est négociée sur un temps long, à la manière des résidents d'Alum Rock pour Karner et Parker (2011).

Sous une perspective d'application de la convivialité, Anna Barker, dans un article sur les approches en réglementation des espaces publics (2018), utilise la convivialité, en ses mots « mediated conviviality » comme une avenue à explorer dans la création des règles régissant ces espaces. Pour elle, il faut une approche ancrée dans la médiation des intervenants et usagers des espaces publics, mais aussi peu de règles afin de laisser place à une spontanéité des usages.

À nos yeux, la convivialité est l'acceptation de la différence de l'Autre dans un but de négocier et de collaborer à une cohabitation harmonieuse. L'aspect négocié de la convivialité nous incite à mobiliser ce concept dans notre recherche, car il permet de mettre en action la convivialité. En effet, la négociation, que ce soit des interactions, des espaces publics ou commerciaux, émane d'un effort fait avec l'Autre, avec le but minimal d'améliorer sa situation.

2.5 Cosmopolitisme vs *Happenstance*:

La convivialité possède une parenté certaine avec le vivre ensemble. Pour le moment, regardons un autre « proche parent » de la convivialité, le cosmopolitisme. Ce terme est particulièrement difficile à définir, car il prend différentes formes selon les usages (Szerszynski et Urry 2002, 469). John Urry (2003) fait référence au terme comme une disposition intellectuelle à l'ouverture (ou ouverture d'esprit) aux gens, places et expériences qui impliquent la mobilité, la curiosité, l'autoréflexivité et une connaissance culturelle. Il s'agit donc pour Urry d'un « savoir-vivre », mais également d'un intérêt pour l'Autre, et ce sans égard au lieu où la rencontre prend place. Ulf Hannerz propose une définition du cosmopolitisme comme un choix d'aller à la rencontre de l'Autre. L'auteur mentionne que le cosmopolitisme est « an orientation, a willingness to engage with the Other [...] entailing an intellectual and aesthetic stance toward divergent cultural experiences, a search for contrasts rather than uniformity » (Hannerz 1996, 103). Pour Hannerz, le « cosmopolite » fait le choix d'interagir avec des gens qui ne sont pas comme lui. Hiebert propose même une version du concept, se rapprochant de la convivialité de Gilroy, où le « cosmopolite » est appelé à « interact across cultural lines in places where diversity is accepted and rendered ordinary » (2002, 212). Ces deux définitions sous-entendent que les gens sont appelés à choisir d'aller vers l'Autre. Une des meilleures définitions du cosmopolitisme vient de Kwame Appiah (2006). Pour lui, le concept se décrit comme : « une démarche qui veut faire connaître les différentes interprétations de ce qu'est la vie et l'agir humain, de ce que devrait être la vie en société, afin de comprendre l'étranger et de s'habituer à sa présence et à sa diversité, puis de faire société avec lui » (2006). Ce faisant, cette définition qui supporte un cadre de vie, ou l'interaction avec l'Autre est non seulement acceptée, mais souhaitable.

Dans ce mémoire, nous nous rapprochons des travaux de Martha Radice (2010) sur la rue marchande et la convivialité. Dans sa thèse de doctorat intitulé « Everyday Cosmopolitan Place Making: Multiethnic Commercial Streets in Montréal Neighbourhoods », l'auteure fait le lien entre convivialité et cosmopolitisme, car les deux traitent de contexte de diversité culturelle. L'auteure y avance une proposition où des lieux, dans ce cas-ci des rues, espaces peuvent devenir cosmopolites.

À la lecture de ces définitions et de ces applications du concept de cosmopolitisme, il est possible d'observer que celui-ci peut prendre trois formes : une attitude face à l'Autre (Hannerz 1996),

une philosophie politique de la vie avec la différence (Appiah 2006), et une relation à l'espace (Radice 2010). La littérature sur le cosmopolitisme ne permet pas de trancher sur quelle lecture du cosmopolitisme convient le mieux à la situation du quartier Saint-Michel. Il mène à ce demander si le cosmopolitisme est un concept qui cadre avec le quartier Saint-Michel.

Des facettes lacunaires du concept nous amènent à le questionner. Premièrement, ce concept est surtout ancré dans des dynamiques de choix, comme nous l'avons vu, et de consommation. En parlant du cosmopolitisme du village gai de Manchester, Binnie et Skeggs avancent que « the cosmopolitan is produced through consuming difference, but only certain differences » (2004, 52). Les gens viennent y prendre ce dont ils ont besoin et sans plus. Cette marchandisation de la diversité est aussi présente à Montréal. Marie-Laure Poulot (2017), en parlant du boulevard Saint-Laurent, y voit dans celui-ci un effort de « branding » de l'histoire et de la diversité à des fins touristiques et mercantiles. Le cosmopolitisme est donc une façon de consommer l'Autre, plus que de le connaître. Les restaurants dits « ethniques » en sont de bons exemples.

Deuxièmement, pour Sandercock (1998) le cosmopolitisme est avant tout un projet politique. Gilroy va dans le même sens en ajoutant que le cosmopolitisme est un projet colonial, voire impérialiste: « Cosmopolitanism, according to Gilroy, retains imperialist traces; it was entangled with the expansion of Europeans into new territories and comprised 'by consolidation and management of the resulting imperial orders' » (Gilroy 2004; 4 cité dans Nowicka et Vertovec 2014, 344). Cette vision du cosmopolitisme comme d'une forme de néo-colonialisme est aussi partagée par Bhabra (2011) et Mignolo (2011). Notons aussi le peu de mentions du racisme et des tensions interethniques dans les approches cosmopolites. Soulignons les apports de Hiebert (2002) et Van der Veer (2011) à la mise en lumière du racisme dans ces approches.

L'aspect de « choix » présent dans la littérature sur le cosmopolitisme ne cadre pas avec nos observations ayant mené au choix du quartier Saint-Michel comme terrain de recherche. Il apparaît que le choix du quartier comme lieu de résidence est plus d'ordre circonstanciel que choisi. Le quartier n'est pas, de prime abord, un lieu prisé quand vient le temps de choisir où établir domicile. Il est difficile de croire que les gens choisissent Saint-Michel pour son côté cosmopolite; si oui, il serait surprenant que cet aspect soit parmi les principaux critères.

La langue anglaise nous offre le mot « happenstance » qui signifie, selon l'Oxford dictionary of English: « coincidence, blend of 'happen' and 'circumstance' » (2010, 798). Le Merriam-Webster parle d'une « circumstance especially that is due to chance » (2019). Le choix du quartier et de ce qu'il représente, tant au niveau des commerces, de sa démographie et même de sa réputation, nous apparaît être fait de façon circonstancielle. Le faible coût des loyers, la présence de nombreuses écoles et de commerces offrant des produits de différentes origines nous semblent être des facteurs qui amènent les gens à choisir le quartier Saint-Michel par « happenstance ». Pinkster (2014) a mené une étude sur les choix résidentiels des résidents de classe moyenne d'un quartier défavorisé de La Haye au Pays-Bas. Sa recherche montre que le « rapport qualité-prix » par rapport au coût de la vie et l'attachement aux autres résidents, comme au quartier lui-même, affectent positivement les gens à rester dans le quartier.

Il est vrai que les Michelois peuvent faire le choix, ou non, de « consommer » l'Autre dans leur quartier. Il n'en demeure pas moins que les choix résidentiels suivent une logique guidée par la coïncidence ou l'*happenstance*. Dans notre recherche, nous utiliserons ce terme, en lieu et place de cosmopolitisme, pour parler des aspects circonstanciels des choix, mais aussi des « fatalités » entourant la vie quotidienne des résidents du quartier Saint-Michel.

Soulignons que le mot « happenstance » a été utilisé par Doreen Massey dans son livre *For space* (2005). Pour l'auteure, le mot désigne une juxtaposition de trajectoires humaines et d'objet à un moment précis, ou temporalité. Notre définition ne s'inspire pas des travaux de Massey à ce sujet, mais partage avec eux l'aspect circonstanciel mobilisé.

Chapitre 3 - Stratégie méthodologique et contexte

3.1 Choix de l'approche qualitative:

Une approche qualitative a été utilisée dans ce projet de recherche. Deux techniques ont été principalement sollicitées, l'observation directe et des entretiens semi-dirigés. La composition ethnique et des ménages, tout comme la mobilité résidentielle (déménagement dans les 5 ou 10 dernières années) sont au nombre des données quantitatives qui viendront éclairer un travail principalement qualitatif.

Une étude de la littérature sur le quartier Saint-Michel montre qu'une certaine récurrence dans les aspects du quartier qui sont étudiés est à déplorer. Les principaux thèmes qui y sont abordés sont souvent liés à la persévérance scolaire (Estimable 2006), la cohésion sociale (Bocquin 2013; Trudelle et al. 2015) et la criminalité, comme en font foi de nombreux articles de journaux (Duchaine et Touzin 2014; Châtel 2011). Dans cette veine, la création de la Cité des Arts du cirque, comprenant La Tohu, l'École Nationale du Cirque et le quartier général du Cirque du Soleil, est omniprésente dans la littérature (Bocquin 2013; Trudelle et al. 2015); tout comme leurs impacts sur la cohésion sociale du quartier (Bocquin 2013; Trudelle et al. 2015; Trudelle et Klein 2017). On y vante ce projet d'envergure comme un vecteur économique et social. Dans les faits, on pourrait sans doute montrer que peu des retombées ont un réel impact sur le sort des citoyens de ce secteur de Montréal; l'article de Trudelle et al. (2015) n'en mentionne d'ailleurs aucune. Une analyse des impacts des carrières sur le métabolisme urbain et sur les Michelois met en lumière les luttes citoyennes en matière de respect de l'environnement et d'amélioration de leurs conditions de vie (Jolivet et Carré 2017). Une recherche, celle de Cécile Poirier (2005), traite d'ethnicité dans le quartier Saint-Michel. L'auteure y fait la recension des actions qui avaient été faites dans le but d'établir un YMCA pour les jeunes Haïtiens.

Il est pertinent d'ajouter que la littérature sur le quartier Saint-Michel ne porte que rarement exclusivement sur celui-ci. L'exemple des données émanant des études sur les territoires des CLE en est révélateur. L'étude sur le CLE Saint-Michel comprend le territoire du quartier Saint-Michel, mais aussi celui de Villeray (Apparicio et al. 2009). Ainsi les données qui en découlent n'offrent pas un portrait précis de la réalité Micheloise.

Une seule recherche sur la sociabilité du quartier Saint-Michel a été recensée. Utilisant une recherche qualitative, Damaris Rose et Katia Iankova (2005) ont étudié le quartier, ou à tout le moins une partie de celui-ci, sous l'angle de la cohabitation, mais aussi de la proximité spatiale et sociale. À l'aide d'entretiens avec des femmes d'origines canadienne-française et haïtienne, les auteures ont exploré les relations de voisinage et de sociabilité dans le secteur René-Goupil (pour nous le secteur Pie-IX). Des mises à distance, tant physique que sociale, sont ressorties des travaux de Rose et Iankova, mais aussi une «racialisation» des problèmes sociaux et de la criminalité du quartier. Notons aussi que le partage d'une langue commune, soit le français est perçu comme un facteur améliorant les contacts et les liens sociaux.

Cette étude de Rose et Iankova (2005) montre la pertinence d'une approche qualitative en ce qui a trait à l'étude du quartier Saint-Michel. Cette recherche a permis de prendre le pouls des Michelois. Même si le territoire à l'étude était conscrit à une zone particulièrement défavorisée du quartier, il s'agit d'une première en soi.

3.2 Choix des outils de collecte de données:

Comme cela a été mentionné précédemment, les deux principaux outils de collecte de cette recherche sont l'entretien semi-dirigé et l'observation directe. Les prochaines lignes serviront à expliquer pourquoi ces outils seront employés et comment. Nous terminerons avec un tableau résumant les profils des participants à notre recherche.

Outils de collecte :

a) Entretiens semi-dirigés : dans un premier temps, quelques entretiens ont été faits avec des informateurs-clés de groupes communautaires, avec comme objectif de faire trois à cinq entretiens d'une durée variant entre 30 à 60 minutes. Comme l'ont fait Leloup, Germain et Radice (2016), nous nous sommes servi de ces informateurs-clés pour savoir où et quoi observer dans le quartier Saint-Michel. Bien que le territoire de l'étude nous soit familier, d'autres perspectives pouvaient éclairer nos recherches et nous amener vers de nouvelles pistes. Dans un deuxième temps, des entretiens semi-dirigés ont été faits avec des habitants du quartier. Plus ou moins une trentaine d'entretiens, avec un échantillon diversifié en termes d'âge, de genre et

d'origine ethnoculturelle, ont été réalisés. Le but était de procéder à des entretiens avec des commerçants, environ neuf, et des résidents, environ quinze, des trois secteurs à l'étude (Voir 3.5). D'une durée variable allant d'une trentaine de minutes à une heure, ces entretiens ont permis de prendre connaissance des récits des habitants au sujet des rapports que ceux-ci entretiennent face au quartier, à leur voisinage et à la cohabitation interculturelle. Bref, l'expérience des participants est le matériel de base de cette recherche. Blanchet et Gotman décrivent l'entretien comme « consubstantiel au développement de l'étude de la vie quotidienne prise au sens large, qui constitue l'introduction et le substrat de l'analyse des mœurs » (1992, 31). Dans un même ordre d'idée, Bertaux décrit l'entretien, dans le cadre de recherche sur des pratiques vécues, comme importante car « l'interviewé, interrogé sur ce qu'il sait pour l'avoir éprouvé et non sur ce qu'il croit, est considéré comme un informateur » (Bertaux 1980, cité dans Blanchet et Gotman 1992, 35). Partant d'une liste de questions préétablies, par exemple sur leurs expériences de cohabitation interethnique dans le quartier ou sur les lieux où une certaine convivialité est vécue, les entretiens ont préservé une part de flexibilité dans leur déroulement. À titre d'exemple, un participant désirait faire des comparaisons sur la vie sociale du quartier Saint-Michel et un autre, nous lui en avons laissé tout le loisir. Cette flexibilité, pour Bryman, est une des forces des entretiens semi-dirigés, car elle permet de mieux cerner « how the interviewee frames and understands issues and events, that is, what the interviewee views as important in explaining and understanding events, patterns, and forms of behaviour » (Bryman 2012, 471). Leidner ajoute à cette idée en mentionnant que les entretiens semi-dirigés permettent aux participants de parler de sujets ou d'événements qui n'auraient pas été couverts par le questionnaire, ajoutant une richesse aux entretiens (1993, 238). Cette approche permet aussi d'avoir du matériel qui est comparable de par le fait que les mêmes questions sont posées à tous les participants, mais également d'avoir un matériel riche des interventions et des relances spontanées émanant de la flexibilité de l'approche semi-dirigée des entretiens. Cette approche nous a parue pertinente, car elle permet aux participants de parler de leurs expériences de convivialité, mais également des tensions ou conflits vécus au jour le jour. Il nous apparaissait aussi que l'intimité d'un entretien est plus propice à la discussion d'événements moins heureux que puisse l'être l'approche par entretiens de groupe.

b) Observation directe : finalement, des observations directes ont été réalisées dans des espaces publics ou semi-publics comme les parcs, les restaurants, les commerces du quartier Saint-

Michel, mais également lors d'évènements grand public; pensons ici à La Falla, véritable fête du quartier. Ces observations ont permis de voir si des moments de coopération et de convivialité se vivaient à Saint-Michel et comment ceux-ci prenaient forme dans la quotidienneté. Un objectif d'une quarantaine de séances d'observations d'une durée variant entre 30 et 90 minutes nous semblait pertinent. Bien que des observations ont été faites à l'année, nous avons profité de la belle saison pour faire la majorité des observations, car le quartier, comme c'est le cas de la plupart des pays nordiques, est plus animé en été. C'est la période des grands rassemblements et aussi quand les parcs et espaces publics sont les plus appropriés par les citoyens. Au final, c'est une trentaine d'observations qui auront été réalisées. Le terrain et la question de recherche influence l'approche à employer, celle-ci pouvant changer selon les situations observées. Toutefois un aspect qui doit être décidé avant d'entamer les observations est le niveau de transparence du chercheur et de sa recherche face aux personnes observées. En d'autres mots, est-ce que les gens savent qu'ils sont observés? Il nous semblait justifié d'utiliser une approche fermée afin, entre autres, de ne pas influencer ou perturber les actions des participants. Arborio et Fournier décrivent cette approche comme de l'observation incognito (2015, 32). Cela fait écho au « complete participant » de Raymond Gold (1958) qui décrit et compare cette approche à celle d'un espion. Arborio et Fournier mentionnent qu'une des principales difficultés de cette approche vient de la prise de notes sur le terrain (2015, 32). Les endroits où les observations ont principalement eu lieu (parcs, rues marchandes, etc.) se prêtaient mieux à la prise de notes que les espaces semi-publics, comme les commerces, alors pour ces lieux les notes furent prises *a posteriori*. Bryman apporte une distinction entre l'approche (ouverte et fermée) et l'utilisation d'autre outil dans la recherche. Pour lui, un chercheur qui compte sur l'observation fermée comme principale méthode de collecte de données tombe dans la catégorie du *participant observer*, tandis que le chercheur qui utilise des observations fermées parmi d'autres outils de recherche serait affilié à la catégorie du *partially participating observer* (Bryman 2012, 443). La nuance qu'apporte cette distinction permet d'apprécier l'usage de l'observation, comme outil utile à la corroboration d'éléments mentionnés par des participants, dans une recherche. Cette dernière posture nous semblait toute désignée pour notre recherche. Il importe de mentionner que selon les lieux et les évènements observés, la posture est appelée à changer, sans toutefois déroger à l'aspect incognito des observations. Par exemple, lors d'observation dans des parcs, une posture de participants incognito était mise de l'avant afin de se fondre dans la foule. Lors de

certaines évènements, il était difficile d'être un participant. Il nous fallut donc adopter un positionnement d'observateur incognito.

Outil d'analyse :

Une fois les différentes données recueillies une analyse a été faite en fonction des différentes thématiques de ce mémoire. Cette méthode d'analyse, bien que ne datant pas d'hier, est peu définie. Bryman mentionne même que : « In spite of its apparent frequency of use in the analysis of qualitative data, thematic analysis is a remarkably underdeveloped procedure, in that there are few specifications of its steps or ingredients » (2012, 580). L'analyse thématique que nous avons menée était basée sur l'approche « Framework » tel que mentionnée par Bryman (2012), où une grille regroupant les principaux thèmes de la recherche sont retranscrits dans le but d'y ajouter les apports des différents participants. Dans un premier temps les thèmes de notre recherche ont été inscrits; pensons ici à la convivialité (ou la solidarité), les tensions, les interactions (et leurs types), les références à la proximité ou à l'espace public et les négociations ou accommodements entre les résidents. D'autres thématiques sont venues s'ajouter à cette grille suivant les travaux de Ryan et de Bernard (2003). Les auteurs mentionnent que des éléments dans le discours des interviewés, répétitifs, souvent utilisés avec des explications ou tout simplement des enjeux face auxquels peu de gens veulent commettre une réponse, peuvent être utilisés comme thématique. Les thèmes émanant de cette première étape de l'analyse seront utilisés comme code dans les étapes subséquentes de ce mémoire.

Une approche géographique a été ajoutée de notre méthodologie, soit le découpage du quartier Saint-Michel en trois secteurs d'analyse. Le choix des secteurs et leurs limites sont discutés dans le chapitre 3.5. Le découpage géographique est motivé par notre expérience du quartier afin, entre autres, de mettre en exergue ses nuances et ses réalités. Il est possible pour quiconque explore le quartier pour une première fois d'en apprécier les différences tant dans le cadre bâti et des commerces qu'en matière d'institution. Ce choix ouvre la porte à des unités d'analyse plus fines et comparables entre les différents secteurs.

3.3 Limites de la méthodologie:

La méthodologie qualitative utilisée dans cette recherche n'est pas sans faille. Des biais associés à la nature du choix de méthodologie sont à noter, en particulier lorsque le terrain étudié est familier aux chercheurs.

Un biais de confirmation, soit la recherche de données confirmant nos hypothèses de base, est un facteur en prendre en compte. Il est vrai que des éléments peuvent confirmer des aprioris sur le quartier, mais une étude systématique et la cueillette d'expériences vécus par d'autres Michelois peut produire un portrait tout autre que celui auquel nous nous attendions. Par exemple, chercher à voir des moments de convivialités à outrance peut fausser les données recueillies, et en bout de ligne, leur analyse.

Robert Weiss (1995) avance que pour toute recherche utilisant des entretiens, il est possible que les interviewés ne soient pas toujours francs, ou cherchent à dire aux chercheurs ce qu'ils pensent que ces derniers veulent entendre. Il ne faut pas exclure la possibilité que les gens donnent des réponses qui ne reflètent pas leurs vécus dans le but de bien paraître ou pour avoir l'air bien-pensant. En aucun cas nous a-t-il été permis de penser que nos interlocuteurs adaptaient leur réponse à notre recherche ou à nous mêmes. Il est toutefois, à nos yeux, important mentionner ce potentiel biais.

3.4 Historique de Saint-Michel:

L'histoire du quartier Saint-Michel est intimement liée à celle des deux carrières présentes sur son territoire, la carrière Miron et la carrière Francon. Les prochaines lignes serviront à souligner les événements marquants du quartier Saint-Michel, mais aussi à dresser un historique des groupes ethnoculturels qui l'ont peuplé.

Les débuts du hameau de Saint-Michel:

Le territoire de l'actuel quartier Saint-Michel appartenait au 17^e siècle aux Frères Sulpiciens. Ce n'est qu'à partir de 1699 que des lotissements sont octroyés à des colons, encouragés par la création de la côte Saint-Michel; aujourd'hui la rue Jarry (Fontaine, 2008). En 1707, la montée

Saint-Michel, l'actuel boulevard du même nom, est construite. Ce chemin permet de relier le village du Sault-aux-Récollets, au nord, à la ville historique de Montréal. Le village de Saint-Michel prend forme au 18e siècle à l'intersection de ces deux voies. Bien que destinés à l'agriculture, dès la deuxième moitié du 18e siècle, des fours à chaux et des forges s'établissent dans ce hameau (Fontaine, 2008). C'est en quelque sorte le début des carrières dans le secteur. Le 19e siècle, et la révolution industrielle qui l'accompagne amènent une augmentation des constructions en pierre à Montréal (Fontaine, 2008). Cela aura pour impact d'accroître l'exploitation des carrières et des fours à chaux du village de Saint-Michel; une douzaine de carrières seront en activité entre la deuxième moitié du 19e siècle et la Première Guerre mondiale. Mis à part l'exploitation du calcaire, l'activité économique du village de Saint-Michel s'articule autour de l'agriculture maraîchère et de l'hospitalité. En effet, de par sa position entre le village du Sault-au-Récollet et de la ville historique de Montréal, le village de Saint-Michel accueille dans son hôtel des voyageurs en transit (Fontaine, 2008).

Ce n'est qu'en 1911 que le hameau de Saint-Michel obtient le statut officiel de paroisse (Fontaine, 2008). La paroisse de Saint-Bernardin-de-Sienne voit ainsi le jour. L'année suivante, la paroisse obtient le statut officiel de village, sous le nom de Saint-Michel-de-Laval. Pour la petite histoire, la première église du village de Saint-Michel est en fait une petite église existante à Villeray, celle-ci est «livrée» sur des billots de bois et tirés par un attelage de chevaux (Fontaine, 2008). Le village de Saint-Michel-de-Laval n'aura qu'une très courte existence, en effet le 5 mars 1915, il devient une ville autonome, Ville Saint-Michel. S'en suivent d'importants travaux publics, entre autres la création d'un système d'aqueduc et de voiries.

Ville Saint-Michel:

Peu de temps après la fondation de Ville Saint-Michel, des promoteurs font l'acquisition de terrains, surtout dans la portion sud de l'actuel quartier, dans le but faire des lotissements. C'est dans cette veine que les promoteurs Béique et Charton créent les plans du Shaughnessy Park, aujourd'hui le parc octogonal François-Perrault, s'inspirant des plans élaborés par Frederick Todd pour Ville Mont-Royal (Fontaine, 2008). Le but de Béique et Charton est de faire une cité-jardin à la façon d'Ebenezer Howard dans la partie sud de Ville Saint-Michel.

Malgré les efforts de peuplement de Ville Saint-Michel, la population de Ville Saint-Michel n'augmente que lentement durant la première moitié du 20^e siècle. En 1921, on compte 1000 habitants puis 1330 en 1931 et 2800 lors du décompte de 1941 (Linteau, 2000). Il faudra attendre la prospérité de l'après-guerre pour assister à une véritable croissance de la population micheloise. Déjà en 1946 près de 6000 personnes habitent Ville Saint-Michel. Cet essor s'explique par l'arrivée d'une forte immigration en provenance d'Italie et du Portugal, mais aussi par la construction de «war-time houses» pour les vétérans de retour de la Deuxième Guerre mondiale (Fontaine 2008; Bocquin 2013). L'importante activité des carrières et l'emploi de nombreux employés s'ajoutent également aux facteurs expliquant l'accroissement de la population micheloise. L'essor ici décrit continuera jusqu'au milieu des années 1960, tant et si bien qu'en 1966 on compte 68 000 personnes sur le territoire de Ville Saint-Michel (Fontaine, 2008).

Les effets de cette arrivée massive de nouveaux résidents se feront sentir sur la trame urbaine de Ville Saint-Michel. Près des trois quarts des habitations aujourd'hui présentes dans le quartier ont été construites entre 1945 et la fin des années 1960 (Fontaine, 2008). Cet état de choses engendrera une urbanisation du secteur décrite par Fontaine comme étant «mal planifiée, où les habitations côtoient trop souvent les zones industrielles» (2008, 24). Bauer et Roux (1976), en référence à des villes où l'urbanisation se fait aussi rapidement comme dans le cas qui nous intéresse, parlent d'une urbanisation accrue et à des migrations pendulaires importantes. Il importe de mentionner que les élus n'ont pas utilisé de plan d'urbanisme (Bocquin, 2013). La période de l'après-guerre sera aussi témoin de deux événements importants pour Ville Saint-Michel: l'aménagement d'un centre administratif dans le parc octogonal, en 1958, et la création de l'autoroute Métropolitaine (A-40), en 1959. Même si l'implantation du centre administratif aura pour impact de déplacer le noyau du quartier dans la partie sud du secteur, son impact se fait sentir principalement chez les commerçants établis en bordure de l'intersection Jarry/Saint-Michel. Il s'agit selon Fontaine de l'âge d'or du noyau villageois, car un nombre record de commerces ouvrent leurs portes (2008, 26). La venue de l'autoroute Métropolitaine aura un impact immédiat et de bien plus grande ampleur. Pour Dion-Goudreau (2005), l'arrivée de l'autoroute constitue la fin du noyau villageois. Fontaine analyse la situation de la même manière et ajoute que « la démolition de plusieurs maisons, pour faire place à la voie rapide, entraîne une

déstructuration de l'ancien centre de la municipalité, de même qu'une rupture du tissu urbain, le quartier se trouvant irrévocablement scindé en deux» (2005, 26).

Annexion à la Ville de Montréal:

Les Michelois ont été appelés à se prononcer, par référendum, sur l'annexion de Ville Saint-Michel à la Ville de Montréal. Si en 1964 le camp du « non » l'emporte, en 1968 c'est le camp du « oui » qui prévaut. Ternie par un scandale de corruption, l'administration en place est dans l'impossibilité de montrer la pertinence de rester une ville autonome. Le 20 octobre 1968, Ville Saint-Michel devient un quartier de Montréal (Fontaine 2008). Notons qu'au moment de son annexion, Ville Saint-Michel est la septième ville en importance, en terme de population, au Québec.

Dès 1968, la Ville de Montréal commence à utiliser l'ancienne carrière Miron pour l'entreposage des déchets. C'est le début des luttes citoyennes pour la réduction des méfaits des carrières. Les odeurs et les débris (on parle même d'éjection de roche de la taille d'un ballon de volleyball) sont les principaux effets négatifs provenant de la carrière. Suite aux pétitions et aux actions politiques entreprises par les citoyens, la ville érige un mur de sept pieds de hauteur autour de la carrière Miron et crée un zonage industriel, toujours en vigueur en 2018, aux abords du secteur sud de celle-ci dans le but de protéger les résidents des effets négatifs de la carrière Miron (Bocquin 2013). En 1979, une étude démontre que la carrière Miron est responsable d'une importante pollution de l'air. Après des plaintes des citoyens et de la Ville de Montréal, la compagnie Miron refuse de remédier au problème. Il faudra la création d'un comité de défense des droits des résidents et une injonction du gouvernement du Québec pour que la compagnie agisse (Bocquin 2013). Malgré la fin des activités de la compagnie Miron et de ses extractions de minerai, les luttes citoyennes ne cessent pas pour autant. En effet, la reconversion complète du site en dépotoir, avec les effets que l'on devine, sème l'émoi chez les Michelois. Un reportage télévisé lève le voile sur une entente entre les villes de Montréal et de New York sur l'entreposage des déchets de cette dernière dans l'ancienne carrière Miron (Bocquin 2013). Si l'envoi de déchet en provenance de la «Grosse pomme» cesse aussitôt, des déchets seront encore envoyés dans le quartier Saint-Michel jusqu'en l'an 2000 alors que le secteur ouest servira d'usine de compostage (Bocquin 2013).

De son côté, la carrière Francon cesse ses activités dans en 1984. La Ville de Montréal rachète la carrière pour en faire le plus important dépôt à neige de son territoire. Une partie du site sert d'entrepôt municipal.

En 1994, l'administration municipale annonce en grande pompe l'arrivée du Cirque du Soleil (CDS) sur la partie sud de l'ancienne carrière Miron. Cette arrivée marque la création d'une véritable «Cité du cirque» avec l'ajout de l'École nationale de cirque (2003) et de la TOHU (2003) aux abords du CDS. La TOHU se veut un lieu de diffusion des arts du cirque, mais aussi un centre culturel pour le quartier Saint-Michel (Bocquin 2013). Plus concrètement, la TOHU est le site de la fête de quartier la Falla, tenue chaque année à la fin août.

Les années 1990 marquent une période de déclin pour le quartier Saint-Michel. Avec la fermeture des carrières, beaucoup d'emplois quittent le quartier et ne sont guère remplacés. Le quartier Saint-Michel est alors victime d'une hausse de la criminalité, en particulier celle reliée aux gangs de rue. Si la situation s'est depuis grandement améliorée, les Michelois vivent encore avec les stigmates associés à un quartier ravagé par le crime et la pauvreté. Aujourd'hui, le quartier Saint-Michel est un quartier majoritairement résidentiel dont près de 50% de sa population est issue de l'immigration (Bocquin 2013). Notons la présence de communautés haïtienne, italienne, portugaise, algérienne, marocaine, chinoise, vietnamienne et latino-américaine.

3.5 Portrait statistique du quartier et découpage en trois quartiers:

Le territoire de l'étude est bien entendu le quartier Saint-Michel. Celui-ci est délimité au nord par l'avenue Charland au Nord, la rue Bélanger au Sud, la 25e avenue à l'Est, et l'avenue Papineau à l'Ouest. Le quartier compte 69 787 résidents, dont près de la moitié (47%) de ceux-ci sont nés en dehors du Canada; si l'on inclut les immigrants de deuxième génération, le chiffre passe à 76% (Recensement de Statistique Canada 2016).

Une approche que nous avons explorée dans notre recherche est l'étude du quartier Saint-Michel comme un territoire aux multiples déclinaisons. La littérature sur ce quartier, comme dans bien d'autres, porte sur l'ensemble du territoire. Fort de notre expérience du quartier, il nous apparaît important de le scinder en trois parties : le secteur « Boul. Saint-Michel » à l'ouest, le secteur «

Boul. Pie-IX » à l'est et le secteur « François-Perrault » au sud (Voir l'Annexe 1 et 2). Ces trois secteurs ne sont pas soumis aux mêmes réalités démographiques, historiques, sociales et marchandes. Il y a donc un potentiel de voir apparaître des convergences, mais aussi des nuances dans les expériences des participants selon leurs lieux de résidence. Avec cette subdivision en tête, nous avons été à même d'effectuer plusieurs comparaisons entre ces secteurs, ainsi qu'avec le quartier Saint-Michel au complet, mais aussi avec la RMR de Montréal. Les prochaines lignes, basées sur les données du recensement de 2016 et sur nos observations préliminaires, illustreront quelques éléments différenciant les trois secteurs du quartier Saint-Michel.

a) Secteur Boulevard Saint-Michel : délimité par la rue Jarry au sud, l'Avenue Papineau à l'ouest, la voie ferrée au nord (Avenue Charland) et le Boulevard Pie-IX à l'est. Le secteur compte 21 927 habitants et présente la plus grande diversité ethnoculturelle des trois secteurs, en se basant sur le nombre de pays d'origines et de ses habitants. Notons aussi que ce secteur compte le plus fort pourcentage de gens n'ayant ni le Français, ni l'Anglais comme langue maternelle. Le secteur « Boulevard Saint-Michel » a le plus faible taux de chômage avec 10,7%. C'est aussi le secteur ayant le plus d'écoles dans le quartier avec un total de huit (4 écoles primaire, 2 écoles secondaire, 1 école pour adulte et 1 centre pédagogique). Le secteur est l'hôte d'un parc industriel léger, surtout axé sur la mécanique automobile. Notons aussi la présence de la Cité des Arts du Cirque (Cirque du Soleil, la Tohu et l'École Nationale des Arts du Cirque).

b) Secteur François-Perrault : Le secteur est délimité par la rue Bélanger au sud, la rue Iberville à l'ouest, la rue Jarry au nord et Saint-Léonard à l'est. Fort de ses 36 629 habitants, le secteur « François-Perrault » est le plus peuplé des trois secteurs, mais aussi celui où l'on retrouve la plus faible proportion d'immigrants avec 42%; notons que lors du recensement de 2011 ce chiffre se situait à 48%. Le secteur est celui où les gens déclarent le plus le Français comme langue maternelle (46%) et où se trouve la plus faible diversité ethnoculturelle. Les habitants du secteur « François-Perrault » sont aussi ceux ayant le plus haut taux de diplomation secondaire avec 52,4% et le plus haut taux de diplômés universitaires avec 18,4%. Le secteur est le mieux desservi par le service de métro avec deux stations (Iberville et Saint-Michel). Terminons en mentionnant que le secteur compte cinq écoles (2 écoles primaires et 3 écoles secondaires).

c) Secteur Pie-IX : Le secteur est délimité par le Boulevard Pie-IX à l'ouest, la rue Jarry au sud, Montréal- Nord (Avenue Charland) au nord et Saint-Léonard (24e Avenue) à l'est. Plus petit en

termes de superficie, le secteur « Pie-IX » avec ses 11 131 habitants, est toutefois le plus densément peuplé. Le secteur compte le plus haut taux d’immigrants avec 52% de sa population née dans un autre pays que le Canada. Le secteur compte sur le plus haut taux de personnes sans diplôme secondaire avec 44,3%, mais aussi le plus fort taux de chômage avec 16,5%. Le secteur est l’hôte d’un important parc industriel léger, mais aussi lourd. Le secteur compte seulement deux écoles (deux écoles primaires), mais l’une d’elle, l’école Saint-Noël-Chabanel est la plus populeuse école primaire du Québec avec plus de 1500 élèves.

Il nous apparaît pertinent de mettre en conversation les données statistiques du quartier Saint-Michel avec celles de ses voisins. Nous avons choisit de faire des comparatifs avec les quartiers riverains de Saint-Michel que sont Montréal-Nord, Saint-Léonard et Rosemont. Le Tableau 1 illustre les similitudes et les différences entre ces quartiers en matière de population, de revenu des ménages, du pourcentage de la population issu de l’immigration et autres données.

Tableau 1 : Comparatif statistique entre le quartier Saint-Michel et ses quartiers riverains

Quartiers	Population	% de résident issu de l’immigration	Revenu individuel annuel médian	% de la population maîtrisant le français	Ménage moyen (en # de personnes)
Saint-Michel	69 787	76%	22 515\$	69%	2.4
Montréal-Nord	84 234	67%	23 412\$	71%	2.3
Rosemont	139 590	40%	32 036\$	84%	1.9
Saint-Léonard	78 305	79%	26 415\$	51%	2.5
Ville de Montréal	1 704 690	59%	28 300\$	61%	2.1

Description de l’échantillon et recrutement :

Par nos échanges avec des citoyens du quartier, nous avons la possibilité de connaître déjà plusieurs Michelois qui étaient prêts à partager avec nous leurs expériences de vie de quartier. De ces personnes, plusieurs ont des réseaux qui ont été mobilisés afin de faire du recrutement. Le recrutement pour notre recherche a utilisé la technique « boule de neige » afin de créer une banque d’un peu plus d’une vingtaine de possibles participants. Cette approche est décrite par Bryman comme une bonne façon de recruter des gens qui auraient été difficilement joignables si ce n’était de l’intervention de quelqu’un ayant déjà participé à la recherche (2012, 424). Un

dépliant, traduit dans plusieurs langues, a été produit pour expliquer à de possibles participants le type d'entretiens et le sujet de notre recherche.

Le quartier Saint-Michel étant un secteur de Montréal où un grand nombre d'origines ethnoculturelles et d'âge sont présents, la représentativité statistique est pratiquement impossible à obtenir avec une vingtaine d'entretiens. Un effort a été fait pour que l'échantillon compte une parité homme-femme et des participants des principaux groupes culturels du quartier Saint-Michel, soit des Québécois « d'origine », des Européens (italiens, portugais), des Nord-Africains (algériens, marocains), des Latino-Américains (dominicains, guatémaltèques), des Asiatiques (chinois, vietnamiens) et des Haïtiens. Le but est de se rapprocher, dans la mesure du possible, à l'aide d'un échantillon raisonné de la population Micheloise. Les participants devaient avoir plus de 18 ans et avoir vécu dans le quartier pour au moins deux ans afin de bien connaître ses dynamiques. Il est aussi à noter que l'échantillon compta sur une part plus ou moins égale de résidents des trois secteurs à l'étude. Pour chaque secteur, des commerçants seront également intégrés à l'échantillon. Au final, deux à trois commerçants et quatre à cinq résidents devaient être interviewés dans chaque secteur, mais leur mobilisation a été des plus ardue. L'approche utilisée dans le choix de l'échantillon s'inspire du *purposive sampling* tel que décrit par Bryman. Pour lui, le *purposive sampling* implique d'établir d'avance les critères de l'échantillon sans laisser place au hasard (Bryman 2012, 418). Le Tableau 2 dénombre les participants, leurs origines et leurs âges en fonction de leur secteur de résidence dans le quartier.

Tableau 2 : Description des profils des participants

Secteur Saint-Michel					
Numéro d'entretien	Nom	Genre	Appartenance ethnoculturelle	Âge	Type
1	Bianca	Féminin	Haïtienne	30	Résidente
2	Mike	Masculin	Italien	35	Commerçant
3	Ahmed	Masculin	Marocain	40	Commerçant
4	José	Masculin	Guatémaltèque	40	Commerçant
5	Myriam	Féminin	Canadienne-française	50	Résidente
6	Claire	Féminin	Canadienne-française	60	Résidente
7	Marie	Féminin	Canadienne-française	65	Résidente
8	Lee	Masculin	Chinoise	65	Commerçant
9	Walter	Masculin	Haïtienne	20	Résident
10	Rocky	Masculin	Italien-Costa ricain	30	Résident
Secteur François-Perrault					
Numéro d'entretien	Nom	Genre	Appartenance ethnoculturelle	Âge	Type
11	Marc	Masculin	Canadienne-française	60	Résident
12	Giulio	Masculin	Italien	25	Résident
13	Meryem	Féminin	Marocaine	30	Résidente
14	Saber	Masculin	Algérienne	45	Résident
15	Maryse	Féminin	Canadienne-française	60	Résidente
16	Antonio	Masculin	Italienne	75	Commerçant
17	Pascal	Masculin	Canadienne-française	30	Résident
Secteur François-Perrault					
Numéro d'entretien	Nom	Genre	Appartenance ethnoculturelle	Âge	Type
18	Tracy	Féminin	Haïtienne	30	Résidente
19	Lisette	Féminin	Canadienne-française	45	Résidente
20	William	Masculin	Haïtienne	30	Résident
21	Pierre-Yves	Masculin	Haïtienne	45	Commerçant
22	Juan-Ignacio	Masculin	Hondurienne	55	Commerçant
23	Mohammed	Masculin	Algérienne	45	Résident
Secteur François-Perrault					
Numéro d'entretien	Nom	Genre	Appartenance ethnoculturelle	Âge	Type
24	Mohammed	Masculin	Algérienne	40	Intervenant
25	Paul	Masculin	Canadienne-anglaise	40	Intervenant
26	Bénédicte	Féminin	Haïtienne	60	Intervenante
27	David	Masculin	Congolaise	50	Intervenant
28	Stéphanie	Féminin	Vietnamienne	25	Intervenante
29	Georges	Masculin	Canadienne-française	55	Intervenant

3.6 - Questions de recherche et hypothèses:

Notre mémoire cherche à répondre à la question suivante : comment se vit la cohabitation interethnique dans le quartier Saint-Michel? À cette question se sont rajoutées les questions suivantes : est-ce qu'une convivialité existe dans ce quartier? Si oui, comment se manifeste-t-elle?

La pluralité des origines et conditions sociales des Michelois porte à croire que peu de liant existe en son sein, mais nos observations préliminaires nous laissent présager que la situation n'est pas aussi terne que l'on peut le penser. La convivialité apparaît être vécue, dans diverses mesures et intensités, au travers du quartier, mais non sans un minimum de négociations et d'efforts. À cette fin, la notion de frontière me semble pertinente. Le quartier Saint-Michel présente de nombreuses frontières, tant géographiques que culturelles. Les commerces du quartier ont, pour la plupart, une appartenance culturelle (restaurants haïtiens, pharmacies vietnamiennes, boucherie halal). Il y a donc des frontières culturelles à franchir, ou non, afin d'avoir accès aux ressources et services que le quartier a à offrir. Ces lieux accessibles à tous comme les espaces publics et les commerces constituent autant de «microplaces», pour reprendre Zukin (1991), où s'opèrent des formes de convivialité. Dans le texte sur le pluralisme de Birmingham (G- B), Karner et Parker soutiennent que la vie de quartier est marquée par des ambivalences entre convivialité et conflit entre les membres de même groupe culturel, mais aussi entre les différents groupes culturels présents dans le quartier (2011). Qu'en est-il des Michelois? Vivent-ils cette même ambivalence? Les rapports qu'entretiennent ceux-ci avec leur quartier sont-ils affectés par des tensions et des conflits? Dans ce sens, il est pertinent d'étudier ce que des recherches sur la cohabitation interethnique dans la ville de Montréal ont démontré. Annick Germain et al. (1995) affirment, dans une étude sur des quartiers pluriethniques de Montréal, que la cohabitation de la différence se vivait par les habitants de ces quartiers de façon somme toute pacifique et distante. Germain ajoute toutefois que cette même cohabitation était souvent faite par l'entremise d'une distanciation ou de peu de rapprochements entre les différents groupes dans les espaces publics, à l'image de la sociabilité publique en général (Germain et al. 1995). Ces textes traitant de contextes similaires à celui de mon terrain d'étude, ainsi que mes observations, me portent à croire qu'il y a bel et bien de la convivialité entre les citoyens du quartier Saint-Michel. Si une convivialité est visible entre les habitants partageant une même origine culturelle, ou une

affiliation identitaire (langue, religion, etc.), cette même convivialité pourrait être plus tenue dans les interactions entre individu d'origine ou affiliation différente.

Chapitre 4 - Résultats des observations directes

Les observations directes auront contribué à tester les hypothèses de la recherche. Elles offrent un regard complémentaire aux propos des participants, en particulier ceux des acteurs-clés. Nous reviendrons sur les apports de ces derniers à la fin du présent chapitre. Les observations faites dans les espaces publics et les parcs seront présentées en premier, suivies de celles réalisées dans les rues marchandes et finalement celles faites lors d'évènements du quartier.

4.1 Les observations des parcs et des espaces publics :

Si le quartier Saint-Michel est perçu comme un quartier d'immigration et de criminalité par certains, il a été possible de constater que la première affirmation est bien vraie, à contrario de la deuxième, du moins à première vue. Il est frappant de marcher dans les rues du quartier et de voir l'hétérogénéité des origines de ses habitants. Que ce soient les différences de phénotypes, d'habillement ou de langages, le portrait de Saint-Michel tranche même sans doute avec la plupart des autres quartiers de Montréal.

Si l'on sous-entend la présence, à ce qu'il faudrait croire plus grande à Saint-Michel, d'une certaine criminalité, elle semble en tout cas peu perceptible dans les espaces publics du moins le jour. Durant les observations directes, jamais d'actes criminels n'ont été commis devant nos yeux. Jamais non plus pouvait-on sentir un quelconque sentiment d'insécurité. La recherche derrière ce mémoire ne cherche pas à dire qu'il n'y a pas de violence à Saint-Michel, mais plutôt qu'elle n'est pas particulièrement visible dans ce quartier. La seule « rencontre » d'acte illicite sera relatée dans la section « Intervenant-clé » du présent chapitre.

Parcs, plateaux sportifs et aires de jeux pour enfants :

Les observations dans les parcs ont révélé les habitudes d'utilisation des usagers. Les parcs dans lesquels des observations ont été faites dans les secteurs « Pie-IX » et « Saint-Michel »,

respectivement les parcs de Sienne et Ovila-Légaré pour le premier secteur, Champdoré et Sainte-Yvette pour le deuxième, ont révélé une plus grande présence d'habituels, ou des usagers que l'on revoit régulièrement. Le parc François-Perreault pour sa part, donne lieu, comme les autres, à des usages récurrents, mais ne donne à voir que peu d'usagers réguliers.

Dès les premières belles journées du printemps, on observe les Michelois investir les parcs et les espaces publics; ce comportement se rapporte à une certaine « montréalité ». Les jeux pour enfants, mais surtout les plateaux sportifs des parcs et espaces publics grouillent d'utilisateurs, et ce à toute heure. Lors d'une journée où deux observations ont été faites au parc Champdoré en été, une sur l'heure du midi et l'autre en début de soirée, il a été possible d'apprécier la présence d'une quarantaine de personnes à chaque séance d'observation. Bien que les autres parcs du quartier soient assez bien fréquentés, le parc Champdoré se distingue des autres, car il est à portée de marche de la rue de Louvain et des ses écoles, car il est irrigué par la voie ceinturant le Complexe environnemental Saint-Michel, mais possède également un chalet de parc fort investi par des organisations communautaires et associatives, ainsi que deux terrains de soccer, un de basketball et d'une aire de jeux pour enfant fraîchement revampée. Cette confluence d'usages est donc un gage de succès. D'ailleurs, un des citoyens interrogés lors des entretiens semi-dirigés mentionnait que le parc était à une époque, pas si lointaine, barricadé. Des groupes, souvent de jeunes gens, flânaient alors en bordure de cette clôture rendant les rues avoisinantes moins « sécuritaires ». Rocky décrit le quartier en fonction de l'évolution de celui-ci au fil des années:

« It is a rough and sketchy neighbourhood. There were a lot in my time here that made me feel that way. There are some things that have improved and other that have gotten worse over the years. There was always a gang hanging around Champdoré. Clicks that have taken that place for their own, making it intimidating.

The soccer fields there have really help making it safer and better. It is probably the best thing that happened to the neighbourhood. If it hadn't been there it would have gotten way worst » (Entretien #10).

Le sentiment exprimé est difficile à partager de nos jours. La popularité du parc démontre un certain sentiment de sécurité, mais aussi d'appropriation. Comme dans bien d'autres parcs du quartier, le type d'usagers change selon les moments de la journée. Si le matin on voit plus de

personnes âgées et d'adultes, souvent des femmes, avec des enfants en bas âge, l'après-midi et le début de soirée voient l'arrivée de plus d'adolescents. Ceux-ci sont quasiment toujours usagers ou spectateurs des plateaux sportifs. Le parc Ovila-Légaré en est un bon exemple, car il y a une « école » de basketball qui a lieu deux à trois soirs par semaine en été. Un constat similaire peut être fait pour le parc François-Perreault où une activité de flag-football se tient au printemps et à l'automne après les heures de cours.

La plupart des parcs du quartier, comme c'est le cas ailleurs aussi, s'articulent autour des aires de jeux pour enfants. Tous les parcs du quartier ont des aires de jeux pour enfants, certaines même récemment rénovées; c'est le cas au parc Champdoré. Mis à part en hiver, ces aires sont utilisées tout au long de la journée, et ce, même jusqu'au milieu de la soirée. Ces lieux ont été à maintes reprises observés. Ils sont des endroits où une forte sociabilité peut s'organiser. Les enfants jouent souvent entre eux, indépendamment du genre, de l'origine ou même de l'âge. Si les enfants tendent à se « mélanger », ce n'est que rarement le cas de leurs parents. Dans les parcs observés, les adultes socialisent, mais souvent entre des gens de la même origine ethnoculturelle. Ce constat est d'autant plus vrai aux abords des aires de jeux pour enfants. Il n'est pas rare de voir des parents de diverses origines être assis près des jeux qu'utilisent leurs enfants et ne pas réagir à la présence des autres parents. Une certaine passivité quant à la présence des autres a souvent été observée. Cette passivité n'est pas sans rappeler l'habitude présente dans les quartiers multiculturels (Qadeer, 2016). Cette habitude fait en sorte que l'on ne remarque plus l'Autre, même quand celui-ci est très près de soi.

Comme le mentionnait Tracy, résidente du quartier depuis son enfance, un « partage » de la surveillance des enfants se fait couramment dans Saint-Michel. Les parents viennent régulièrement avec leur enfant et en assurent la surveillance, mais il n'est pas rare de voir des parents, particulièrement ceux accompagnés de plusieurs enfants, laisser un enfant dans une aire de jeux pour les plus grands pour aller dans une autre aire avec les plus petits enfants. Une observation illustre bien ce propos. Au parc Joseph-François Perrault, trois familles d'origine différentes utilisaient la même aire de jeux. Les parents étaient assis loin les uns des autres et restaient entre eux. Leurs enfants jouaient allégrement entre eux, allant même de module en module, même si ceux-ci sont loin de leurs parents. Cette situation n'est pas inhabituelle. Les adultes semblaient surveiller les enfants plus « intensément » quand le groupe d'enfants jouait

plus près de l'une d'entre eux. Un certain « partage » de la surveillance semble à l'œuvre. Cela rappelle un proverbe africain qui mentionne qu'il faut tout un village pour élever un enfant.

Certaines situations sortant de l'ordinaire ont été observées, celles-ci menant souvent à des moments de sociabilité ou de coopération-collaboration. Lors d'une observation faite au parc de Sienne, un enfant d'origine nord-africaine est tombé sur le pavé et s'est fait une coupure. Le père du garçon est venu à sa rescousse, mais n'avait pas d'essuie-tout ou de bandages. Rapidement, une dame d'origine haïtienne et une autre d'origine latino-américaine sont venues porter des papiers mouchoirs et des bandages. Même si l'incident n'a duré que cinq minutes, il aura permis des moments de conversations autour de l'enfant. Les échanges étaient empreints de cordialité et de sourires. Cet échange cadre bien avec la notion d'aide restreinte de Lofland (1998), présenté précédemment; on aide ponctuellement quelqu'un qui en a besoin de façon désintéressée.

Les aires de jeux donnent lieu à des moments de coopération tacite. En effet, il arrive que sans discussion, les parents s'entraident ou partagent une tâche. Lors d'une observation au parc Ovilalégéré, des enfants jouaient avec un arrosoir devant être réactivé aux dix minutes. Les jeux d'eau sont activés par une petite manette située à l'abreuvoir et quand les jeux s'arrêtent, les parents se regardent pour savoir qui va aller les redémarrer. Sans trop d'échange, un parent différent va les rouvrir. Bon an mal an, à peu près tous les parents finissent par aller rouvrir les jeux à un moment ou à un autre. Il y a une sorte de partage de la tâche entre tous les parents. Des femmes arabes parlent activement entre elles en surveillant les enfants.

Les aires de jeux sont utilisées par tous les enfants, mais l'accompagnement de ceux-ci se conjugue la plupart du temps au féminin. Dans l'écrasante majorité des observations, des femmes assurent l'accompagnement des enfants. Cet état de choses nous semble être un facteur augmentant les interactions entre les parents. Des échanges entre femmes ont été plus souvent observés que des échanges entre hommes ou des échanges mixtes. Dans une observation au parc Champdoré, deux groupes sont côte à côte. Un groupe est constitué d'Haïtiennes et l'autre de Nord-Africaines (les femmes portent des Hijabs), les deux groupes composés de deux femmes avec deux enfants. Elles sont au terrain de jeux, mais des deux côtés d'une haie. Les Nord-Africaines sont aux jeux d'eau et les Haïtiennes à un banc proche du carré de sable. La seule interaction arrive quand la dame haïtienne court après un enfant (18 mois) qui allait vers les jeux d'eau. La dame haïtienne a ri de la situation avec les dames nord-africaines. Une dizaine de

minutes plus tard, il ne reste que deux dames nord-africaines et une Haïtienne. La dame haïtienne s'est déplacée et est maintenant assise proche des jeux d'eau sur un banc. Ce sont deux bancs placés dos à dos. Les deux « groupes » sont donc assis dos à dos. Ce n'est pas la même dame haïtienne que celle qui a couru vers l'enfant et a établi le premier « contact ». Les deux « groupes » jasant un peu, mais sinon elles restent en silence à regarder les enfants. Quand elles parlent, soit environ trois fois en dix minutes, le tout semble assez positif. Il semble que même si un premier contact a été établi par une des dames haïtiennes vis-à-vis des dames nord-Africaines, une autre dame haïtienne s'est sentie assez à l'aise d'aller vers les femmes nord-Africaines pour discuter avec elles à bâton rompu. C'est un cas où un contact indirect positif a mené vers un contact direct positif. En d'autres mots, la glace avait été brisée par la première au profit de la deuxième.

Durant la soirée, comme partout ailleurs, la clientèle des parcs change, mais pas du tout au tout. Si les familles tendent à quitter, les adultes, les adolescents et jeunes adultes restent. Les plateaux sportifs restent fort occupés, bien après que les projecteurs s'éteignent (aux environs de 22h30). Même les parcs n'ayant pas d'installations sportives sont fréquemment utilisés après les heures de fermeture (minuit). Au parc Sainte-Yvette par exemple, un groupe d'adultes se rencontre souvent en soirée durant l'été. Ils sont de différentes origines, mais la majorité est blanche. Assis aux tables à pique-nique, ils discutent et boivent de l'alcool plusieurs fois par semaine. D'autres groupes d'adultes passent du temps le soir dans les parcs du quartier sans enfants. On y observe alors des dynamiques où les groupes, souvent ethnoculturellement homogènes, restent à distance les uns des autres sans s'importuner.

Les plateaux sportifs sont aussi des lieux de cohabitation. Des installations de basketball, de tennis et surtout de soccer sont présentes dans les différents parcs du quartier Saint-Michel. Si les terrains de soccer ont la cote auprès des jeunes, les autres plateaux ne sont pas en reste. Les terrains de tennis du parc Georges-Vernot, refait il y a environ cinq ans, sont très populaires chez les adultes. Ceux-ci étant voisins d'exerciseurs, la cohabitation se fait entre les usagers. Ceux venant faire de la culture physique étant souvent accompagnés d'enfants en vélo faisant le tour des terrains de tennis, des interactions concernant les mouvements des enfants surviennent. Lors des quelques observations faites de ce parc, il a été possible de voir que ces interactions se sont souvent faites avec cordialité.

Les terrains de basketball, souvent des sortes de cages fermées, sont largement appropriés par une clientèle de jeunes haïtiens, bien que des jeunes d'autres origines les utilisent également. Les parcs Champdoré et Ovila-Légaré possèdent les plus importants plateaux de basketball du quartier; un tournoi amical a d'ailleurs lieu dans le second chaque année. Il n'est pas rare de voir des jeunes utiliser les terrains après la fermeture des projecteurs. Les joutes sont autorégulées et ne nous ont pas offert de moment de discorde. À l'image du soccer ou du hockey, le basketball est un sport où des moments d'intensité et de contacts physiques arrivent régulièrement. Il y a donc des échanges de mots à l'occasion, mais rien qui ressorte du cadre normal de la compétition sportive. Les deux parcs à l'étude ont de larges estrades en bordure des courts de basketball. Des spectateurs, souvent des jeunes amis des joueurs, viennent assister aux matchs informels. Ces matchs sont des prétextes de socialisation entre spectateurs, car il n'est pas rare de les voir ignorer ou tourner le dos au jeu pour continuer à discuter. Durant nos observations, nous avons régulièrement vu des jeunes être assis le long des clôtures des terrains pour discuter ou profiter d'un peu d'ombre en été. Comme sur les terrains, il arrive que les gens parlent plus fort qu'ailleurs dans les autres espaces publics. Si ces jeunes sont plus « vocaux » que les autres usagers, les autres utilisateurs restent muets quant à de possibles désagréments causés par le basketball. Lors des entretiens menés avec les résidents du quartier, aucun n'a fait mention des plateaux sportifs comme des zones irritantes.

Les terrains de soccer sont, et de loin, les plus populaires des plateaux sportifs. Si le ballon rond est le sport le plus populaire du monde, Saint-Michel en est un vibrant témoin. Des gens de tous âges, des deux sexes et de toutes les origines s'y adonnent. Il est rare, voire très rare, de voir un terrain de soccer complètement vide dans le quartier entre 9h et 23h. Au parc François-Perrault, les terrains sont particulièrement prisés sur l'heure du midi à l'automne et au printemps. Au parc Champdoré, où des ligues organisées et officielles existent, les terrains sont utilisés tout au long de la journée, parfois même en hiver. Ce dernier parc possède un terrain de soccer 11x11 souvent subdivisé en deux terrains de sept contre sept. Des matchs spontanés entre des gens de différentes origines sont monnaie courante. Il arrive assez souvent de voir chacun des filets utilisés par des petits groupes, tantôt un père et ses deux jeunes enfants, tantôt par des jeunes recréant une séance de tir de barrage digne de la Coupe du monde. La cohabitation sur les terrains de soccer se passe bien, en partie grâce aux nombreux terrains et filets disponibles rendant l'attente pour un de ceux-ci quasi inexistante. Quand un joueur arrive seul, il ne lui est pas difficile de se trouver un groupe

avec lequel jouer si tous les filets sont occupés. Il ne suffit que de quelques mots et le nouveau venu est rapidement intégré au jeu.

Bien que l'entre-soi en général prévaut, les parcs et les plateaux sportifs sont des lieux où se vit les plus fortes appropriations de l'espace public. C'est particulièrement le cas dans les secteurs Saint-Michel et Pie-IX où l'on retrouve plusieurs parcs. Nos observations des aires de jeux montrent que les enfants sont pour les parents des catalyseurs de sociabilité. Il n'est pas rare de voir des parents, ne semblant pas se connaître, converser entre-eux tout en surveillant leur progéniture. Les plateaux sportifs sont de remarquable scènes de convivialité dans le quartier. Étant fort prisés des Michelois, il y a souvent une négociation de ces espaces. Comme nous le mentionnions, aucun incident lié à cette négociation n'a été observé.

Conclusion :

Le présent chapitre visait à rendre compte des observations qui ont été faites dans l'espace public du quartier Saint-Michel. Regroupées en trois catégories soit, les parcs et les espaces publics, les rues marchandes et les événements du quartier, ces observations ont permis de mettre en relief les lieux, les moments, mais aussi les éléments facilitant la convivialité.

Les parcs se sont avérés être des lieux où l'on observe une convivialité assez saillante. Les plateaux sportifs ont retenu notre attention de par leur fréquentation hétérogène. En effet, les terrains de soccer et de basketball sont les lieux où nous avons observé le plus grand nombre d'interactions entre des étrangers, et ce, de toutes origines ethnoculturelles. Les espaces étaient facilement négociés et toujours les hôtes d'une belle camaraderie. Les aires de jeux pour enfants offraient un portrait similaire. Par contre, si les enfants se « mélangent » les uns aux autres sans aucun égard quant à l'origine de leur partenaire de jeu, la même chose n'est pas nécessairement vraie chez leurs parents. Ceux-ci ont tendance à se tenir avec des parents de la même origine que la leur. Ces moments sont souvent pour eux des occasions de socialisation avec les leurs. Il nous a été tout de même possible d'apprécier des moments de convivialité entre des parents, mais la plupart du temps, dans des situations sortant de l'ordinaire; pensons ici au père de famille recevant l'aide des autres parents lorsque son enfant s'est blessé.

Au final, les règles de Lyn Loffland en matière de sociabilité publique (1998) régissent les interactions vécues dans les espaces publics michelois. Allant de l'inattention civile à l'aide

restreinte, les interactions observées se modulaient sur toute la gamme des règles Lofflandienne. La règle de la civilité face à la diversité était, et de loin, la plus respectée. Nous n'avons jamais été témoin de quelconques écarts face à celle-ci.

4.2 Les observations des rues marchandes :

Le quartier Saint-Michel n'est pas reconnu pour ses rues ou axes marchands. Il n'y a que peu de lieux, dans ce quartier, où l'on peut y faire une variété d'emplettes comme les avenues du Parc ou Mont-Royal ou même la Promenade Masson. C'est souvent le propre des anciennes banlieues montréalaises annexées à la ville-centre. Il n'y a pas non plus de centre d'achat. Si le Centre d'achat Boulevard (Pie-IX et Jean-Talon) est considéré par plusieurs comme le centre d'achat des Michelois, seule une partie de son stationnement est officiellement à Saint-Michel. La rue Jean-Talon est l'exception à la règle. Hôte du maintenant célèbre « Petit Maghreb », la rue Jean-Talon peut se vanter d'être la rue marchande la plus connue de Saint-Michel. Avec ses boucheries, cafés, boulangerie et magasins de vêtements, le Petit Maghreb est un pôle marchand de la communauté maghrébine, mais aussi nord-africaine. Il n'y a pas plus de magasins franchisés dans le Petit Maghreb qu'ailleurs dans le quartier, tant et si bien que, l'offre marchande y est similaire au reste du quartier, à la différence qu'elle est plus concentrée autour d'un groupe ethnoculturel. Les travaux de Bochra Manaï sur les Maghrébins de Montréal (2018) serviront d'appui aux prochaines lignes, en ce qui a trait au Petit Maghreb.

Le tissu marchand du quartier Saint-Michel est, entre autres, constitué de restaurants, d'épiceries et de petits commerces, presque tous associés à une origine ethnoculturelle. La question de la rue marchande en contexte multiethnique était au coeur de la recherche de Martha Radice (2010; 2016) sur le sujet. L'offre commerciale affecte et est affectée par la composition culturelle d'un quartier. Il ne suffit que de faire une rapide randonnée dans le quartier Saint-Michel pour y voir que l'offre marchande à l'exception des pharmacies et des banques est majoritairement composée de commerces desservant des groupes culturels précis. Pensons ici aux casse-croûtes haïtiens, aux salons de coiffure dominicains et aux boucheries maghrébines. Ces commerces sont d'une part des frontières symboliques d'ethnicité (Lamont et Molnar 2002) que tous les groupes en présence franchissent pour ainsi se mettre en position de créer de la convivialité à l'intérieur de leur

communauté, ou non. En d'autres mots, les Michelois peuvent ou non aller dans des commerces d'autres origines que la leur, mais cela est plus souvent qu'autrement un choix plus qu'une obligation.

Les commerces michelois sont aussi souvent la propriété de particuliers. Ces « mom and pop shop » pour reprendre l'expression anglophone, donne un caractère bien particulier à l'ambiance des rues marchandes du quartier.

Les trois secteurs du quartier ont des particularités et des différences plus ou moins marquées. Si le secteur François-Perreault est plus homogène en terme de sa composition démographique, mais aussi de sa composition marchande; les commerces y sont plus souvent des franchises que dans les autres secteurs. Le secteur Pie-IX a la plus petite offre marchande du quartier. Cela s'explique du fait que le secteur est géographiquement plus petit et qu'un parc industriel y occupe une importante place. Par contre, le secteur Pie-IX a plus de commerces situés dans ses rues Est-Ouest que le secteur Boulevard Saint-Michel; ces deux secteurs ont une trame viaire comparable. Ce dernier possède l'offre marchande la plus diversifiée. On y retrouve des commerces associés à tous les groupes ethnoculturels du quartier.

Les observations que nous avons réalisées sur les rues marchandes et dans les espaces communs des commerces l'ont été avec le but de mettre en lumière les interactions et les cohabitations qui s'y trouvent. Si l'hypothèse d'une utilisation des commerces dits ethniques par la communauté en général est facile à confirmer, ne serait-ce qu'après une courte randonnée dans le quartier, il en est autrement pour la convivialité qui peut s'y retrouver. Nous avons aussi fait des observations dans les commerces en tant qu'usagers ou client. Cela nous aura permis d'apprécier des interactions différentes de celles vécues sur la rue ou aux abords des commerces, mais également de voir des interactions en dehors des mois d'été.

Nous avons observé cinq types de commerces dans les trois secteurs à l'étude:

- Les commerces d'alimentation
- Les restaurants et les cafés
- Les dépanneurs
- Les mail linéaires
- Les autres types de commerces

Les commerces d'alimentation sont les épiceries, les boulangeries, les pâtisseries, les boucheries et les fruiteries du quartier. Ce sont des lieux que l'on fréquente souvent dans le quartier Saint-Michel, car ils sont souvent à portée de marche de la plupart des résidents. Les grandes surfaces, bien que peu nombreuses dans le quartier, n'ont pas été observées. Les restaurants et les cafés ont été observés, car ils sont les commerces les plus souvent affiliés à une origine ethnoculturelle précise. Ils sont donc des espaces marqués par un aspect culturel et s'y rendre en tant que membre « extérieur » de la communauté représentée peut constituer un franchissement d'une frontière bien plus symbolique que réelle. Les restaurants et les cafés sont aussi des espaces de sociabilité par excellence. Au regard des cafés, on y vient pour prendre un café, un thé ou une bière, mais on y vient bien plus pour la sociabilité publique que pour la qualité des produits.

L'observation des dépanneurs s'impose, car ils sont le « type marchand » le plus prépondérant dans le quartier. Dans le secteur Saint-Michel, pas moins de 15 dépanneurs offrent des produits variés à leur clientèle. Si les produits que l'on y trouve sont similaires d'un commerce à l'autre, les interactions varient d'un secteur à l'autre comme nous le découvrirons. Les dépanneurs sont les commerces de proximité par excellence.

Les mails linéaires sont la « forme marchande » la plus populaire dans le quartier Saint-Michel, particulièrement dans les secteurs Saint-Michel et Pie-IX. L'Office national de la langue française offre une bonne définition de ce type de regroupement commercial : « Centre commercial où les magasins, les commerces de détail et de services sont alignés le long d'un trottoir commun, forçant les clients à sortir à l'extérieur pour passer d'un commerce à l'autre. Les magasins du mail commercial linéaire donnent généralement sur un parc de stationnement » (2019). Nous choisissons tout de même le vocable « mail linéaire », car il s'agit d'un référent plus communément accepté. L'appellation « centre commercial » est un référent se rapportant à des lieux fermés où se trouvent des commerces, reliés par une promenade intérieure. Ces commerces sont souvent bigarrés en genre et unis par la grandeur des locaux. Ils forment une dynamique commerciale forte dans le quartier.

Les autres commerces sont tant les entreprises comme les magasins de chaussures ou de vêtement, les salons de coiffure, mais aussi les bazars et les brocantes. Moins observés que les autres types de commerces, ces derniers représentent une forme de magasinage qui n'est pas à dédaigner.

Secteur Pie-IX:

La dynamique marchande du secteur Pie-IX est marquée par le parc industriel situé du côté ouest du boulevard Pie-IX. Une promenade sur celui-ci permet de facilement se rendre compte que « l'expérience marchande » est difficile tant la marchabilité du secteur est précaire et ardue. Il est possible de penser que ces éléments affectent négativement la fréquentation des commerces de cette partie du quartier Saint-Michel.

Le secteur Pie-IX est fort de rues marchandes Est-Ouest; la rue Robert et la 47^e rue en sont de bons exemples. Les commerces qui y trouvent pignon sur rue sont de tout ordre. Bien entendu les dépanneurs y priment. Des boulangeries et des petits commerces, comme des boutiques de vêtement, sont aussi sur ces rues. Cette dynamique de cohabitation entre des commerces et des résidences, sur des rues Est-Ouest secondaires, est plus particulièrement prenante dans ce secteur que dans les deux autres. La proximité de cette offre marchande amène de nombreuses interactions qui seront plus amplement explorées dans ce chapitre.

La partie est du quartier est l'hôte de moins de commerces que les deux autres secteurs à l'étude. La proximité du quartier Rosemont et de Montréal-Nord, facilement accessible via le boulevard Pie-IX change la donne. Les offres marchandes plus marquées dans ces deux quartiers amènent nombre de résidents de ce secteur du quartier Saint-Michel à y faire leurs emplettes. Il n'y a tout de même que peu de locaux à louer. Ce secteur est habité par des commerces utilisant les rues Est-Ouest, et ce, dans une plus grande mesure que les deux autres secteurs.

Commerces d'alimentation:

On dénombre huit commerces d'alimentation de grandeur variable, allant de la petite épicerie ethnique au supermarché de grande surface comme Super C. deux épiceries de moyenne grandeur, l'un généraliste et l'autre spécialisé en aliments asiatiques ont été les plus importants commerces ayant été observés. Les autres sont de petits commerces, toujours associés à des groupes ethnoculturels. Il y a peu de boucherie ou de boulangerie contrairement aux deux autres secteurs du quartier.

Les interactions aux abords de ces commerces y sont rares. On y rentre pour faire ses emplettes et on en ressort pour s'engouffrer dans un autobus ou dans sa voiture. Les commerces ont des

devantures, qui bien que propres, sont peu soignées. Durant nos observations des plus grandes surfaces, les seules interactions provenaient de membres d'une même famille s'entraîdant avec les sacs d'épicerie et d'un jeune homme invectivant une dame qui avait stationné sa voiture trop près d'un accès pour les chariots d'épicerie rendant la sortie du commerce difficile. Cela fait écho aux interactions, ou à l'absence d'interaction, dans les stationnements des grandes surfaces partout ailleurs dans la ville.

Les plus petits commerces offrent un portrait similaire à l'exception du fait que ceux-ci sont souvent plus enclins à entretenir leurs devantures. Il n'est donc pas rare de voir des gens, particulièrement en été, en attendre d'autres devant les commerces. C'est souvent l'occasion de voir des gens griller une cigarette en discutant avec d'autres clients.

Restaurant et café:

Peu de restaurants ont pignon sur rue dans le secteur Pie-IX; il y a aussi peu de cafés. Comme le mentionnait Tracy (Entretien #1), les habitants du secteur vont sur le boulevard Pie-IX soit à Montréal-Nord ou à Rosemont, où l'offre de restauration est plus grande. Quelques casse-croûtes haïtiens et un restaurant de style « diner », spécialisé dans la livraison, forment le parc restaurant du secteur. Un Tim Horton est probablement le restaurant le plus achalandé du coin. Un Poulet Frit Kentucky, ouvert pendant des décennies, a fermé ses portes au printemps 2018, témoignant du peu de vigueur de la restauration dans ce secteur. Ce restaurant, comme le Tim Horton, est un endroit prisé des jeunes. Quelques observations, faites à titre d'usager, nous ont montré que les jeunes sont friands de ces lieux où l'on peut, sans trop de représailles, flâner pendant quelque temps. La localisation de ce restaurant connu pour son café et ses beignes joue un rôle important dans son succès. Situé à l'intersection du boulevard Pie-IX et de la rue Jarry, le Tim Horton est au confluent de plusieurs lignes de bus. Il est donc facile de s'y rendre. Les résidents plus âgés y trouvent aussi un espace où se retrouver. Les gens y restent en groupe, contrairement au Tim Horton du secteur Saint-Michel, homogènes tant en âge qu'en origines. Comme le citent Jones et al. (2015), l'aspect similaire de cette restauration franchisée permet de s'y sentir bienvenu, peu importe son profil. Il y a que peu d'interaction entre les différents groupes, mais une convivialité et une courtoisie y opèrent. L'exemple d'un membre d'un groupe allant porter son journal à une dame, plus loin dans le restaurant, qui en cherchait frénétiquement un, montre que les usagers de ce restaurant sont, à tout le moins, conscients de leur environnement et de la présence d'autrui.

Les casse-croûtes sont, dans une moindre mesure, aussi des lieux de convivialité. Il faut toutefois devenir un habitué pour bénéficier de celle-ci. Lors d'observations faites dans les parcs et espaces publics environnants, nous avons pris l'habitude d'aller chercher des plats aux casse-croûtes du coin. Il fallut une demi-douzaine de présences pour obtenir des restaurateurs un accueil plus courtois. Une fois cette « barrière », celle de l'habitude, franchise, l'expérience et le goût de revenir était accru. Il n'est pas rare, comme nous le verrons avec les autres casse-croûtes du quartier, que les clients attendent à l'extérieur du commerce leurs commandes. Lors d'une de ces attentes, un homme d'origine haïtienne d'un certain âge entreprit avec nous une conversation sur notre fréquentation du quartier. Étiez-vous du coin? Connaissions-nous les différents commerces? L'informalité de ce contact rendit notre expérience des plus agréables.

Dépanneurs:

Les dépanneurs ont une place très importante, plus que dans les autres secteurs du quartier, dans la vie marchande et à la sociabilité du coin. Six dépanneurs offrent leurs services aux résidents du secteur Pie-IX. Cela peut paraître peu en comparaison aux autres secteurs, mais leur dynamique n'en n'est pas moins grande. Lors de nos observations, nous avons été à même d'apprécier l'achalandage important de ces commerces. À vue d'oeil, ils semblent être plus populaires que dans les autres secteurs. Les produits offerts sont les mêmes qu'ailleurs, mais on y offre aussi du réseautage pour des services comme les impôts ou le gardiennage d'enfants (Entretien #5). Ce sont pour certains des endroits où l'on va chercher un conseil en outre de la pinte de lait. Des liens de convivialité sont présents dans certains dépanneurs ceux-ci tirant profit de leur proximité géographique, mais aussi de la fréquence des échanges avec les clients. Lors de nos observations, il a été possible de voir que des gens de toutes origines, genres et âges fréquentent les dépanneurs indépendamment de l'origine, du genre ou de l'âge de leurs tenanciers. Des six dépanneurs du secteur, il est possible, après fréquentation de ces lieux, d'avancer que la moitié sont tenus par des Haïtiens et l'autre par des Asiatiques. Si les Haïtiens forment un groupe bien visible dans le secteur, les Asiatiques le sont beaucoup moins, car moins nombreux. Les dépanneurs, dans le secteur Pie-IX, deviennent donc des lieux que l'on fréquente surtout sur la base de la proximité géographique.

Si l'offre de service est la même qu'ailleurs, les interactions y sont plus nombreuses. Durant les mois d'été, nous avons souvent été témoins d'échanges, entre des clients, devant ceux-ci. Il est

difficile d'avancer que les résidents du secteur fréquentent ces commerces dans le but de socialiser, mais il est toutefois probable que l'achat d'un pain mène à une conversation avec d'autres clients. Des jeunes viennent régulièrement après l'école acheter quelques victuailles avant de les consommer devant les commerces. En groupe d'une demi-douzaine, ceux-ci prennent un temps de socialisation sans que les autres clients s'en plaignent. Il ne nous jamais été possible de voir ou d'entendre, par le biais de nos entretiens, des reproches à l'égard de cette pratique.

Les interactions que nous avons pu observer aux alentours des dépanneurs étaient cordiales, mais surtout non limitées aux gens de même origine. Il n'est pas rare de voir des gens de différents groupes se parler, ne serait-ce que pour quelques instants. Lors d'une soirée d'été particulièrement chaude, les abords d'un dépanneur étaient l'hôte de deux groupes distincts en âge. D'un côté des jeunes, d'origines variées, discutaient en dégustant des « popsicles ». Ils étaient bruyants et volubiles. L'autre groupe regroupait des gens plus âgés d'origine haïtienne ou québécoise. Ils discutaient doucement s'échangeant quelques paroles ponctuées de quelques rires. Les deux groupes ne semblaient pas se soucier de l'autre, malgré une distance de quelques mètres seulement. Cet exemple représente bien d'autres observations faites près des dépanneurs. Ces commerces forment, à nos yeux, la forme commerciale la plus propice à créer des liens faibles dans le secteur Pie-IX.

Autres commerces:

Le secteur Pie-IX comporte des commerces comme des magasins de chaussures, de vêtement et des salons de coiffure. Si plusieurs d'entre eux se trouvent sur le boulevard Pie-IX, certains se trouvent sur des rues est-ouest comme Robert ou la 39e rue. Ces commerces, en particulier les salons de coiffure, attirent une clientèle d'habitues. Les observations des rues où se trouvent ces commerces, de par leur faible achalandage, ne permettent pas de voir des moments ou des dynamiques de convivialité.

Il ne nous a pas été possible d'observer des bazars lors de notre recherche. Lors de nos entretiens nous avons appris que durant la belle saison, des bazars ont lieu sur une base informelle. Ces événements, comme nous le verrons dans la section sur le secteur Saint-Michel, ont lieu la fin de

semaine et offrent la chance aux résidents du quartier de se procurer des biens de seconde main, mais aussi neufs, à très faible prix.

Mail linéaires:

Quatre mails linéaires se trouvent dans le secteur Pie-IX. Ceux-ci se situent tous le long du boulevard Pie-IX. Les plus importants sont aux niveaux et de la rue Jarry et de la 39e rue. Le premier est constitué d'une clinique médicale, d'une pharmacie, d'un établissement de restauration rapide et d'un opticien. La proximité de l'affluence de la rue Jarry amène un achalandage important à ce mail linéaire. Lors de nos observations, il y avait toujours des passants qui s'y trouvaient, souvent en attente d'une autre personne à l'intérieur d'un des commerces. Un abribus de la STM est aussi présent près du mail linéaire. Bien que fort achalandées, peu d'interactions y ont lieu. Il est possible de supposer que l'agitation de cette intersection, provenant tant des passants que des automobiles, rende l'endroit moins attrayant pour une rencontre entre amis ou une conversation à bâtons rompus. Il s'agit d'un espace transitoire, comme en témoigne le type de commerces s'y trouvant.

Le deuxième mail linéaire à avoir été le sujet de nos observations se situe au niveau de la 39e rue et du boulevard Pie-IX. Plus large que le précédent, il est composé d'un dépanneur, d'un marché asiatique, d'un salon de coiffure, d'une mercerie, d'une boulangerie nord-africaine et d'un « pawnshop ». Ce mail linéaire a un stationnement comme devanture, celui-ci est souvent bondé. La mixité du type de commerce, commun pour cette « forme marchande » est bonifiée par la mixité des origines ethnoculturelles représentées. Cette cohabitation nous apparaît comme porteuse, ne serait-ce que d'un côté commercial. L'achalandage d'un commerce peut se refléter sur les autres. La boulangerie nous est apparue comme le commerce étant le plus fréquenté. Les clients y restent peu longtemps, mais en repartent les mains pleines. Le marché asiatique tire aussi son épingle du jeu, nombreux sont les passants qui s'y arrêtent. Ces deux commerces ont en commun de ne pas avoir de groupe ethnoculturel dominant dans leur clientèle, et ce malgré des appartenances en ce sens visibles. En d'autres mots, en se basant uniquement sur l'origine ethnoculturelle des clients, il serait impossible de deviner que ces commerces soient associés à des groupes ethnoculturels.

Ce mail linéaire nous aura permis des observations quant aux interactions qui peuvent s'y produire. D'une part, la belle saison permet à la boulangerie d'aménager une petite table et des chaises en bordure du commerce dans un dégagement sur le côté du mail. S'y assoient passants et clients pour passer un peu de temps entre deux courses ou pour y discuter tranquillement. Cet aménagement, lors de nos observations, faisait le plaisir de plusieurs aînés; la plupart étaient d'origine nord-africaine. Indépendamment des genres, les estivants y prenaient un peu d'ombre en discutant de tout et de rien. Lors d'une observation faite en fin d'après-midi, soit à l'heure de pointe, deux hommes d'origine nord-africaine discutaient d'un incident survenu au sud du boulevard Pie-IX et qui causait un détour des autobus. La discussion était fort animée au point où une femme d'origine canadienne-française s'y est jointe. Le trio discutait gaiement en partageant leurs moult reproches à l'endroit des automobilistes.

Le « pawnshop » est étonnamment un lieu de sociabilité de par le fait que l'un des employés passe beaucoup de temps en dehors du commerce quand celui-ci n'est pas achalandé. Celui-ci prend le temps de fumer une cigarette de temps en temps et est devenu, par la force des choses, un visage connu du secteur. Lors de nos observations, faites en été et à l'automne, il nous a été possible de voir ce commis interagir avec des gens de différentes origines. Ces interactions allaient de la simple salutation à la conversation avec les membres d'une même famille. Ce commis est de commerce agréable et les clients du mail linéaire se montrent tout aussi sympathiques à son endroit. Il n'est pas sans rappeler les personnes publiques dont parle Jane Jacobs dans son livre *Life and death of great American cities* (1961, 37).

Secteur François-Perrault:

Le secteur François-Perrault est bien connu, comme nous l'avons relaté plus haut, pour le Petit-Maghreb situé sur la rue Jean-Talon Est entre les boulevards Pie-IX et Saint-Michel. C'est une partie de la ville qui attire quelques touristes, souvent les plus aventureux, car le quartier Saint-Michel étant peu connu des Montréalais, il l'est encore moins des touristes. Bochra Manaï dans son livre, issu de sa thèse de doctorat (2015), *Les Maghrébins de Montréal* (2018), présente les commerces et les interactions dans cette partie de Saint-Michel. Les prochaines lignes permettront de croiser ses observations avec les nôtres.

L'animation sur cette portion de la rue Jean-Talon Est y est fort active. Les passants qui y font leur magasinage le font souvent à pied, en partie à cause du peu de places de stationnements dans le secteur.

Nous avons décrié le manque de littérature sur le quartier Saint-Michel, mais le Petit Maghreb est une partie du quartier sur laquelle des recherches ont été menées. Une recherche en particulier attire notre attention soit celle de Bochra Manaï. Celle-ci présente un portrait évolutif de la spatialisation de cette communauté dans la métropole québécoise. Le chapitre sur le Petit Maghreb retient notre attention, car avant cette recherche, peu d'écrits avaient été faits sur cette partie du quartier Saint-Michel; mentionnons le mémoire de maîtrise de Lejeune (2012) sur les nouvelles dynamiques de territorialisation du fait ethnique, qui concerne particulièrement le Petit-Maghreb.

Manaï décrit le Petit Maghreb comme suit :

« Le Petit Maghreb se présente comme une artère où des acteurs divers, maghrébins et non maghrébins projettent des visions différentes, relevant autant de l'économique et du social que du symbolique. Comme la plupart des espaces montréalais, il est empreint de multiethnicité, et la maghrébinité commerciale qui s'y est installée par étape au fil du temps s'est inscrite dans un espace habité par des habitants de toutes origines ethniques » (2018, 92).

De cette définition, nous retenons l'aspect du séquençage de l'installation des commerçants, véritables pionniers de l'arrivée des Maghrébins dans le quartier Saint-Michel. Manaï ne parle pas de concentration résidentielle. Le Petit Maghreb, surtout dans ses rues résidentielles, n'est pas le fief d'un groupe ethnoculturel, mais un collage de différents résidents d'origines tout aussi variées. Il est intéressant de se rapporter aux travaux de Manaï pour une étude du séquençage des l'implantation des Maghrébins dans le quartier Saint-Michel.

Si aucune autre étude ne relate, de façon longitudinale, l'évolution de l'offre marchande dans le quartier Saint-Michel, il est possible de voir dans le séquençage que propose Manaï des pistes pour mieux comprendre l'arrivée des commerces dits ethniques. Car les Maghrébins ont ouvert des types de commerces similaires aux autres groupes ethnoculturels. Le Petit Maghreb diffère des autres rues commerciales du quartier de par sa concentration ethnoculturelle. Il répond aux

mêmes dynamiques de vacance des espaces par les premières vagues d'immigration ou par le départ des commerces gérés par des Québécois. Si certains commerces sont rachetés pour poursuivre la même offre marchande, dans le cas des départs, ces locaux sont réaffectés par les nouvelles souches d'immigration.

Les commerces que l'on y trouve cherchent à répondre aux besoins des clientèles maghrébine ou musulmane. Bochra Manaï (2018) relate trois niches de la maghrébinité : les boucheries halal, les pâtisseries et les cafés. Ce sont des lieux pensés en fonction d'une clientèle initiée, mais qui servent le quartier en entier. Les boucheries halal vendent leurs viandes à des non-musulmans, tout comme les pâtisseries servent des makroudes.

Une autre particularité du Petit Maghreb est son aspect touristique, ou plutôt, l'intérêt d'attirer du tourisme dans le secteur. Manaï mentionne que « dans les discours sur le Petit Maghreb, l'aspect touristique apparaît souvent comme un objectif et comme un moyen d'éviter la ghettoïsation » (2018, 95). Cette dimension est difficilement perceptible. Que ce soit dans les entretiens que nous avons réalisés ou dans les observations faites, il n'est pas possible de voir un fait touristique dans le Petit Maghreb. L'idée que l'on semble se faire de ce tourisme semble être sous l'enseigne du cosmopolitisme, ou de la consommation de l'Autre.

Commerces d'alimentation:

La rue Jean-Talon Est regorge de commerces d'alimentation. Que ce soit les boucheries, les boulangeries ou les fruiteries. Ces magasins sont pour la plupart associés aux Nord-Africains, mais desservent également des gens de toutes origines. Sur un segment de la rue Jean-Talon Est se trouve, l'un à côté de l'autre, une boucherie et une épicerie. Cette proximité nous aura donné l'opportunité de faire des observations sur les interactions entre les usagers des commerces. Comme nous nous y attendions, nombreux sont les clients qui passent d'un des commerces à l'autre, la majorité d'entre eux d'origine nord-africaine. Les interactions entre les clients sont le fait de gens qui semblent déjà se connaître, que ce soient des amis, des voisins ou autres. Les commerces sont en soi des lieux où une cordialité est au rendez-vous. Les commis et les caissiers sont des plus souriants et donnent envie d'y revenir faire des emplettes. Plusieurs interactions ont lieu à l'extérieur, entre les deux commerces, du fait de la présence d'un banc public. En été, des gens prennent le temps de s'asseoir et d'y discuter ou simplement de prendre le temps de se

reposer. Ce fut le cas de deux personnes âgées, d'origines différentes qui prirent le temps de se reposer sur le banc avant de reprendre leur route. Bien qu'elles ne semblaient pas se connaître de prime abord, une courte conversation s'est engagée.

Moins populaire que la rue Jean-Talon Est, la rue Villeray entre la 17^e et la 22^e avenue est une rue marchande avec son caractère propre. Composée de différents types de commerce, la rue Villeray est l'hôte d'une épicerie assez populaire chez les résidents du secteur François-Perrault, le Marché Boni-Plus. Ce magasin généraliste, de petite taille, n'est pas associé à une origine ethnoculturelle particulière. Une des spécificités de ce magasin est sa véranda où des fruits et légumes sont vendus en été. Des passants peuvent s'arrêter, magasiner leurs produits et les payer sans même pénétrer dans l'épicerie. Des interactions conviviales y ont été observées à chaque séance d'observation que nous y avons réalisées. Ces interactions ont souvent pris la forme de conversations quant aux produits offerts ou sur des idées de recettes. Il n'était pas rare de voir des gens s'entraider pour apporter les emplettes près de l'arrêt d'autobus adjacent. Il nous a même été donné de voir un homme nord-africain offrir de racompagner une dame âgée d'origine québécoise, car cette dernière avait plusieurs sacs et venait de manquer l'autobus.

Restaurants et cafés:

Le secteur François-Perrault compte plusieurs restaurants et cafés plus souvent qu'autrement associés à la communauté nord-africaine; la rue Jean-Talon Est foisonne de ces lieux de rencontres en comptant une demi-douzaine. Regardons deux cafés nord-africains, un sur la rue Jean-Talon Est (Café #1) et l'autre sur la rue Villeray Est (Café #2). Les deux ont des profils similaires et sont représentatifs des cafés du secteur. Les deux ont en commun d'avoir des terrasses devant le commerce, d'offrir une plus grande superficie que la moyenne des cafés du secteur, mais également d'avoir une offre alimentaire variée.

Les deux cafés sont l'objet d'observations sur les interactions qui s'y produisent entre les clients. Le café #1 est plus homogène dans sa composition démographique. Il est le point de rencontre de plusieurs hommes nord-africains de tout âge. Il y a peu de femmes sur la terrasse ou à l'intérieur. On y entend l'arabe comme langue dominante lors des échanges. La situation est similaire dans le café #2. Bien que les femmes soient un peu plus présentes à l'intérieur du café, elles restent

largement minoritaires. Le deuxième café est aussi un peu plus varié en terme d'origine ethnoculturelle, bien que ce soit aussi un point de rencontre nord-africain.

Dépanneurs:

Moins nombreux que dans les deux autres secteurs, les dépanneurs du secteur à l'étude sont des lieux de sociabilité en raison de leur fort achalandage. En effet, le peu de dépanneurs dans le secteur fait en sorte que ceux-ci sont fort populaires. Il semble aussi que la majorité de ceux-ci soient l'affaire de commerçants haïtiens. Il nous a été donné de voir des interactions similaires à celles du secteur Pie-IX, c'est-à-dire d'échange de services.

Secteur Saint-Michel:

Le secteur Saint-Michel est, comme nous le mentionnions plus haut, le plus diversifié en ce qui a trait à l'offre marchande. Deux « pôles » regroupent la quasi-totalité de ses commerces : le boulevard Saint-Michel et la rue Charland. Le premier est majoritairement composé de mails linéaires, tout au long de celui-ci, entre les rues Jarry et Champdoré. Les commerces dans ce secteur sont tout aussi variés, en termes de types et d'origines ethnoculturelles, que les autres secteurs à l'étude à la différence près qu'il y a une plus importante concentration de commerces d'origines haïtiennes. Pensons aux casse-croutes, aux salons de coiffure, aux marchés et autres.

Commerces d'alimentation:

Une quinzaine de commerces d'alimentation sont présents dans le secteur Saint-Michel. Depuis le début de notre recherche en 2016, le portrait a changé à ce niveau. Si les plus petits commerces spécialisés comme les boucheries et les boulangeries sont sensiblement restés les mêmes, le seul commerce de moyenne surface a quitté le quartier. Le Marché Tradition, établi sur le boulevard Saint-Michel, entre l'avenue Émile-Journeault et la rue Legendre, depuis le début des années 2000 avait pris le même local qu'un Supermarché Métro. La fermeture de cette bannière, début 2018, marque la fin des moyennes et grandes surfaces dans le secteur. Les résidents du coin se rabattent sur les plus petits commerces, mais aussi sur l'offre alimentaire des environs. Il nous avait été possible de faire des observations avant la fermeture de ce que les gens du coin appelaient simplement le « Tradition ». Nous les aborderons dans le chapitre « Mail linéaire »,

car le Tradition était le magasin phare du mail linéaire appelé « Saint-Michel Plaza ». Le Tradition offrait les mêmes produits que les autres marchés ayant le même nombre de pieds carrés. Peu de produits spécifiques aux différentes origines ethnoculturelles y étaient offerts. Si certains y faisaient toute leur épicerie, la majorité l'utilisait en complément d'autre épicerie. Un résident interviewé avait même mentionné que le Tradition était un super dépanneur plus qu'un supermarché (Entretien #7).

Le Marché Ricco est une fruiterie offrant aussi des produits d'épicerie (riz, cannage, pain, lait, etc.). Situé dans un mail linéaire sur le boulevard Saint-Michel, ce marché est fort achalandé en partie par la disponibilité des produits, mais aussi par ses heures d'ouverture (8h30 à 23h). Il est utilisé par des gens de toutes les origines dans le quartier. Il nous a été possible de faire quelques observations en tant que client au Ricco. La promiscuité des lieux rend les interactions obligatoires. Les allées sont étroites et il n'y a pas de ligne pour attendre de passer à la caisse. La navigation même des lieux est un défi de cohabitation. De nombreux échanges ont été observés lors de passages. Si des interactions positives, voire conviviales, ont été recensées, la majorité était marquée par des moments de tensions.

Comme nous le mentionnions, l'étroitesse des allées rend le magasinage difficile. Lors d'une visite, une dame tentait de passer pour aller vers la caisse; pour ce faire elle devait dépasser un jeune homme qui n'entendait pas la demande de celle-ci, accaparé qu'il était par son propre magasinage, mais aussi par la musique de ses écouteurs. Après quelques demandes polies, la dame saisit le bras du jeune homme lui intimant de la laisser passer avec un ton brusque. Après s'être, péniblement, retiré du chemin, la dame passa en maugréant. À une autre occasion, une femme a fait tomber des articles d'un étalage et un des items est tombé près d'un enfant en bas âge accompagnant sa mère. Cette dernière lança quelques remarques à la première lui demandant de faire attention aux autres clients. À chaque visite, nous avons été témoin de la confusion qui règne quand vient le temps de faire la queue pour régler ses courses. Il arrive donc souvent que les gens se dépassent dans les files d'attente, volontairement ou autrement. Des prises de bec, toujours assez légères, s'en suivent afin de rétablir un certain ordre.

Compte tenu de l'état des lieux, il est difficile de faire son épicerie au Ricco sans un tant soit peu discuter avec les autres clients. Que ce soit pour faire son chemin ou pour aller à la caisse, les interactions sont nécessaires. Le Ricco existe depuis quelques années. Il est donc possible

d'affirmer que les gens connaissent l'aspect périlleux d'y faire des courses et la forte probabilité de devoir interagir avec les autres clients avant d'y aller. Il est aussi possible d'affirmer que les clients, devant la faiblesse de l'offre en fruits et légumes dans le secteur, sont prêts à interagir avec l'Autre pour faire son magasinage, car en bout de ligne, les interactions sont, malgré quelques accrochages, souvent conviviales. Un bon exemple de cette convivialité est survenu lorsque deux clients, une dame d'origine haïtienne et un homme d'origine algérienne se mirent à discuter de la rareté des corossols à Montréal. Une conversation démarre sur le sujet et donna lieu à des partages d'expériences sur les fruits et légumes « exotiques » dans les pays nordiques. La dame était fort heureuse de faire connaître un fruit assez banal chez elle à un habitant de son quartier. Elle lui proposa des techniques et des idées de recettes au point où l'homme acheta un corossol.

Le Ricco est le magasin qu'il nous a été possible d'observer où l'aspect négocié de la convivialité était le plus visible. Pour naviguer dans les allées, les produits et même payer ses courses, il faut négocier avec les autres clients dans une plus grande mesure que dans les autres commerces du même genre et de même taille. La résultante peut être tout aussi bien de la convivialité, dans les cas où les choses se passent bien, mais également des tensions dans les cas contraires.

Sur la rue Charland se trouve une des plus importantes institutions de Saint-Michel, la Boulangerie et Pâtisserie Salerno. Ouvert depuis 1967, ce commerce d'alimentation offre tant des gâteaux, des pains, des charcuteries que des fromages. La particularité du Salerno est d'être le seul commerce non franchisé à être ouvert 24h, et ce 365 jours par années. Rocky (Entretien #16), un des interviewés relate ses expériences avec le Salerno, mais aussi son impact sur le quartier:

« But for the finer product, we go to Salerno. It is an Italian shop, open 24 hours, 7 days a week. I am not ashamed to say it, but I worked there when I was about 18 years old, so it's been a long time that it has been around.

It does a difference in the neighbourhood in a really weird way. As it is 24 hours, the cops would pass around at night all the time. My boss told us, to give them everything for free. It was a way to keep them happy and around the area, and it

keeps them in the store often. They would even come twice a night. That way it is difficult to get robbed ».

Le Salerno a une véranda donnant sur la rue Charland avec des tables à pique-nique. Les clients vont y prendre, en été, des sandwiches ou des pâtisseries. Les passants qui attendent l'autobus (deux lignes d'autobus ont des arrêts devant le commerce) y trouvent refuge lorsque la météo est moins clémente. Les gens qui viennent flâner sous la véranda, quelles que soient leurs origines ou leurs âges sont les bienvenues. Il ne nous a jamais été donné de voir des gens être invité à quitter le commerce ou la véranda lors de nos observations. Les adolescents et les jeunes adultes y trouvent un endroit, à proximité du parc Champdoré, où ils peuvent se réunir et discuter. Si aucun événement n'invoque quelque tension, quelques moments de convivialité y ont été observés. Une dame ayant une poussette et un enfant en bas âge cherchait à s'asseoir à une des tables à pique-nique à un moment où des adolescents les accaparaient. Ces derniers se sont organisés pour laisser une place à la dame et son enfant. Devant la chaleur des remerciements de celle-ci, les jeunes se sont targués, à la blague, d'être bien élevés.

Restaurants et cafés:

Le secteur Saint-Michel compte pas moins de huit casse-croûte haïtiens. Ces commerces offrent d'intéressants terrains d'observation des interactions interethniques du secteur de par le fait que des gens de toutes les origines les fréquentent. Cet état de choses est plus marqué dans le secteur Saint-Michel que dans les autres. La plupart de ces restaurants se trouvent le long du boulevard Saint-Michel. Un casse-croûte, situé au coeur du quartier a été observé plus intensément que les autres. Bien entendu, les Haïtiens forment la majorité de la clientèle, mais une importante part de celle-ci est composée des gens de différentes origines. Ce phénomène s'explique en partie par le fait que l'offre de restauration du coin est particulièrement marquée par les commerces haïtiens. Un résident du secteur cherchant une option rapide de restauration sera plus facilement enclin à aller explorer les griots, les tassots, et le kalalou des casse-croûtes. On peut aussi avancer que les casse-croûtes forment une avenue intéressante à la découverte de l'Autre dans le quartier Saint-Michel.

Lors de nos observations, nous nous attendions à voir des casse-croûtes où la vaste majorité des clients serait d'origine haïtienne. Tel n'était pas le cas. Nous nous attendions aussi à ce que les

clients non haïtiens seraient à la recherche d'information sur les plats ou en mode exploratoire. Tel n'était pas le cas. Au contraire, ces clients passaient leur commande de façon affirmative en sachant déjà fort bien ce qu'ils voulaient. Il est donc possible d'avancer que les casse-croûtes haïtiens sont des lieux appropriés par les résidents du secteur, indépendamment des origines.

Les cafés italiens sont également des lieux de sociabilité dans le quartier. Ils sont un leg de la communauté italienne dans le secteur. Si ceux-ci sont de moins en moins présents dans le quartier, une dizaine de cafés prospèrent dans cette partie du quartier Saint-Michel. Ceux-ci sont souvent utilisés par des hommes d'origines italiennes. Comme nous l'aborderons dans les entretiens, cela crée une barrière ou un frein à leur fréquentation, en particulier par les femmes. Un café situé sur le boulevard Saint-Michel a été observé lors de la belle saison. Il est possible de voir que la clientèle est homogène et est le reflet de l'origine des cafés. Avec le parterre devant le commerce et les chaises qui y sont installées, les cafés deviennent de véritables lieux de sociabilité. Les échanges y sont cordiaux et paraissent être le fruit de l'habitude qu'apporte la fréquentation régulière du café. En d'autres mots, la clientèle semblait en être une d'habitues. Les clients, profitant de l'air chaud d'août sur la terrasse, offraient aux passants une ambiance festive avec leur rire et leur candeur.

Dépanneurs:

Le secteur Saint-Michel compte plus d'une quinzaine de dépanneurs. Comme le mentionnait à la blague un interviewé: « You can't throw a rock in Saint-Michel and not hit a dépanneur » (Entretien #16). Contrairement au secteur Pie-IX, les dépanneurs sont majoritairement la propriété de membres de la communauté asiatique. Ces commerces sont, à l'instar du secteur François-Perrault, des lieux de proximité, mais pas de sociabilité. La seule exception vient du Dépanneur Charland sur la rue du même nom. Cet établissement est le plus vieux de son genre dans le quartier avec plus de cinquante ans de service et est tenu par des Italiens. Une des raisons de son succès est la qualité du service et des produits, dans un domaine où le service est souvent relégué au second plan. Les commis connaissent les clients par leur prénom, font des recommandations sur des produits comme la bière. Un échange, en soirée, entre un commis et un client montre bien le côté « personnalisé » du service. Le client demandait si une bière au gingembre était encore en stock. La commis lui répondit (paraphrasé) « J'ai dit à Benito que tu

voulais la bière au gingembre, mais ça semble pas avoir pogné fort fort... mais il va voir s'il peut pas t'en avoir un peu ».

Autres commerces :

Le boulevard Saint-Michel est l'hôte de nombreux types de commerces qui ne sont pas reliés à l'alimentation. Les boutiques de vêtement et de souliers, les magasins d'électronique, les quincailleries et les salons de coiffure sont dispersés au travers d'une mer de cafés, restaurant et épiceries. Si dans le secteur Pie-IX ces commerces se trouvent souvent sur des rues Est-Ouest, c'est tout le contraire dans le secteur Saint-Michel. Mis à part la rue Legendre où se trouve deux boutiques, l'une de chaussures et l'autre de vêtements, et l'avenue Émile-Journault où se trouve un restaurant, il n'y a pas de dynamique marchande en dehors du boulevard Saint-Michel et de la rue Charland. Les rues Est-Ouest ont été des rues marchandes par le passé. De nombreux locaux à usage commercial, aujourd'hui vacants, sont présents sur ces rues. Ils laissent des traces de rues où la proximité aux résidences devait amener à leurs clientèles une expérience de magasinage autre que celle des grands axes.

Une dynamique présente dans le secteur Saint-Michel, et dans une moindre mesure dans le secteur Pie-IX, est celle des bazars. Que ce soit la dame d'origine haïtienne qui vend des batteries de cuisine et des vêtements devant son immeuble ou les dames vendant des bibelots et des vêtements usagers dans le stationnement d'un garage la fin de semaine, les bazars sont fort prisés des Michelois. Trois à quatre fois par année, le stationnement de l'école Gabrielle-Roy sert de site à des bazars plus « formels » que ceux précédemment mentionnés. Une dizaine de « vendeurs » offrent des vêtements, des accessoires en faux cuir, des éléments de cuisine et d'autres items. Bien que nous ayons observé trois de ces bazars, il ne nous a jamais été possible de découvrir qui organisait ces bazars.

Les interactions observées dans les bazars étaient homogènes. Celles-ci se limitent souvent aux questions sur la marchandise et son paiement. Il ne nous a pas été donné de voir des tensions lors de ces évènements. Les clients semblaient très au fait de la dynamique « marché aux puces » et gardaient une distance respectueuse les uns des autres. Une ambiance de calme, voir de restreinte, est présente lors de ces évènements.

Mails linéaires :

Les mails linéaires sont la forme marchande la plus importante du secteur Saint-Michel; six sont présents tout longs du boulevard Saint-Michel. Comme dans le secteur Pie-IX, ces mails regroupent des commerces de différents types. Deux mails linéaires, sur le boulevard Saint-Michel, ont été observés durant notre recherche. Le premier à la hauteur de la Robert et le deuxième à la hauteur de l'avenue Émile-Journault. Les deux sont l'hôte de commerces d'alimentation, de salons de coiffure et de boutique de vêtements; les origines ethnoculturelles présentes sont tout aussi diversifiées.

Le mail à la hauteur de la rue Robert est l'un des plus vibrants du quartier. Sa proximité d'un important arrêt d'autobus (trois lignes d'autobus s'y arrêtent) et la variété de ses commerces explique en partie sa popularité. Composé d'un salon de coiffure hondurien, d'une épicerie et d'un casse-croûte haïtien, d'un restaurant vietnamien, d'un magasin de surplus de pain et d'un bar, ce mail offre à ses usagers une promenade couverte et un stationnement. Le mail est animé toute la journée et le soir en grande partie grâce à la présence d'un bar.

Nos observations ont permis de voir que les usagers du mail linéaire utilisent les commerces en complémentarité; c'est-à-dire qu'ils vont d'un commerce à l'autre dans une approche rappellent le « one stop shopping » des grandes surfaces. Nous avons fait des observations lors des trois plus belles saisons de l'année et les usages, tout comme les interactions, que nous avons noté que les usagers ne passent pas beaucoup de temps sur la promenade couverte contrairement à ce qui était observé dans le secteur Pie-IX. Le manque d'aménagement comme des chaises et des tables n'incite guère à s'accrocher les pieds sur la promenade.

Une utilisation de quelques magasins de ce mail linéaires nous aura permis de voir un tout autre visage de celui-ci. Les commerces haïtiens sont des endroits agréables à fréquenter. Bien que nous ne soyons pas des habitués, nous avons toujours été accueillis comme si nous l'étions. Les « Bonjours chéri (expression courante dans la communauté haïtienne) » et le « rentres vite il fait froid » sont monnaie courante. Lors de nos visites, nous avons été en contact avec des habitués, souvent des gens n'étant pas haïtiens. Les conversations, toujours à bâton rompu, portaient tant sur la météo que sur les produits ou encore sur les plus récentes nouvelles d'Haïti.

Une des raisons qui explique la popularité de ces commerces provient de l'offre marchande. Si les deux commerces se spécialisent dans l'alimentation, ils offrent aussi d'autres services et produits comme les transferts d'argent, l'achat de produits en grande quantité (huile d'olives, savon, etc.) et des films haïtiens, mais aussi de l'aide avec les formulaires d'impôt.

Le mail à la hauteur de l'avenue Émile-Journault est tout aussi populaire que le mail précédemment analysé. Il est également bigarré en terme de la composition des commerces qui s'y trouve comme de leurs origines. Un bar-café italien, une mercerie haïtienne, un salon de coiffure dominicano-haïtien et une boucherie marocaine en compose son offre marchande. L'achalandage de ce mail est similaire à celui situé à la hauteur de la rue Robert, et ce, pour des raisons semblables: la présence d'un magasin d'alimentation et la présence d'un bar-café. Contrairement au premier mail, il n'y a pas de promenade couverte, mais en contrepartie, le café offre une terrasse ouverte à tous les clients des commerces. Ce lieu offre des interactions diversifiées. Bien que la terrasse soit associée à un café italien, qui comme les d'autres, est plus souvent fréquenté par des hommes, il n'est pas rare de voir des femmes s'y asseoir. Les usagers y trouvent un endroit où l'on peut discuter et y prendre un café et même un sandwich de la boucherie. Le café est ouvert jusqu'à tard le soir et amène, en particulier en été, une animation aux abords du commerce. Les conversations peuvent être entendues de loin, surtout lors d'évènement sportif comme la Coupe du Monde de Football. Les gens qui fréquentent le mail linéaire sont de toutes les origines présentes dans le quartier, cela est particulièrement vrai du magasin de chaussure. Ce mail est un lieu de convergence de bien des résidents du secteur Saint-Michel. Que ce soit pour faire leurs courses ou pour un moment de détente.

À l'instar du commis du « pawnshop » dans le secteur Pie-IX, le mail linéaire à la hauteur de l'avenue Émile-Journault compte aussi un « personnage public » en la personne d'un commis du magasin de chaussure. Durant la belle saison, il est souvent à l'extérieur et discute avec les passants. Lors de nos observations, nous l'avons vu discuter avec des dizaines de personnes, souvent durant plusieurs minutes. Toujours souriant, il apporte une vitalité à ce quartier de par ses « Bonjours » aux différents passants et badauds. Le commis entreprend des conversations avec des gens de toutes les origines.

Les trois secteurs à l'étude possèdent, comme nous avons pu le voir, des rues marchandes dynamiques. Bien que la pression de l'offre marchande des arrondissements et des quartiers

avoisinants mène une partie des résidents à faire leurs courses en dehors de leur quartier, les commerces Michelois attirent une clientèle qui n'hésite pas à fréquenter des magasins de diverses origines. Nos observations ont souligné que les commerces, souvent rattachés à des origines ethnoculturelles précises, comptent parmi leurs clients des gens de toutes origines. Bien entendu les commerces offrent des produits ayant des spécificités propres aux pays d'origine, mais cela ne rebute pas les Michelois, au contraire. Les commerces du quartier ont des impacts sur la sociabilité publique. La majorité des commerces sont des endroits où l'on peut, souvent par le biais de leurs devantures, rencontrer ses voisins. Évidemment les cafés et restaurants sont plus souvent associés à des moments de sociabilité, mais les dépanneurs, en particulier dans le secteur Pie-IX sont des lieux, dont les impacts, sont non-négligeables. Les rues marchandes n'ont pas été le théâtre de tensions importantes. La négociation de l'espace, pensons ici à la promiscuité de l'épicerie du secteur Saint-Michel, est une variable qui démontre des efforts de négociation.

Conclusion :

Les observations des rues marchandes avaient pour but d'apprécier les interactions et la cohabitation dans des espaces où des démarcations ethnoculturelles sont visibles. Nous avons observé des commerces d'alimentation, des restaurants et des cafés, des dépanneurs, des mails linéaires et des commerces d'autres genres. Parfois faites à titre d'utilisateur, parfois dans une posture d'observateur participatif ou incognito, ces observations ont permis de voir les rues marchandes comme étant les lieux les plus ethnoculturellement marqués du quartier Saint-Michel. En effet, toutes les origines présentes dans le quartier ont leurs commerces propres; que ce soient les casse-croutes haïtiens, les boucheries magrébines ou les cafés italiens. Ces lieux nous sont apparus comme autant de frontières symboliques que les Michelois peuvent, ou non, choisir de franchir. Les observations auront démontré que plus souvent qu'autrement, les gens fréquentent les commerces indépendamment de leur origine ou de celle du commerce.

Les rues marchandes des trois secteurs du quartier Saint-Michel ne vivent pas au même rythme en fonction du type de commerce offrant le plus d'opportunité de sociabilité. Le secteur Pie-IX compte le moins de commerces en nombre absolu, mais ceux-ci se situent plus sur les rues Est-Ouest. Ayant moins de restaurants ou de cafés que les deux autres, le secteur Pie-IX se démarque en ce qui a trait aux dépanneurs. Des observations des dynamiques d'utilisation en matière de sociabilité montrent que les gens, surtout en été, flânent plus aux abords de ceux-ci que dans les

autres secteurs. Ce qui retient l'attention dans le secteur François-Perrault est sans contre-dit la rue Jean-Talon et le Petit Maghreb. Les cafés sont des endroits où une forte appropriation est faite par une clientèle majoritairement masculine, mais d'origine diverse. Les commerces d'alimentation y sont le théâtre des moments les plus empreints de convivialité. Le cas de la dame recevant de l'aide d'un inconnu d'une autre origine en témoigne bien. Les rues marchandes du secteur Saint-Michel sont, des trois secteurs à l'étude, les plus conviviales. Tous les commerces sont fréquentés par des clients d'origines diverses dans une plus importante mesure que les autres. Il nous a été possible de voir des moments de négociation et de cohabitation plus marqués, ou plus en phase avec les travaux de Karner et Parker (2011) qu'ailleurs. Le Marché Ricco et ses contacts, forcés par la promiscuité des lieux, en est le cas de figure le plus saillant.

4.3 Les observations des événements du quartier :

Deux types d'événements du quartier ont été observés : les fêtes « privées » et les fêtes officielles. Par fêtes privées, ou « fet kay » (fête de maison) en créole haïtien, nous entendons les célébrations étant organisées par des particuliers; pensons ici aux fêtes d'enfants, aux anniversaires, aux fiançailles, aux pendaisons de crémaillère, et autres. Ces fêtes, bien que pas toujours ouvertes à tous ont une influence ou des impacts sur le voisinage. Le quartier Saint-Michel étant densément peuplé, une fête faite dans la cour arrière d'un édifice à logement est rarement contenue par celle-ci. Les festivités vont souvent utiliser une partie d'une ruelle ou d'une rue, voire même une partie d'un parc comme nous en avons été témoin dans le secteur Pie-IX. Cette utilisation de l'espace public, comme d'autres éléments que nous aborderons plus loin permet des observations et des analyses de ces phénomènes.

Les fêtes et événements « officiels » ont trait à tout événement public. Le quartier Saint-Michel compte sur de nombreuses festivités organisées par l'arrondissement ou par des organismes communautaires. Notons la Fête de la rentrée, la Fête des neiges, la Fête des nations et la Falla. Une observation de longue durée a aussi été réalisée au « magasin partage » de Saint-Michel, l'équivalent de la distribution de paniers de Noël dans d'autres quartiers.

Fêtes privées:

Comme partout ailleurs à Montréal, le quartier Saint-Michel s'anime et prend une tout autre ambiance lors de la belle saison. Les Michelois sont nombreux à organiser des fêtes et des rassemblements de toutes sortes; les BBQ en sont de bons exemples. Si la fin de semaine est propice à ces rassemblements, il est commun d'en voir sur semaine en été. Bien que présentes dans les trois secteurs du quartier, le secteur François-Perrault est celui où nous en avons moins observé. Comme nous le mentionnions précédemment, ce secteur est le moins ethnoculturellement diversifié des trois. Il est possible que l'homogénéité, ou à tout le moins la plus grande homogénéité, de celui-ci est responsable de cet état de choses. En comparaison, les observations que nous avons faites des fêtes dans les deux autres secteurs nous ont permis de constater que celles-ci étaient la plupart du temps organisées par des gens issus des minorités ethnoculturelles. Des exceptions existent. Une observation dans le secteur Saint-Michel nous aura rendus témoins d'une fête de fiançailles. Il y avait un nombre égal de gens racisés et de non-racisés.

Lors des fêtes privées, les ruelles, nombreuses dans le quartier Saint-Michel, sont souvent utilisées comme « cour arrière » ou comme extension du domaine privé. La majorité des habitations donnant sur des ruelles, les festivités débordent sur ces dernières. Des tables à pique-nique, des BBQ et des décorations viennent meubler, le temps d'une fête, les ruelles. Les enfants jouent souvent dans les ruelles pendant que les adultes se regroupent dans les cours-arrières.

L'utilisation des ruelles à des fins festives n'est pas surprenante considérant le fait que comme dans d'autres quartiers de Montréal, les ruelles ont des fonctions de services et de transport. Plusieurs Michelois utilisent quotidiennement les ruelles comme voie de transit vers leur domicile. Bianca, une résidente ayant participé à cette recherche, mentionnait que dans sa jeunesse elle utilisait plus souvent la ruelle que sa rue afin de se rendre chez elle. Certaines rues du quartier étant étroites, des camions venant faire des livraisons utilisent les ruelles afin de s'acquitter de leurs tâches. À une époque, pas si lointaine, les ordures ménagères étaient ramassées dans les ruelles. Le tournant du 21^e siècle amènera la fin de cette pratique. Des fêtes, aux jeux d'enfants en passant par les déplacements quotidiens, les ruelles du quartier sont des lieux que les Michelois s'approprient avec aisance.

Bien que toutes les fêtes privées n'utilisent pas toujours l'espace public, l'impact de celles-ci peut être ressenti par le voisinage. Le principal impact est le bruit. Les fêtes privées ont souvent lieu les jours de fin de semaine pour s'étendre en soirée. Les festivités s'accompagnent généralement de musique qui vient ajouter une couleur aux soirées du quartier. Les rythmes compas, reggaeton et Latino-Américain sont par les plus populaires de la bande sonore du quartier. Une promenade dans le quartier fait un samedi soir de juin, entre la Fête nationale du Québec et celle du Canada, avait permis de dénombrer pas moins de huit fêtes privées dans les secteurs Saint-Michel et Pie-IX. Ces fêtes comptaient sur des clientèles variées: tantôt des jeunes du secondaire célébrant, probablement, la fin des classes, tantôt des Italiens mangeant en bordure d'un BBQ et des Latino-américains dansant sur des sonorités latines. Ces fêtes fort différentes avaient des accompagnements tout aussi variés.

Si le bruit est souvent vu comme un irritant dans les relations de voisinage, particulièrement dans des zones de grande densité (Séguin, 1999), il est rare de voir ou d'entendre parler de plainte concernant le bruit, et ce, même tard le soir. Il est encore plus rare de voir des policiers répondre à des plaintes concernant le bruit. Aucun des citoyens rencontrés n'a mentionné le bruit comme un irritant dans la vie du quartier. Un bon exemple vient d'un café italien près de chez moi où l'on organise les vendredis et les samedis soir d'été un karaoké. La musique n'est pas contenue aux murs de l'établissement, tant et si bien qu'une bonne partie de la rue se trouve à être spectateur des prouesses, pas toujours égales, des participants. Contrairement à la majorité des fêtes privées, le karaoké se termine tard soit aux alentours de deux heures du matin. Il ne m'a jamais été rapporté, ou ai-je vu, quelconques plaintes faites par des voisins du commerce. Une tolérance, parfois mise à l'épreuve, est de mise dans la plupart des relations dans le quartier même si l'espace public, dans ce cas-ci l'espace sonore, s'en trouve affectée.

Fêtes et événements officiels:

Les fêtes officielles, souvent tenues durant la belle saison, sont des moments forts de la vie de tout quartier, Saint-Michel n'est en ce point pas différent des autres. Une des différences vient par contre de la localisation de certaines fêtes. Mis à part la Falla (Saint-Michel) et le Magasin-partage (Pie-IX), les autres événements du quartier changent d'emplacement d'année en année. Il

y a donc une rotation d'emplacements dans les trois secteurs à l'étude. Ces fêtes sont des moments-clés où l'on observe bon nombre d'interactions. Les prochaines lignes permettront, à l'aide de synthèses d'observations, de mieux comprendre la cohabitation dans le quartier Saint-Michel quand vient le temps de se rassembler.

Si la Falla est l'évènement attirant le plus de participants, cette fête « officielle » du quartier Saint-Michel n'est tenue qu'une année sur deux depuis 2015. La Fête des nations est donc l'évènement annuel le plus populaire du quartier. Cette fête permet de découvrir, par le moyen de kiosques thématiques, de danses traditionnelles, d'animation et de jeux pour tous, les cultures présentes dans le quartier, mais aussi d'ailleurs. À chaque édition, une culture est mise en lumière. Nous avons observé l'évènement à l'été 2017. La culture vedette de cette mouture était l'Amérique latine. Des stands de pupusas et de tacos, des ateliers de danse et de confection de costume étaient au menu.

Durant notre passage, des prestations de danse et de chants africains sont au menu. C'est l'endroit où les gens se « mélangent » le plus. Sur les chaises devant cette petite scène, on retrouve des gens de tous âges et de toutes origines ethnoculturelles. Des bénévoles viennent offrir aux gens de prendre des photos avec des costumes traditionnels africains, mais aussi sud-américains. Les gens semblent bien répondre.

L'attente dans les files d'attente soit pour le maquillage des enfants ou de la nourriture se fait de manière très polie. Il y a une belle atmosphère empreinte de courtoisie. Des gens se mêlent aux autres même aux tables, indépendamment des origines. Il y a plus de monde que de tables alors les « contacts » sont plus fréquents. Personne ne semble refuser à d'autres de s'asseoir avec eux. Beaucoup d'ainés vont aux tables et se mêlent aux autres. Plusieurs familles s'installent sur le gazon, faute de place. En dehors des activités, les moments d'interactions sont principalement le fait de la cohabitation aux tables à pique-nique. Un couple asiatique accueille bien volontiers une mère hispanique et son fils en bas âge. L'homme fait même mine de vouloir prendre les ballons que le garçon a amassés. Les deux dames regardent, amusées, ce petit échange.

Un peu plus loin, un couple de Québécois, avec ce qui semble être leur petit-fils, cherche une table pour manger. Après avoir fait le tour du site, ces derniers jettent leurs dévolus sur une table occupée en partie par trois jeunes hispanophones eux aussi occupés à manger. Sans que personne

ne se parle, les Québécois prennent place à la table. La table conserve les mêmes occupants pour au moins 15 minutes.

En bordure du site, une table est utilisée d'un côté par des Québécois, de l'autre par des Haïtiens. Les Québécois (deux hommes, deux femmes) sont âgés d'environ 50 ans et les Haïtiens (un homme et une femme) ont environ 35 ans. Durant les 20 minutes où nous pouvions les observer, les deux groupes ont échangé quelques paroles sans plus. Beaucoup plus tard, alors que nous quittions le site, nous sommes repassés devant ce groupe. D'autres Haïtiens étaient venus les rejoindre. Il y avait donc une cohabitation entre des Québécois, minoritaires à la table, et des Haïtiens. Sans être restés très longtemps à les observer, nous avons pu constater que la conversation s'était animée et n'était plus seulement l'affaire de deux groupes séparés, mais d'un seul et même groupe. Les gens semblaient s'être « mêlés » aux autres.

Les kiosques sont des endroits où l'on partage et échange beaucoup au-delà des différences ethnoculturelles. À un kiosque du Forum Jeunesse, deux femmes nord-africaines et une dame hispanique parlent entre elles gaiement. Elles restent au moins 10 minutes et on peut voir que la conversation dépasse la simple explication des activités de l'organisme. Un peu plus tard, une jeune fille haïtienne de l'organisme se joint à la conversation. Le groupe partage plusieurs rires. VSMS organise un stand pour faire la promotion d'un projet d'idéation entourant l'avenir de la Carrière Francon. L'activité proposée en est une de graffiti sur un large panneau de bois avec de la peinture en aérosol. L'activité est un retentissant succès : il y a toujours au moins 10 à 15 jeunes de toutes origines qui « peignent » en même temps. Bien que nombreux, il n'y a pas de conflit sur l'utilisation des bombonnes; les jeunes se partagent les couleurs allégrement.

Le moment offrant la plus belle convivialité entre des participants est venu de la piste de danse informelle que constituait une aire près de la scène. Une dame québécoise d'environ 50 ans dansait seule sur la piste de danse et un jeune homme italien passant par là et venu danser avec elle. Ils ont dansé (une sorte de valse) deux à trois minutes avant de se quitter sur un « fistbump »! Ce moment, bien qu'unique, démontre la convivialité du moment.

La Fête de la famille est présentée annuellement à la mi-mai. Il s'agit d'une fête familiale où les enfants sont à l'honneur. Réunit dans le Parc Ovila-Légaré, des organismes communautaires faisaient la promotion de leurs activités (VSMS, groupe de défense des droits des locataires, etc.),

le poste de police du quartier faisait des activités de rapprochement à la communauté et un organisme, par le biais de la vente de hot-dogs ramassait des fonds pour une activité.

Les activités pour les enfants étaient nombreuses : maquillage, clown, mascotte, jeux d'adresse, barbe à papa et bien d'autres fournissaient des divertissements gratuits aux familles présentes. Des allocutions de quelques élus ou de leurs représentants précédèrent des spectacles de danse et de musiques présentées sur une scène mise en place pour l'occasion.

La Fête de la famille diffère des autres célébrations officielles du quartier de par son horaire. En effet, cette fête a lieu en fin d'après-midi et sur semaine. Elle diffère aussi des autres fêtes du quartier, car il ne s'agit pas d'une fête durant toute la journée. Dès les premières minutes de la fête, le parc Ovila-Légaré est déjà bien rempli. L'arrivée en masse des participants est singulière, car dans les autres événements observés, ceux-ci arrivaient par petit groupe. Les kiosques ont été bondés promptement et une ambiance festive a rapidement animé le parc.

Tout au long de nos observations, il nous a été possible d'observer des moments de collaboration, de convivialité et de cohabitation pacifique. Des gens de toutes origines ethnoculturelles étaient présents à la fête. Bien que les gens interagissaient le plus souvent avec des gens avec qui ils étaient arrivés ou d'origines similaires, des échanges entre familles et groupes d'origines diverses ont tout de même eu lieu. La forte présence d'enfants semble avoir encouragé les contacts entre les parents de ceux-ci. Il n'y a pas eu de débordements ou d'incidents qui auraient pu bouleverser les normes d'usage du parc.

Les gens sont assis soit aux tables à pique-nique ou aux alentours de la scène. Les gens sont souvent en famille ou assis deux trois familles aux tables. Que ce soit aux tables à pique-nique ou dans les aires de jeux, on voit que les gens sont liés par les enfants. La plupart des échanges se font entre parents d'enfants jouant ensemble. Les groupes sont pratiquement toujours formés de gens de même origine. Aux stands à hot-dog et à barbe à papa, les gens y attendent paisiblement même si le temps d'attente est un peu long. Il n'y a pas de plaintes apparentes. Il y a des spectacles ou les gens écoutent des prestations et des discours. Les gens ne restent pas très longtemps aux tables, ils mangent et suivent les enfants qui vont jouer ou vont aux activités. Les gens qui interagissent le plus sont les ados et les jeunes adultes, indépendamment des origines ethnoculturelles.

Le mois de mai est souvent le premier de la belle saison. L'hiver contraint les gens à rester prisonniers de leur intérieur. L'arrivée de la belle température amène son lot de « retrouvailles ». Nombreuses sont les interactions marquées par des « Il y a longtemps que nous nous sommes vus... » ou « Ca fait un bout que je ne t'ai pas vu... ». Ces interactions amicales sont toujours faites par des gens qui se connaissent bien et souvent par des gens de la même origine. Des exceptions sont tout de même à souligner. Une dame québécoise prit le temps de faire la bise à une dame haïtienne et à son mari avant d'engager la conversation avec eux sur l'horrible météo de l'hiver dernier. Étant nous-mêmes du quartier, nos observations ont été interrompues par l'une de ces interventions, le fruit d'un ancien voisin.

Des moments de collaboration entre des participants ont également été répertoriés. Le plus saillant est sans contredit celui observé entre deux mères de famille. Une dame d'une trentaine d'année et d'origine haïtienne est accompagnée par une dame arabophone plus âgée (45-50 ans). Elles semblent partager la surveillance des enfants, trois garçons, un d'origine arabe et deux autres d'origine haïtienne. La dame d'origine haïtienne a avec elle une poussette. La dame arabophone tient par la main le garçon d'origine arabe et un des garçons de la dame haïtienne. Le groupe se dirige vers la sortie du parc près de la rue Ovila-Légaré. Les enfants ne se parlent pas, contrairement aux deux dames qui échangent sur la fête. Il nous apparaît que mis à part des collaborations comme le partage d'information sur la tenue de la journée ou des indications sur la localisation des salles de bains, peu des collaborations viennent de gens qui ne semblaient pas se connaître avant l'arrivée à la fête. L'exemple donné plus haut témoigne bien de cet état de choses. Les deux dames se connaissaient visiblement avant la fête. La collaboration pour les Michelois est donc souvent le fait de l'habitude sur le temps long et de la proximité que le simple fait de se croiser à un événement où leurs enfants jouent dans la même aire de jeu.

En ce qui a trait aux interactions entre des gens de différentes origines, les kiosques offrent les meilleurs terreaux d'observation. Pratiquement tous les participants y passent pour y recevoir des pamphlets et des brochures offertes par les différents organismes du quartier. Les représentants et représentantes du quartier, contrairement à d'autres événements, sont d'origines similaires à celles des résidents du quartier. Les échanges y sont toujours courtois. À l'exception du début de la fête, les kiosques sont souvent visités par petit groupe.

La Fête des nations représente bien l'ambiance festive et la cordialité qui prévaut lors des événements du quartier Saint-Michel, mais aussi la composition démographique variée de ceux-ci. Les différents groupes ethnoculturels sont pratiquement tous représentés, dans des proportions variables, lors des fêtes du quartier. Le quartier est composé d'une importante part d'enfants, il est donc facile de deviner que les fêtes officielles sont organisées en fonction d'eux.

Le Magasin-partage est un événement, semblable à la distribution de paniers de Noël, tenue chaque année dans le quartier Saint-Michel. C'est l'occasion pour des familles moins nanties de faire une épicerie du temps des fêtes, mais aussi d'acheter, à prix très réduit, des jouets pour les enfants. Près de 600 personnes étaient attendues pour ce rendez-vous annuel.

C'est lors de cet événement officiel que les interactions les plus nuancées ont été enregistrées. Bien que ce ne soit pas une fête de quartier, l'important nombre de participants et la diversité des interactions qui y ont été observées rendaient cet événement un incontournable pour la rédaction de ce mémoire.

Contrairement aux autres événements rapportés dans ce chapitre, le Magasin-partage n'est pas un moment festif du calendrier culturel du quartier Saint-Michel. Il n'est pas déprimant en aucune mesure, bien des sourires et des rires y sont échangés, mais il s'agit pour bien des gens d'un événement auquel on participe sans trop en avoir le choix. En d'autres mots, les gens se sentent, probablement, obligés d'y participer.

L'opération se dessine en quelques étapes. Quelques semaines avant l'événement, les participants ont procédé à leur inscription. Le jour du Magasin-partage, les gens sont accueillis par des bénévoles qui les amènent dans une grande salle où toutes les denrées sont disposées. Les bénévoles demandent aux participants ce qu'ils veulent et remplissent des boîtes et des sacs de denrées pour eux. Le processus sert à faire respecter certains quotas, comme celui des sacs de riz, et aussi à ce que l'événement ne devienne pas un « stampede ». Une fois les boîtes faites, les participants peuvent quitter le Magasin-partage. Pour ceux qui n'ont pas accès à un véhicule, un service de navette est offert; un autobus prend des groupes de gens et les ramène à la maison. Les gens qui se prévalent de cette option populaire doivent attendre, souvent près de 90 minutes, pour y avoir accès.

Lors de cette journée, nous avons pu faire des observations à différentes occasions. Une dans la grande salle des denrées, d'autres dans la salle d'attente pour la navette et finalement dans celle-ci. La salle des denrées a offert des moments tant de collaborations que de tensions. Bien que l'atmosphère y était somme toute amicale, il y avait une certaine tension, tant chez les organisateurs que des participants. Si les premiers voulaient à tout prix éviter les débordements, les seconds voulaient avoir le plus de denrées possibles.

La plupart des interactions dans la salle des denrées se sont bien déroulées. Il était facile de sentir que les participants étaient en alerte et qu'ils ne voulaient rien manquer de ce qu'ils pouvaient obtenir; une certaine fébrilité emplissait la salle. Les organisateurs guidaient les participants de tables en tables, dans un ordre prédéterminé, où ceux-ci pouvaient remplir des sacs ou des boites avec les victuailles trouvées. La majorité passait sans histoire: une question par-ci par-là sans plus. Les organisateurs étaient attentifs aux besoins des participants, en particulier à ceux des aînés. À quelques reprises nous avons vu des participants remplir les sacs des participants plus âgés.

Les participants devaient suivre l'ordre préétabli, indépendamment de s'ils avaient besoin des produits dans certaines stations. Bien peu de tentatives de dépassements aient été observées, et les quelques fois où quelqu'un essaya, ils furent poliment ramenés dans le bon ordre. Les moments de frictions venaient surtout du nombre de certains produits. Le riz, un item fort convoité, avait une limite par participants et selon le nombre de membres de personnes par ménage. Quelques participants clamaient des injustices quant au nombre de sacs de riz auquel ils avaient droit. Si la plupart de ces échauffourées se résolvaient par un rappel des règles de l'événement, certains montraient plus de mécontentement. Un homme, particulièrement agité affirmait ne pas avoir droit à sa juste part de par une erreur dans un formulaire. Deux des organisateurs ont dû l'accompagner à l'accueil afin de remplir de nouveau le formulaire. Les autres incartades étaient souvent liées à des achoppements langagiers. Des participants maîtrisant mal le français ne comprenaient pas très bien les règles, se sentant parfois pris au dépourvu. Plusieurs aînés étaient dans cette situation. Les organisateurs avaient accès à de nombreux traducteurs. Certains venaient de l'organisation même, d'autres étaient des participants. Ces collaborations informelles naissaient de la nécessité de faire avancer le processus comme de la sympathie pour autrui. En effet, certains de ces traducteurs en herbe fournissent l'information requise avec un air agacé,

tandis que d'autres avaient l'air compatissant, en particulier avec les plus aînés, et engageaient une conversation par la suite.

L'accès aux navettes de retour était organisé sur une base de premier arrivé premier servi. Une autre salle que la première servait à l'inscription et à l'attente des navettes. Petite, cette salle fut bondée tout au long de la journée. Tôt dans l'après-midi, des femmes de mêmes origines insistaient pour être dans des voyages avec des gens qu'elles connaissaient, certaines allant même jusqu'à sauter leur tour pour être dans un voyage avec des amies. Des négociations entre les différents participants, certains plus à cran que d'autres débouchaient toujours sur une solution sensiblement juste. Quelques participants furent même assignés à une navette rapidement grâce aux échanges de place d'ordre d'arrivée. Les organisateurs étaient irrités de la chose, mais vu la coopération des gens entre eux, ils leur étaient difficiles de refuser. Les négociations étaient pratiquement toujours l'affaire d'une ou deux personnes au nom d'un groupe ethnoculturel précis et le fruit de discussions préalables dans le même groupe. Des groupes de femmes nord-africaines, des groupes de femmes hispanophones et de femmes haïtiennes se relayaient à la navette. Ce manège, toujours fait par des femmes, allait bon train, quelques voyages mixtes s'intercalant entre deux voyages « homogènes ». Plus tard dans l'après-midi, les négociations devenaient plus difficiles à cause du retour des enfants de l'école. Les participants ne laissant plus aussi facilement leur place, soucieux d'être à la maison pour recevoir leurs enfants. Quelques frustrations commencèrent à poindre. Des mots plus agressifs étaient lancés aux gens qui souhaitent organiser un de ces voyages « homogènes ». Au bout de quelques minutes, les organisateurs refusèrent toute demande en ce sens et le principe de premier arrivé premier servi prévalut de nouveau. Après cette prise de décision, la salle d'attente devient plus calme.

Tout au long de la journée, l'ambiance de cette salle était assez sobre, les participants, entourés de leurs sacs de victuailles, attendaient les navettes avec résignation. Les longs délais d'attente ne rendent pas l'atmosphère plus agréable. Les négociations et les tractations que certains organisaient afin de changer l'ordre des départs de la navette ont créé également des insatisfactions, peu exprimées vocalement, mais perceptibles.

Vers la fin de l'après-midi, nous avons eu la chance de faire un voyage dans la navette, sous le prétexte que nous connaissions bien les bonnes rues à prendre dans le quartier. Il nous a donc été possible de voir comment un groupe « mixte » interagissait. Composés d'une dizaine de

personnes, résidant dans les trois secteurs du quartier, diverses origines et groupe d'âge étaient représentés. Plus les participants quittaient la navette, plus la conversation s'animait chez les passagers. En d'autres mots, plus le groupe était petit, plus il était dynamique. Indépendamment des origines, les passagers échangeaient sur leur vie dans le quartier, sur leur enfant et sur les voisins qu'ils avaient en commun. L'ambiance devenait de plus en plus cordiale au fur et à mesure que le voyage avançait.

Les événements, tant officiels que l'inverse montrent des dynamiques d'entre-soi parsemées d'instant de collaboration. Si les fêtes de quartiers se passent en mitoyenneté et, ambiance festive aidant, sans heurt, les fêtes privées mettent en exergue la tolérance des Michelois, les uns pour les autres. La cohabitation des différents groupes ethnoculturels est similaire dans les trois secteurs à l'étude. Les fêtes privées ont toutefois été plus souvent observées dans les secteurs Pie-IX et Saint-Michel. Des moments de négociations de l'espace public furent observés dans la presque totalité des événements. Que ce soit la gestion d'une table à pique-nique, la surveillance des enfants ou encore l'organisation de la logistique d'un service de navette lors du Magasin-partage durant la période des fêtes de fin d'année. Le dernier exemple est l'un des plus saillants en matière de négociation de la cohabitation entre des gens de différentes origines. Un consensus, obtenu non sans tension, fut le fruit de discussion et de recherche de compromis.

Conclusion :

Les observations faites lors d'évènement du quartier visaient à mettre en lumière comment la cohabitation et les interactions se vivaient lors de moments sortant de l'ordinaire. Nous avons observé des fêtes privées tenues dans le quartier. De ces événements, largement plus nombreux dans les secteurs Saint-Michel et Pie-IX, il nous aura été possible de voir que ceux-ci sont plus souvent l'affaire de groupes homogènes, ou de même origine. Un élément qui mérite mention est la tolérance face au bruit lors de ces fêtes. Il ne nous a jamais été possible de voir ou d'avoir connaissance de quelconques plaintes face à un irritant connu de la cohabitation (Séguin 1997).

En matière de cohabitation, les fêtes publiques ont donné lieu à des moments d'entre soi au sens où les familles tendaient à rester ensemble et les groupes, mis à part les groupes d'adolescents, étaient rarement bigarrés. Il faut toutefois mentionner que ces événements

offraient aussi des moments de convivialité de différentes intensités. À la Fête des nations, des moments de partage du mobilier urbain ou de quelques pas de danse entre inconnus montrent bien une convivialité de moindre intensité. Le Magasin partage fut le théâtre des moments de convivialité le plus marquant de notre recherche. La négociation des transports via une navette offerte gratuitement par les organisateurs démontre bien une convivialité de grande intensité, et ce, entre des gens de différentes origines. Rappelons-nous que des groupes de dames cherchaient à négocier entre elles des voyages entre amies, quitte à sauter son tour.

4.4 Ce qu'en disent les intervenants-clés :

Un des principaux apports des intervenants-clés était de mettre en relief certains lieux dans le quartier qui seraient intéressants d'observer. De par leur implication sur le terrain, ceux-ci étaient bien placés pour cibler des lieux où des enjeux comme la criminalité étaient présents. Ils ont également pu nous indiquer des dynamiques de cohabitation de sociabilité qu'il aurait été difficile d'apprécier sans ce savoir provenant du terrain même. Les entretiens avec les intervenants-clés servaient aussi à mieux baliser les réalités du quartier.

Les intervenants-clé ont été interrogés sur les principaux défis et besoins du quartier Saint-Michel. Les réponses obtenues avaient trait aux enjeux que sont le décrochage scolaire chez les jeunes, mais aussi à une meilleure connaissance des ressources du quartier. Les intervenants-clés étaient tous issus du milieu communautaire et leur perception est intimement liée à la mobilisation des Michelois dans leurs organismes. Pour une majorité de ces répondants, les organismes communautaires du quartier pourraient être plus fréquentés par les Michelois.

Deux réponses ont amené des éclairages différents. Paul trouve qu'il n'y a pas assez de travail fait pour faire connaître le quartier, ses grands axes et son offre commerciale:

« Le boulevard Saint-Michel n'a pas de couleur. Si on compare à Saint-Laurent ou Saint-Hubert. Il faudra s'attaquer à ça très rapidement. On a le Petit Maghreb. Tu vas sur Saint-Michel et c'est une voie de transit. On devrait faire comme le Plateau fait avec Saint-Denis et Saint-Laurent où c'est une voie de transit, mais il y a une couleur. C'est la même

chose avec Pie-IX. On va devoir travailler là-dessus dans les prochaines années. La rue Louvain avec tous les jeunes qui viennent à l'école ici il faut donner une couleur » (Entretien #25).

La reconnaissance du quartier, mais aussi la création d'une autre image pour celui-ci est importante aux yeux de Paul. Cet intervenant a la particularité d'être le seul intervenant-clé à avoir grandi dans le quartier. Il est le seul à avoir fait mention de la lourde réputation que porte celui-ci, et ce, depuis des décennies.

L'autre défi nommé par un des intervenants-clés vient de Mohammed. Pour lui, les Michelois, nombreux à être issus de l'immigration, vivent des défis d'intégration, tant culturels que socioéconomiques:

« Il y a deux choses. Les besoins sont générationnels. La première génération pour les immigrants sont en lien avec l'intégration en milieu de travail, l'apprentissage de la langue, la connaissance du pays et de ses codes, cohabiter avec d'autres communauté et la culture d'accueil. Par contre la deuxième et la troisième c'est différent. Les jeunes c'est comment faire l'équilibre entre la culture d'origine et la culture d'ici. Comment réussir avec les différents codes, comment ne pas laisser les codes, positifs et négatifs, des parents affecter leur perspective de réussite. On est dans un quartier qui est pauvre, alors comment outiller les gens pour s'en sortir par rapport à la pauvreté. Il y a des organismes qui aident en ce sens, je pense à Mon Resto, mais il faut que ce soit quelque chose de provisoire et non pas permanent » (Entretien #24).

Selon Mohammed, le quartier agit comme une terre d'accueil et un lieu où l'on apprend les codes et la façon de faire de la société d'accueil. Il s'agit donc d'un lieu où les besoins et les défis suivent des tangentes différentes si on vient d'y arriver, la première génération, ou si on y est né, les deuxième et troisième générations. Le quartier vit donc les défis de ses habitants. Mohammed parle de la pauvreté, un défi également nommé par d'autres intervenants.

Les intervenants-clés ont parlé de leur perception du quartier Saint-Michel. Pour la majorité, le quartier est intéressant et il y règne un sentiment de solidarité. Ils ont été nombreux à parler des difficultés du quartier, certains même de la criminalité, mais sommes toutes, Saint-Michel porte une réputation qui ne reflète pas la réalité. David illustre bien ce propos: « J'ai travaillé dans

d'autres arrondissement avant de venir ici et je peux dire qu'à Saint-Michel, c'est pas pire qu'ailleurs. Oui il y a des éléments sur lesquels on veut travailler: la sécurité et la pauvreté... mais ça reste similaire à ailleurs » (Entretien #27). Georges est un travailleur communautaire qui oeuvre dans le quartier depuis longtemps, mais aussi dans d'autres quartier. Pour lui, une réputation de « quartier chaud » colle à Saint-Michel à cause d'un passé plus difficile: « Il y a eu un temps où oui ça brassait à Saint-Michel; j'étais pas fâché de pas y vivre, mais depuis environ 15-20 ans c'est plus pareil. C'est pas parfait mais ça a de l'allure » (Entretien #29). Paul y est allé d'un témoignage dans la même ligné:

« J'ai vu l'évolution du quartier car je suis très impliqué depuis que je suis au secondaire. Ça gagne à être connu. C'est magnifique Les gens savent pas la richesse qu'ils ont. Je lis souvent les textes qui parlent de la pauvreté et c'est pas sur ce point que l'on devrait se pencher. On est le quartier qui a le plus de jeunes à Montréal. Tu peux vraiment être un vecteur de changement ici. Le tiers de la population n'a pas 25 ans. Si tu peux pas changer pour ces gens là, tu travailles pour rien. Pour moi de quartier c'est l'avenir ! » (Entretien #25).

La forte présence de jeunes est pour cet intervenant le principale leitmotiv de son action, mais aussi la raison pourquoi il voit dans le quartier l'espoir d'un meilleur avenir. Comme pour la majorité des répondants, on s'acharne sur des dossiers comme la pauvreté quand vient le temps de parler du quartier Saint-Michel, en omettant du même coup les éléments qui vont bien, comme la cohabitation interethnique.

Il nous était important de valider avec les intervenants-clés un élément phare de notre recherche, soit l'idée qu'il existe trois différents secteurs au quartier Saint-Michel; des secteurs porteurs de similarités, mais également de différences. Nous leur avons donc demandé s'ils y voyaient un arrimage entre cette idée et la réalité du terrain.

Les réponses ont été divergentes. Si tous les intervenants-clés reconnaissent que le quartier ne peut pas être vu comme un tout, ils ont été plusieurs à mentionner que celui-ci était plus clairement « divisé » entre le Nord et le Sud, l'autoroute Métropolitaine servant de séparation. Christine et Bénédicte voient des différences marquées entre ces deux pôles. « Il y a plus de problématiques sociales au Nord qu'au Sud ca c'est évident » (Entretien #28). Bénédicte

travaille pour un organisme ayant deux points de services, l'un au Nord et l'autre au Sud; elle avait ceci à dire sur la différence entre les secteurs du quartier: « Même si mes clientèles sont similaires dans les deux cas, je trouve que les gens du Sud sont plus connectés sur le reste de la ville que ceux du Nord. Eux (Nord) vont plus utiliser ce qui est proche [...] je pense que c'est parce que c'est plus difficile de se déplacer au Nord » (Entretien #26).

Si quelques répondants ne voient pas beaucoup de différences entre les trois secteurs à l'étude, Georges et Paul étaient de l'avis contraire. Pour le premier, les gens du Sud ont accès à plus d'équipements publics et cela a des répercussions sur la qualité de vie. Il remarque aussi ceci: « Il y a plus de gentrification dans François-Perrault, je sais pas si on peut parler de gentrification, mais ça devient plus 'in' de vivre dans ce coin là. C'est sur que le métro y est pour quelques chose » (Entretien #29). Paul avait ceci à dire à notre question: « Tout à fait, j'ai beaucoup œuvré dans Saint-Michel Nord et j'ai vécu dans le Sud. Il y a pas les mêmes problématiques. Je trouve que le secteur oublié c'est le secteur Pie-IX, le secteur Est, où quand on parle de la Tohu, de l'école Joseph-François Perrault... mais ce secteur là (Pie-IX) ils ont rien rien de tout ça » (Entretien #25). Pour ces deux intervenants, les secteurs sont différents à cause des équipements présents ou absents, mais aussi à cause des problématiques. Il est possible de voir que le quartier Saint-Michel est composé de différents secteurs, ne serait-ce qu'au niveau de la pauvreté et de l'accès aux services du quartier.

Comme nous le mentionnions plus haut, la majorité des intervenants-clés rencontrés oeuvrent dans les milieux communautaires. Si les clientèles qu'ils desservent ne sont pas les mêmes, ils ont en commun d'organiser des événements ouverts à toute la communauté micheloise. Ces événements touchent tant les plus jeunes, les adolescents et jeunes adultes, les familles, que les aînés. Les intervenants-clés observent que la majorité des groupes ethnoculturels du quartier fréquentent les activités des milieux communautaires et associatifs du quartier; ils s'entendent toutefois sur le fait que les communautés haïtienne et italienne le font de façon plus marquée que les autres. Bénédicte mentionne que selon elle: « ces gens là sont dans le quartier depuis plus longtemps, ils sont plus habitués à la vie de quartier » (Entretien #26). Paul et Georges mentionnait tout deux que la communauté latino-américaine était bien organisée et facilement mobilisée.

Questionné à savoir si ces événements étaient des prétextes de sociabilité, tous les répondants affirment que oui. Il s'agit d'occasion pour les intervenants-clés de mettre des gens en réseaux comme le mentionne Georges (Entretien #29): « Il m'arrive d'inviter des gens à des événements pour leur donner une occasion de se rencontrer. Il y a des gens qui sont isolés et qui à cause de leur personnalité. ou de leurs situation, pourrait 'cliquer' avec d'autres. On leur donne une chance de se connaître ». Mohammed donne un son de cloche similaire. Pour lui, les organismes communautaires du quartier sont des lieux de sociabilité: « C'est pas uniquement ici, il y a d'autres organismes qui offrent ça. C'est un besoin réel. Il y a une particularité à Saint-Michel, c'est que l'on a ces espaces là pour se connaître. Vu que c'est gratuit, on peut facilement manger et organiser des activités sans avoir à payer » (Entretien #24). Les organismes communautaires offrent donc des lieux qui, par l'entremise de leurs événements, donnent lieu à des moments d'échange et de sociabilité. L'apport de Georges soulève un intéressant point, celui de la sociabilité créée par un tiers; dans ce cas-ci par l'entremise d'organismes facilitant la chose. Dans un quartier comme Saint-Michel, où une part appréciable de la population est nouvellement arrivée, il va de soi que la création de réseaux revêt une importance toute particulière. La mise en réseaux et la création de communauté sont une tâche transversale de quelques intervenants-clés du domaine associatif et communautaire.

Lors de ces activités les Michelois interagissent, selon les dires des intervenants-clés, avec des gens de toutes origines. Selon Stéphanie, qui travaille dans un organisme dédié à la jeunesse, les participants aux activités de son organisme se côtoient allègrement, et ce, indépendamment de l'origine de ceux-ci. Si comme Stéphanie, la majorité des interviewés souligne l'aspect hétérogène des échanges entre les participants, Paul amène une nuance basée sur le niveau d'aisance des gens: « Quand la personne est nouvellement arrivée, ça paraît plus, car elle est beaucoup plus à l'aise avec les gens de la même appartenance socioculturelle. Mais quand tu regardes les gens qui sont là depuis quelques années, ça dépasse les frontières. Mais ça me semble naturel» (Entretien #25). Pour cet intervenant, plus les gens sont nouveaux dans le quartier et plus ils vont rechercher la présence des gens partageant leur origines. Si ce sentiment tend à changer plus leur réseaux s'établit et s'hétérogénise, il va de même de leur sociabilité publique qui elle aussi se diversifie. Une habitude est nécessaire, tant au niveau des milieux qu'ils fréquentent que des gens qu'ils côtoient.

Nous avons demandé à nos intervenants-clés quels étaient les endroits où la cohabitation interethnique était le plus positivement marquée. Les parcs ont été de toutes les réponses. Pour les participants à notre recherche, ces espaces publics sont des lieux d'échange, comme le mentionne David : « C'est dans les parcs que tu vois le plus d'échanges, les gens vont beaucoup jaser. En été on fait souvent des activités dans les parcs parce qu'on sait qu'on va avoir du monde » (Entretien #27). Pour cet intervenant, les parcs sont des lieux de prédilections de la cohabitation car ils sont utilisés par une importante part des résidents.

La partie Nord du quartier a été décrite comme étant celle où il était le plus facile d'observer une saine cohabitation (Entretiens #25 et 28); il est important de souligner que ces mentions ont été faites sans distinction entre les secteurs Pie-IX et Saint-Michel. Stéphanie creusa sa réflexion en disant: « Pour moi le Nord du quartier est plus homogène, je pense que c'est pour ça, je pense, qu'il y a une meilleure cohabitation » (Entretien #28). Ce commentaire est surprenant dans la mesure où la partie Sud du quartier, soit le secteur François-Perrault est plus ethnoculturellement homogène que les deux secteurs au nord de l'autoroute Métropolitaine. Il est donc possible de faire l'analyse suivante: si les secteurs « nordique » du quartier sont plus hétérogènes, alors la présence d'un plus grand nombre de groupes ethnoculturels génère une meilleure cohabitation que l'inverse. En d'autres mots, si l'on cotoie plus de « diversité » on est donc plus habitué à faire face à celle-ci et d'y vivre une meilleure cohabitation.

Nous avons demandé aux intervenants-clés s'il y avait des lieux où des tensions étaient plus facilement repérables. Seul Mohammed et Paul (Entretiens # 24 et 25) ont su répondre à cette question. Il est intéressant de constater que dans les deux cas, les intervenants ont parlé de tensions ayant eu lieu il y a environ cinq à sept ans. Mohammed mentionnait que des tensions avaient eu lieu dans le Petit Maghreb:

« Il y a cinq ou six ans, il y avait des problèmes dans les HLM, il y en avait au Petit Maghreb. On disait que les femmes pouvaient pas passer dans la rue toute seule et il y avait du harcèlement et des agressions. Il y a beaucoup moins ça et tant mieux. Je peux pas dire qu'il n'y en a plus mais c'est moins là. Le coin du Plan Robert a aussi eu des tensions, mais plus au niveau des jeunes qui pouvaient venir de l'extérieur. Il y avait une méfiance. Il y avait aussi des problématiques au niveau de la drogue. Ce que j'entends ailleurs, c'est que le communautaire a fait un gros travail. Il y avait à des endroits où il y a

des tensions dans les parcs ! Même dans les parcs ! Souvent des tensions intergénérationnelles, interculturelles. Ca ici il y a pas, ou beaucoup moins » (Entretien #24).

Cet intervenant souligne des lieux, en l'occurrence le Petit Maghreb, le Plan Robert (situé près de la rue Robert et du boulevard Pie-IX) et des parcs. Un son de cloche similaire est donné par Paul:

« Avant c'était plus tendu. Il y avait des 'clashes' intergénérationnels. Les aînés disaient que c'était leur quartier parce qu'ils étaient là depuis longtemps et les jeunes disaient, c'est à nous aussi. On a rien connu d'autres. Ça ça a disparu. Ce qui était difficile aussi c'était qu'avant les Haïtiens étaient majoritaire et les Maghrébins sont arrivés et se sont appropriés des espaces qui étaient associé aux Haïtiens. Ça a fait des frictions. Durant deux trois ans ça se battait et c'était plus dangereux. Il ya pu ça. Même au niveau des gangs de rue, c'est moins dangereux qu'avant. Le commun des mortels ne peut plus les voir.

Question : Pouvez-vous baliser en terme d'année ces périodes là?

Je dirais le problème générationnel 2007-10 et au petit Maghreb 2013-14 quand il y a eu une grosse vague d'immigration, je pense la première à Montréal. Ils se sont installés partout à Saint-Léonard et Saint-Michel. Ca a causé des changements dans les commerces. Je pense pas qu'il y a un autre Petit Maghreb ailleurs en Amérique du nord. Il y avait des frictions et on a du travailler à créer des liens, surtout par le sport » (Entretien #25).

Ces deux intervenants-clé ont parlé d'évènements ayant eu lieu à une époque où, selon Bochra Manaï (2018, 90) l'offre commerciale maghrébine se stabilise dans le Petit Maghreb. C'est donc vers la fin du processus d'implantation de cette communauté et de son appropriation de l'espace public que les frictions ont vu le jour.

Les intervenants parlent aussi de moments où une certaine négociation des espaces publics, en particulier les parcs, a été nécessaire à une bonne cohabitation. Les tensions soulevés ont impliqué deux fronts: les relations entre les Maghrébins et les communautés déjà établies, mais également entre les jeunes et les moins jeunes. Ne parlant pas d'incident précis, il est donc

possible de penser qu'une méfiance entre ces groupes est la base de ces tensions. Les intervenants créditent les organismes communautaires pour leur travail de désamorçage des tensions et des frictions. Il est vrai que ceux-ci ont facilité la communication, mais les citoyens ont aussi eu à négocier leurs différences dans la quotidienneté. Cette négociation rappelle ce que Karner et Parker (2011) ont dénoté par apport au quartier Alum Rock. Si les auteurs relatent des projets communs comme la création d'un centre communautaire, les Michelois n'ont pas créé de tel projet. Ils ont appris à se connaître et à se côtoyer afin de cohabiter pacifiquement. Cette négociation relatée par les intervenants-clé montre que le quartier Saint-Michel a mis les efforts nécessaires à la création d'une convivialité.

À savoir si les différents groupes, soit ethnoculturel ou démographique, utilisent le quartier différemment les intervenants-clés se sont montrés assez partagés. Un peu plus de la moitié des répondants ne voient pas de différence dans les usages du quartier. Pour l'autre partie, les réponses divergent. On remarque un usage des espaces publics comme les parcs et les installations sportives plus marqué par les jeunes et une appropriation des restaurants, surtout les cafés par les plus âgés. Les démarcations selon l'ethnicité n'ont été que marginalement mentionnées.

La cohabitation entre les gens de différentes origines a été qualifiée de bonne, parfois même très bonne, lors de nos entretiens avec les intervenants-clés. Bien que l'on sente un certain entre-soi chez les Michelois, les moments et les lieux où la cohabitation sont le plus vécus ne sont pas le théâtre d'incidents. Bénédicte avait ceci à dire à propos de la cohabitation: « C'est un quartier où tout le monde trouve sa place » (Entretien #26). Dans le même ordre d'idée Stéphanie ajoutait: « Il n'y a pas de tension raciale ou de guerre entre les différents groupes dans Saint-Michel » (Entretien #28). Ces deux intervenantes trouvent que le quartier est bien entendu l'hôte d'une grande diversité, tant en matière de groupe ethnoculturel que d'âge, mais que toutefois il était possible de bien y vivre avec sa différence et celle des autres. Georges soulignait que: « Même si dans un passé pas si lointain on n'aurait pas pu dire de Saint-Michel que c'est un endroit où la cohabitation est bonne, on peut le dire aujourd'hui. Même que je pense que les gens qui y vivent ne sentent pas un poids du passé » (Entretien #29). Il est donc possible de sentir que le quartier a, d'une certaine manière, tourné la page sur des moments moins glorieux. Paul mentionne même des moments où les Michelois de toute origine partagent une cohabitation informelle:

« On prend la Coupe du monde (de soccer), on voit tous les drapeaux de la Coupe du monde. Je fais exprès d'aller dans des commerces des pays que je prend pas, on part des petites rivalités. Ça anime la Coupe du monde pour moi. Il y a pas de concentration d'origines à Saint-Michel » (Entretien #25).

En effet, lors des tournois majeurs de soccer, nombreux sont les Michelois qui affichent les drapeaux de leur pays, ou de leur équipe favorite, sur leur balcon. L'origine de cette tradition est difficile à établir, mais elle était bien présente lors de la Coupe du monde de 2018. Ce tournoi de soccer est aussi mentionné par Manaï comme un facteur non seulement important, mais aussi contribuant à l'effervescence du Petit-Maghreb (2018, 110).

Paul ajoute aussi un commentaire sur la spatialisation des « origines » dans le quartier, en lien avec les drapeaux des résidents. Il est vrai que cette tradition montre non seulement les principaux groupes ethnoculturels du quartier, mais aussi le mélange dans les trois secteurs de celles-ci.

L'ambiance du quartier a été abordée avec les intervenants. Pour ceux-ci l'ambiance est soit conviviale, amicale ou détendue. Les échos des interviewés résonnent avec les commentaires sur la cohabitation dans le quartier. Mohammed a nuancé son propos, qui est somme toute positif, en parlant de la situation des jeunes au passage à l'âge adulte:

« Je trouve que c'est très convivial, mais malheureusement ça peut créer des tensions quand les gens arrivent à un certain âge et qu'ils arrivent pas à trouver un emploi ça peut changer la perception des gens au niveau de l'appartenance. Le racisme ou la discrimination à l'embauche affecte la perception. On a parlé de la participation des jeunes à la commémoration de la Saint-Jean, les jeunes de LJP. Ça a créé une tension dans le quartier. On a reproché aux jeunes d'y avoir participé et en même temps d'autres les ont salués les jeunes. Ça aide pas à se sentir chez nous! » (Entretien #24).

Pour Mohammed, la cohabitation et l'ambiance dans le quartier sont vécues positivement, surtout à l'adolescence. Une fois sur le marché du travail, le portrait peut changer selon les expériences personnelles. Le quartier étant ethnoculturellement diversifié, la discrimination et le racisme sont des éléments avec lequel les Michelois doivent composer. L'ambiance et la cohabitation ne suivent pas nécessairement le continuum du vieillissement des jeunes Michelois.

La criminalité :

Au fil des entretiens avec les informateurs-clés, le sujet de la criminalité est souvent apparu comme un aspect de la vie micheloise. La réputation de Saint-Michel comme étant un quartier chaud provient, entre autres, de la criminalisation de certains de ses résidents. Notons que les mentions faites de celle-ci visaient à mettre en lumière les différences marquantes entre la réalité du quartier et cette réputation. Les intervenants-clés nous ont partagé leur vécu quant à la criminalité dans le quartier; mais surtout de les entendre à savoir s'ils avaient des lieux en tête où de la délinquance serait présente. Un intervenant a mentionné le parc François-Perreault comme lieu où des activités illicites se déroulaient sur une base ponctuelle. L'intervenant soupçonnait que des individus utilisaient le parc pour faire de la vente de drogue, tirant avantage de la proximité de la station de métro Saint-Michel.

Lors de quelques observations faites le soir, des attroupements de quelques jeunes gens, toujours aux abords de voitures était visible dans le stationnement de la bibliothèque de Saint-Michel. Les individus semblaient flâner près des véhicules, parfois avec de la musique, et faire la conversation. Lors d'une observation faite un samedi soir d'automne, deux voitures étaient garées dans le stationnement de la bibliothèque; mis à part eux l'endroit était vide. Il y avait environ six individus, tous de jeunes adultes, qui flânaient près des véhicules. Un jeune homme est alors venu les rejoindre pour discuter avec un des passagers d'une des voitures avant de repartir, d'où il était arrivé, au bout de quatre à cinq minutes. Cette observation est celle dont le « contenu » pouvait prêter à de multiples interprétations. Mais encore une fois, il ne s'agit pas là d'un comportement répréhensible, voire inusité, dans une ville. Aucun acte ou comportement criminel n'a été observé lors de notre recherche.

La criminalité a été nommée par les intervenants-clés comme étant encore présente dans le quartier. Elle prend la forme de vente de drogue, de petits méfaits ou de violence conjugale. Ces crimes ne sont pas rares dans une ville, voire en dehors de celles-ci. Les gangs de rue ont aussi été nommés comme des facteurs pouvant miner la qualité de vie de Michelois.

Il est important de noter que tous les intervenants ont mentionné que la criminalité monopolise moins les efforts de ces derniers. La criminalité est moins importante dans le quartier, aux dires des intervenants-clés, qu'à la fin des années 1990 et début 2000. Il semble donc que la réputation

du quartier s'est cristallisée à cette époque, coïncidant avec un période forte en matière de criminalité liée aux gangs de rue.

Les intervenants-clés ont décrit le quartier Saint-Michel comme étant un quartier paisible où se vivait une cohabitation harmonieuse, fruit d'un travail d'atténuation des tensions entre certains groupes ethnoculturels. Le milieu des années 2000 jusqu'au le début de la deuxième décennie du 21^e siècle, a été une période où des tensions ont été observées, notamment en lien avec l'implantation de la communauté nord-africaine dans le quartier. Les milieux communautaires ont été à pied d'œuvre pour remédier aux animosités présentes. Les intervenants qui travaillent à Saint-Michel depuis plusieurs années ont été unanimes : le quartier s'améliore et se pacifie de plus en plus. La diminution de la criminalité y est pour beaucoup, malgré le fait que l'étiquette de quartier chaud colle encore à Saint-Michel. Le fait que le quartier est méconnu, voire mal connu, est un autre point trouvant un large consensus chez les intervenants. Selon eux, le vrai visage du quartier en est un où une ambiance conviviale est vécue par le plus grand nombre. Si des tensions existent encore, elles sont le long d'une ligne de faille générationnelle. Les conflits qui nous ont été rapportés sont entre les plus adolescents et les jeunes adultes et les aînés. En conclusion, l'attention portée à la criminalité dans le quartier Saint-Michel tient plus d'une réputation passée qu'à une véritable situation propre au quartier.

Conclusion :

Les entretiens que nous avons faits avec des intervenants-clés du quartier, tous des travailleurs du milieu communautaire, auront mis en exergue leurs regards face au quartier. Ces visions du quartier et de ses enjeux étaient pour la plupart appuyées sur une longue expérience de celui-ci.

De cette demi-douzaine d'entretiens, nous avons dégagé un constat unanime : le quartier ne mérite pas sa réputation peu enviable de quartier chaud. Bien que les intervenants lui reprochent de manquer de définition, ou d'une identité qui lui soit propre, le quartier Saint-Michel offre à ses habitants une ambiance conviviale et basée sur une coopération entre les gens de différentes origines. Aussi du nombre des constats unanimement partagés, notons une division nord-sud, tant en termes de types de résidents que de situation socioéconomique. Le secteur François-Perrault (sud) étant plus homogène et plus aisé que les deux autres secteurs au nord de l'autoroute Métropolitaine. Les intervenants-clés mentionnaient que les secteurs nord (Saint-Michel et Pie-IX) étaient plus propices à une saine cohabitation de par leur hétérogénéité. Qui plus est, on dénonce la forte concentration des équipements publics aux abords du parc François-Perrault,

élément contribuant à une défavorisation sociale des autres secteurs. Ce manque à gagner est comblé, en partie, par les organismes communautaires des autres secteurs.

Si les intervenants-clés décrivent la cohabitation interethnique comme étant pacifique, il n'en a pas toujours été ainsi. Des périodes de tensions ont marqué le quartier Saint-Michel. Des tensions intergénérationnelles ont eu lieu il y a une dizaine d'années, mais aussi des tensions interculturelles aux alentours de 2013. Si les premières tensions ont été vécues autour de l'utilisation des parcs, la deuxième est le fruit de la cristallisation de l'implantation des commerces maghrébins sur la rue Jean-Talon. Ces tensions se sont estompées avec le temps, mais restent dans la mémoire des intervenants-clés comme des moments où une négociation de l'espace public a été nécessaire afin d'assurer une saine cohabitation. Cette négociation n'est pas sans rappeler celle décrite par Karner et Parker (2011) dans le quartier Alum Rock à Birmingham. Comme dans ce cas, une négociation des usages entre des groupes, nouvellement arrivé comme l'inverse, avait été nécessaire afin que tous puissent y trouver leur compte.

Chapitre 5 - La sociabilité publique à Saint-Michel:

Le présent chapitre explorera les données de nos entretiens avec les résidents. Un total de 23 entretiens ont été réalisés avec des Michelois dans les trois secteurs à l'étude. Dans un premier temps, les grandes lignes des entretiens seront présentées. Les aspects particuliers de cette recherche sur le terrain seront abordés dans un deuxième temps.

5.1 - Entretiens avec les résidents:

Choix et appartenance au quartier :

Les raisons ayant motivé le choix du quartier Saint-Michel comme lieu de résidence nous intéressaient, car c'était une façon de valider si les gens avaient réellement choisi le quartier ou s'y étaient retrouvés par « happenstance ». Une partie des répondants ont mentionné ne pas avoir choisi le quartier, car ils y sont venus à cause de leur parent. Que ce soit le fait de l'immigration ou par le lieu de résidence de leur parent à la naissance. Une autre partie a parlé d'avoir choisi le quartier par hasard. « Moi je suis venue ici... je dirais par hasard, puis j'ai aimé le quartier. Puis je suis restée à Saint-Michel, ça fait au moins 30 ans » (Entretien #7).

Lorsqu'interrogé sur les circonstances ayant mené à ce « hasard » les réponses étaient variées. Certains ont aimé la proximité des services (Entretien #6 et 17), d'autres le faible coût des logements (Entretien #11, 14 et 22).

Une part importante des répondants, en particulier chez les nouveaux-arrivants, parle d'un choix basé sur des critères liés aux coûts des loyers, mais aussi à des aspects culturels. Ceux-ci ont cherché un quartier où ils trouveraient des compatriotes et des commerces offrant des produits comme ceux qu'ils retrouvent à la maison. « Ma femme et moi avons regardé sur internet des quartiers où demeurer. Nous aimions beaucoup Rosemont, car c'est proche de commerces avec des produits halal, mais les loyers étaient très chers. Saint-Michel avait beaucoup de commerces algériens et les loyers étaient plus abordables » (Entretien #14). Dans un même ordre d'idée Mohammed mentionne la présence de compatriotes comme facteur d'attractivité du quartier. « J'avais déjà des amis qui étaient venus au Canada avant moi et qui vivaient à Saint-Michel; c'était une bonne idée de s'y installer [...] c'est plus facile pour s'adapter » (Entretien #23).

Le désir de se rapprocher des siens et des éléments culturels est particulièrement présent chez les répondants d'origine nord-africaine, mais aussi chez les latino-américains. José relate ce qui l'a amené à s'installer dans le quartier Saint-Michel. « Quand je suis arrivé à Montréal, je vivais avec d'autres gens de mon pays dans Villeray, il y avait beaucoup de latino avant. Quand j'ai voulu vivre seul, j'avais pas l'argent pour vivre là. Il y avait déjà des latinos dans Saint-Michel. C'est un peu pour ça que j'ai loué ici » (Entretien #4).

Il apparaît que la plupart des résidents interrogés avait certains critères pour faire leur choix de lieux de résidences. Malgré tout, ces critères comme la proximité des gens, des commerces et des services associés à une origine ethnoculturelle, sont difficiles à trouver ailleurs à Montréal. En ajoutant à ces critères le faible coût des loyers dans le quartier, on dégage un portrait empreint d'une certaine « obligation » de s'installer dans Saint-Michel. Ahmed explique bien ce point dans son intervention: « J'ai pas tant choisi Saint-Michel que je devais répondre à des impératifs. J'avais pas le choix de venir ici à cause de ma famille qu'y avait des liens et de mon budget. On choisit pas tant Saint-Michel » (Entretien #3).

Les résidents interrogés ont majoritairement mentionné vouloir rester dans le quartier. Ceux qui ont affirmé le contraire le faisaient pour des raisons familiales (Entretiens #6 et 10) ou par souhait

de quitter Montréal plus que le quartier (Entretien #17). On peut donc déduire que ce qui a motivé l'arrivée dans le quartier prévaut encore pour la majorité des répondants.

Les perceptions que les répondants ont du quartier abondent dans le même sens. La majorité mettent de l'avant son côté familial (Entretiens # 9, 15 et 21) voire même chaleureux (Entretien #9). On y aime la quiétude de ses rues et de ses commerces. Il est toutefois difficile de conclure sur une réponse majoritaire car plusieurs nuances ponctuent les réponses. Les frontières du quartier sont souvent mal comprises. Pascal, résident du secteur François-Perrault se demandait même s'il vivait dans le quartier Saint-Michel:

« Ce qui est spécial ici c'est que les gens pensent c'est Saint-Michel mais c'est François-Perrault ».

Question: Ça reste techniquement Saint-Michel.

« Ouais parce que j'ai pas la même perception de FP que de Saint-Michel. Saint-Michel ça a l'air plus rough, même l'architecture est moins belle. Ici c'est que c'est au confluent des autres quartiers entre. C'est très tranquille. Je suis pas inquiet de marcher le soir. Il y a le bruit des avions en approche pour Dorval. C'est pas branché et j'aime ça! À Rosemont c'est plus bourgeois-bohème, genre plus Québec Solidaire! (rires) Ici c'est sans prétention ».

Ce type d'intervention dans le secteur septentrional du quartier est fréquent. On cherche, grâce au vocable « François-Perrault » à se dissocier du quartier « Saint-Michel » et sa réputation. Il est intéressant de constater que les réponses ne varient que peu entre les trois secteurs. En effet, les apports à la question des impressions que les résidents ont du quartier suivent majoritairement les lignes de la sécurité et de la quiétude. Certains y voient aussi des éléments positifs autres ceux nommés précédemment. On y apprécie la présence de gens de différentes origines (Entretien #11) ainsi que des produits des divers groupes ethnoculturels présents (Entretien #14 et 22).

Le côté vivant et animé a aussi été mentionné. On apprécie que le quartier ne soit pas comme les autres, en l'occurrence plus calme qu'ailleurs, mais on y souligne l'usage fort des parcs et des espaces publics; y associant même une idée de la ville.:

« C'est un quartier qui gagne à être découvert. On nous associe souvent aux gangs de rue, aux gens qui se font tirer dans le parking du McDo, aux altercations qui ont lieu avec la police. Je vois ça comme un endroit où les parcs sont bondés de 8h à 22h. Il y a de la vie ici. Je suis venu à JFP comme école et comme parc. On est pas au centre-ville, mais on est pas Rivière-des-Prairies. Tu es vraiment en ville » (Entretien #12).

D'autres, surtout les résidents ayant vécu dans le quartier depuis plus longtemps, y voient des éléments négatifs. Le manque de commerces de plus grande surface, ou plutôt leur départ au fil des années, y est particulièrement décrié (Entretien #5, 6, 7 et 15). Rocky décrit ses perceptions du quartier comme suit: « It is a rough and sketchy neighbourhood. There were a lot of things in my time here that made me feel that way. There are some things that have improved and other that have gotten worst over the years » (Entretien #10). Pour Rocky le portrait est nuancé: la petite criminalité est problématique, car elle limite l'accès aux parcs, mais d'un autre côté des choses se sont améliorées. Nous aborderons les améliorations dans le quartier dans les prochaines lignes.

Le sentiment d'appartenance des résidents envers le quartier Saint-Michel a aussi été abordé lors des entretiens. Les opinions ont été assez unanimes quant à l'appartenance au quartier; on s'y sent à la maison. Les mots « maison », « home », « chez-nous » ont souvent été transcrits dans les verbatims. Cela fait écho au faible nombre de répondants étant désireux de quitter le quartier. Tracy (Entretien #18) offre une intervention, partagée par plusieurs participants ayant grandi à Saint-Michel:

« Oui, j'ai un sentiment d'appartenance au quartier, j'ai grandi ici [...] les personnes m'ont vu grandir dans le quartier. Que ce soit le gars du marché ou du dépanneur m'ont vu à 7-8 ans m'ont vu aller chercher des choses pour ma mère m'ont vu. Maintenant il voit ma fille, qui est rendu à 8-9 ans bientôt, bientôt c'est elle qui va aller au dépanneur pis c'est comme le cercle de la vie. C'est que si je vais dans un quartier où personne me connaît c'est pas le même sentiment. Ce sera toujours le quartier où j'ai grandi. *That's home!* ».

L'interlocuteur ayant le regard le plus critique sur le quartier est sans contredit Bianca. Elle aussi résidente de longue date, elle offre un propos plus acerbe que les autres résidents ayant vécu dans le quartier depuis longtemps:

« Je trouve que c'est un bon quartier, je trouve que c'est vraiment un quartier pour y élever une famille. Moi j'aurais élevé une famille dans le quartier si j'avais des enfants, ça m'aurait pas dérangé de faire ça ici. Et je trouve que le quartier, c'est un quartier qui est extrêmement délaissé et je trouve que ça ça fait souffrir les citoyens. Tu sais quand tu t'occupes pas d'un quartier, quand tu vas dans un autre quartier et que tu réalises que les autres sont mieux traités et qu'ils ont un meilleur service, ou que c'est plus beau, un moment donné, c'est difficile d'aimer ton quartier donc je sais pas si les gens ici [...] tu sais moi j'ai un sentiment d'appartenance au quartier parce que j'ai vécu ici longtemps mais je peux pas dire que j'aime le quartier. Mais je peux pas dire que tout le monde est comme ça, mais j'ai pas l'impression que les gens Je pense pas que les personnes sont vraiment... fière de dire qu'ils vivent à Saint-Michel mais je pense qu'avec le recul tu réalises que Saint-Michel c'est un bon quartier pour comme être formé. Tu es content de venir de Saint-Michel » (Entretien #1).

Le lien à l'affect émanant de l'enfance est particulièrement fort chez les résidents ayant grandi dans le quartier, que l'on soit fier ou critique. Bianca en voudrait plus pour le quartier, en particulier au contact des autres quartiers de Montréal. Tracy semble apprécier le quartier pour ce qu'il est, sans toutefois l'idolâtrer. Le lien émotif est présent chez les répondants ayant grandi dans le quartier, mais également pour ceux qui y sont arrivés, assez jeunes, comme nouveaux-arrivants. Walter est arrivé au milieu de l'adolescence au Canada et s'est installé dans le quartier dès son arrivée. Pour lui, Saint-Michel est une terre d'accueil: « Le quartier m'a accueilli. Avec tout ce que j'ai fait depuis mon arrivée, je me dis qu'ailleurs j'aurais peut-être pas pu faire tout ça. J'aurais pas pu être aussi impliqué » (Entretien #9).

Les réponses des nouveaux-arrivants venus dans le quartier plus âgés sont similaires, mais moins campés. L'appartenance est partagée entre le quartier, la ville, voire même le pays. On y est bien, pas toujours heureux, mais bien.

Interactions dans le quartier :

Les interactions et les relations, que ce soit d'amitié ou de connaissance, qu'entretiennent les Michelois varient grandement selon le secteur dans lequel ils résident. Les répondants du secteur François-Perrault semblent moins interagir avec leur voisins que dans les deux autres secteurs. La majorité de ceux-ci a mentionné ne pas interagir avec ces voisins sauf dans des périodes d'exception comme lors du déneigement en hiver ou d'une panne d'électricité (Entretien #17).

Dans le secteur Pie-IX, les répondants ont affirmé avoir plusieurs interactions et amitiés parmi leurs voisins. Certains répondants ont même affirmé qu'ils ont des relations d'entraide avec d'autres résidents. Nous aborderons ce sujet plus loin. Les participants de ce secteur ont été plus nombreux que dans les autres à mentionner avoir des relations d'amitiés avec d'autres résidents. William disait vivre à proximité de deux de ses meilleurs amis et que le quartier avait servi de tremplin à leur relation (Entretien #20).

Les répondants du secteur Saint-Michel ont des relations décrites comme conviviales avec les autres résidents (Entretiens #1, 6 et 9). Les gens parlent pour la plupart avec leur voisins et créent des liens, souvent du registre du lien faible, avec eux. Les interviewés du secteur ont mentionné que des personnes phares agrémentent les interactions (Entretien #1 et 10). Marie, parle d'une de ces personnes en ces mots: « J'ai des relations assez cordiales, beaucoup de salutations, j'habite à côté d'un magasin de chaussures et le propriétaire du magasin est souvent devant la porte et il y a des petits échanges, des salutations, « casualties » et c'est pareil avec les voisins » (Entretien #7). Les relations de voisinage, celles que l'on ne considère pas comme de l'amitié, ont également été plus amplement décrites par les répondants du secteur Saint-Michel. Bianca en décrit une comme suit: « J'ai quelques voisins dans l'immeuble, je tiens les portes, des choses comme ça donc il y a des *casualties* comme ça. J'ai une relation plus de proximité je dirais avec la voisine d'à côté parce qu'on a le même palier, on a le même balcon d'en arrière et on est deux qui ont un jardin ici. Je pense que ça fait que c'est plus fort » (Entretien #1). La proximité n'a pas été souvent mentionnée comme un facteur aidant les interactions, mais plutôt comme un facteur obligeant certaines interactions. Le témoignage de Bianca va en ce sens. Elle a plus facilement créé des liens avec une voisine directe de par la fréquence des contacts.

Les répondants des trois secteurs à l'étude ont mentionné que la majorité de leur relations se faisaient avec des gens ne vivant pas dans le quartier. Quelques divergences ont tout de même été enregistrées. Notons celle du plus jeune répondant (Entretien #9) et des plus récents habitants du quartier dans notre échantillon (Entretien #13 et 14). Le premier s'est fait de nombreuses amitiés par l'entremise de l'école secondaire de son quartier. Les autres se sont installés dans le quartier en rejoignant des membres de leurs familles résidant dans le quartier. Ils se sont fait des amitiés et des relations dans Saint-Michel, tant et si bien que la majorité de leurs amitiés et relations proches y sont basés.

Les répondants ont été questionnés à savoir si les interactions qu'ils ont dans le quartier se font avec des gens de même origine ethnoculturelle qu'eux, ou si au contraire, le tableau était plus diversifié. Les interviewés du secteur François-Perrault ont majoritairement mentionné avoir plus souvent des interactions avec des gens de leur origine ethnoculturelle. Un répondant d'origine canadienne-française a souligné qu'il parlait avec des gens de toutes origines « étant de nature plus sociable que la moyenne » (Entretien #11). Ce même interlocuteur mentionnait que le fait d'être issu de la majorité facilitait, selon lui, le contact avec l'Autre. « Les immigrants aiment beaucoup les Québécois car pour eux on peut leur apprendre des choses sur le reste du Québec, des choses qu'ils peuvent pas connaître à Montréal » (Entretien #11).

Pour leur part, les secteurs Pie-IX et Saint-Michel avaient une plus grande part de répondants étant appelés à interagir avec l'Autre. Indépendamment des groupes ethnoculturels, les interactions sont plus souvent faites avec des gens de la même origine, mais une proportion appréciable des celles-ci se fait avec des résidents du quartier n'appartenant pas à leur groupe culturel. En d'autres mots, on est plus souvent appelé à interagir avec l'Autre dans les secteurs Pie-IX et Saint-Michel, que dans le secteur François-Perrault; bien que l'on interagit plus souvent avec des gens de même origine ethnoculturelle.

Les plus jeunes répondants ont apporté des nuances à ce propos. Pour eux, les interactions sont variées en terme d'appartenance. Les deux ont fréquenté les écoles secondaires du quartier et y ont créé des liens avec des gens de diverses origines. Dans les deux cas les liens ont perduré au point où l'appartenance sort des normes ethnoculturelles. Pour Walter, un jeune immigrant haïtien, les liens créés ont amené une ambivalence sur son appartenance: « Mes amis sont assez diversifiés. Il y a des Haïtiens, mais pas juste ça. Il y a des Marocains, Algériens, Africains,

Asiatiques. Je dirais même que mon appartenance haïtienne est assez récente pour moi parce qu'à mon arrivée, j'étais avec des gens de tellement d'origines que c'était dur d'arrêter ça à Haïti » (Entretien #9). Giulio apporte un son de cloche similaire. Pour lui ses amitiés sont toutes avec des gens de mêmes origines car: « ...parce que moi je m'identifie comme montréalais et mes amis ou les gens que je connais aussi alors oui ». Cette réponse montre bien l'appartenance à la ville, mais aussi que le contact avec des gens de différentes origines mène à une habitude.

Parc et espaces publics :

Les parcs sont des endroits que l'on fréquente pour le plaisir et sont ainsi des terrains fertiles aux interactions. Qu'en est-il à Saint-Michel? Est-ce que les Michelois utilisent les parcs comme site d'interaction?

L'utilisation des parcs est similaire dans les trois secteurs du quartier Saint-Michel; les usages de ceux-ci sont également similaires. Les répondants ayant des enfants sont tous des usagers des parcs du quartier. L'usage des aires de jeux a été abordé auprès de ces répondants. Pour la majorité, les aires de jeux sont des lieux où, en plus de récréer leurs enfants, servent de lieux de socialisation pour les parents. Pour Lisette les aires de jeux sont des lieux où l'on peut « jaser avec les autres parents quand ils jouent. On apprend à connaître le monde du coin de même » (Entretien #19). Meryem parle même d'un lieu de rendez-vous qu'elle partage avec d'autres mères de la même origine. « L'été nous nous rejoignons au parc François-Perrault pour que nos enfants puissent jouer ensemble. Ils se connaissent depuis longtemps et ont environ le même âge. Nous en profitons pour jaser... ça brise un peu la monotonie de la journée » (Entretien #13). Le contact entre parents semble souhaité, et ce, avec des parents que l'on ne connaît pas a priori. Saber explique des interactions qu'il a eues à son arrivée dans le quartier. « Je ne connaissais pratiquement personne qui n'était pas Algérien à Montréal. Aller au parc avec mes enfants m'a fait connaître quelques autres parents de d'autres origines. Je suis encore en contact avec un monsieur haïtien que je croisait souvent à Ste-Yvette » (Entretien #13). Ces contacts et interactions permettent de faire des liens interculturels en utilisant les enfants comme prétexte aux échanges. Lisette mentionne que depuis que sa fille est trop grande pour les aires de jeux, elle s'ennuie de ces moments spontanés partagés entre parents: « Maintenant que ma fille va plus dans les jeux, c'est plus difficile de rencontrer des parents en dehors des activités de l'école [...] ça me manque un peu quand même » (Entretien #19).

L'utilisation des parcs par les répondants n'ayant pas d'enfants est aussi similaire d'un secteur à l'autre. La majorité d'entre eux les fréquentent pour faire du sport, de la marche et même de la cueillette de fleurs sauvages. La sociabilité et les interactions n'ont pas été mentionnées comme des éléments qui incitaient à la fréquentation des parcs, sauf par Walter et Tracy. Dans le premier cas, le soccer amène les interactions: « Des fois je vais là avec un ballon de soccer et je joue avec d'autres gens qui jouent. Les équipes se font assez facilement. Dans le fond on a quelque chose en commun » (Entretien #9). Le partage d'une activité commune facilite les interactions. Une convivialité avait été observée aux alentours des plateaux sportifs. On y voyait des moments de négociations au sujet de l'usage des terrains et des règles. Walter nous montre que la formation des équipes, souvent composée de gens qui ne se connaissent pas beaucoup, voire pas du tout, se passe bien. L'aspect négocié de ces moments montre que de la convivialité, telle que nous la définissons, est présente dans les parcs du quartier.

Pour Tracy, les parcs sont des lieux de sociabilité, mais avec des gens qu'elle connaît déjà un peu; ce sont aussi des lieux où l'on va quand on cherche à rencontrer des gens afin de vaincre l'ennui:

« Vu qu'il y a un parc dans le quartier, disons que je suis à la maison et que je fais rien et que je m'ennuie je peux aller au parc. Je prends mon téléphone, un peu de musique et c'est sûr que je vais voir quelqu'un. On va parler. Le meilleur moment pour interagir c'est vers 4-5 heures. Les enfants reviennent du camp ou de l'école. Il y a des enfants au parc, il y a des gens qui jouent au basket. C'est le meilleur moment de la journée. Je peux voir les visages du quartier. On peut se voir se reconnaître. Il y a des gens que je connais pas qui vont venir me parler... vu que j'ai déjà vu leur visage dans le quartier avant je vais leur dire bonjour. On va peut être parler de la météo ou quelque chose comme ça, mais c'est toujours une occasion d'interagir avec les gens qui habitent dans le quartier » (Entretien #18).

Pour elle, les parcs sont des lieux de rendez-vous des gens du quartier; les gens se connaissent et se reconnaissent. Tracy dépeint ces lieux comme des endroits de grande convivialité, mais surtout pour les habitués du quartier. On n'aborde pas les gens avec qui un contact, que ce soit une salutation ou une rencontre préalable, n'a pas déjà été établi. Une dynamique d'habitation semble être au coeur des échanges et d'en constituer la base.

Les espaces publics sont aussi apparus comme des lieux où l'on côtoie ses voisins, mais dans une plus faible mesure que dans les parcs et les aires de jeux. Aucun répondant du secteur François-Perrault n'a mentionné ces espaces comme fertiles en interactions. Dans le secteur Pie-IX, deux répondants (Entretien #19 et 20) l'ont fait et une seule dans le secteur Saint-Michel (Entretien #9). Pour ce dernier les échanges dans les espaces publics sont quotidiens: « Surtout quand je croise des Haïtiens on se salue. On a un 'eye-contact' sans même la connaître. C'est de la courtoisie. Même hier je passais à vélo et un homme m'a dit 'salut' et moi aussi. C'est le fun parce que dans une journée on en a souvent ». Ce répondant détonne des autres en ce qui a trait à la fréquence des interactions, mais aussi du fait que ceux-ci sont partagés entre personnes de même origine. L'origine joue un facteur important dans la vie de ce participant car elle facilite les contacts, mais il est possible de se questionner à savoir si cela s'applique aussi aux gens de d'autres origines.

Activités du quartier

Les activités du quartier, que ce soit les fêtes de quartier, les activités des milieux associatifs ou communautaires, ont été évoqués lors des entretiens. Les fêtes de quartier sont les plus courues des activités du quartier. Si les répondants des secteurs Pie-IX et François-Perrault sont particulièrement friands de ces célébrations, avec une quasi unanimité quant à leur participations, ceux du secteur Saint-Michel sont peu enclin à fréquenter les festivités du quartier. En effet, seulement deux répondants ont affirmé participer aux fêtes de quartier. Dans les trois secteurs du quartier, les interviewés ayant des enfants fréquentent les différentes festivités, surtout celle de la Belle saison. Questionné à savoir s'ils aiment ces fêtes les réponses montrent que oui car cela crée un sentiment d'appartenance envers Saint-Michel (Entretien #4 et 20).

Les répondants semblent voir en ces activités des moments de regroupement, mais pas tant d'interactions. Peu de participants ont fait mention des interactions qu'ils ont aux événements du quartier. José aborde la question: « Si quelqu'un me parle, je vais répondre, mais je vais pas non plus faire exprès pour parler avec quelqu'un. Par exemple, il y a une table à pique-nique ou un banc public, il y a pas un groupe qui va prendre la table et ça va être leur table. N'importe qui peut s'installer à la table donc à un moment donné les gens vont se parler. Alors c'est plus ce genre de contact-là » (Entretien #4). Pour ce participant, les échanges viennent de la proximité que peut créer les événements à grand déploiement. Des étrangers vont donc échanger quelques

mots, mais sans plus. L'intervention de José corrobore les observations faites dans de tels événements. Les répondants ont souligné le caractère convivial des fêtes de quartier. Il n'y a pas été mention de tension entre des participants, mais plutôt de négociation quant aux usages fait des équipements publics comme les bancs et les tables à pique-nique.

Quelques répondants, majoritairement résidents du secteur Saint-Michel, ont souligné participer aux activités des milieux associatifs et communautaires (Entretiens #6, 9, 10 et 12). Du lot, les jardins communautaires ont la côte et offrent des possibilités d'implication sociale, mais également de rassemblement. Rocky mentionne le caractère « communautaire » et festif des jardins communautaires, en particulier lors des fêtes qui y sont organisées.

« There is also the community garden where you can talk to people. You will see a lot of people talking to each other. They organise a few BBQ and that is a good time see them. It is less apprehensive than the park. There is a great sense of community, but also some anxiety about the criminality in the area. I recall talking to a few man about their past. It is a very important place! People don't give enough consideration to that place. There is a lot of sharing of products » (Entretien #10).

Pour Rocky, les jardins communautaires sont des lieux d'échanges et de sociabilité. Les jardiniers tendent à se connaître et à se reconnaître. Il y a donc à prime abord, un facteur de proximité et d'habitude. Rocky affirmait que les fêtes des jardins sont des événements semi-privés, au sens où le grand-public n'y est pas convié, mais seulement les jardiniers et leurs proches. Il n'en demeure pas moins que pour ce répondant, il s'agit de l'un des moments fort en terme de vie de quartier.

Usage des commerces

L'usage des commerces a été abordé avec les participants à notre recherche, car les commerces sont des lieux où l'on peut être appelé à interagir avec autrui, mais également parce que dans le quartier Saint-Michel ceux-ci sont presque toujours associés à un groupe ethnoculturel. L'usage des commerces comprend un aspect « choisi », nous n'avons pas à fréquenter un commerce que l'on ne veut pas fréquenter. Le choix des commerces, mais aussi leur types, tout comme les raisons motivant ces choix ont été soulevés lors des entretiens.

Contrairement à ce que nous pensions, il n'y a pas de différences majeures entre les trois secteurs à l'étude en ce qui a trait à l'usage des commerces. Les deux seules qui sont notables viennent du secteur François-Perrault. Les résidents de ce secteur ne sentent pas que l'offre commerciale est lacunaire ou a périclité et ils sont moins nombreux à affirmer aller faire la majorité de leur magasinage à l'extérieur du quartier. Les résidents des secteurs Pie-IX et Saint-Michel font tous une partie de leur magasinage à l'extérieur du quartier et certains tout leur magasinage autrepars. Dans ces deux sections de Saint-Michel on retrouve aussi, surtout chez les résidents de longue date, du mécontentement quant à l'offre marchande. On y décrit un exode des commerces du quartier, surtout à la fin des années 1990 et du début des années 2000. Claire (Entretien #6) mentionnait l'exemple du Marché Tradition qui était au préalable un Métro et avant un Steinberg. Pour elle, il y avait avec chaque changement de bannière, une perte en terme de qualité des produits et du service. Il a d'ailleurs été courant d'entendre les répondants des secteurs Pie-IX et Saint-Michel dire qu'il n'y a rien dans leur quartier en matière de commerces.

Dans les trois secteurs, les commerces les plus fréquemment utilisés sont les restaurants, les institutions bancaires, incluant les guichets automatiques, les commerces d'alimentation, les dépanneurs et les pharmacies. Il est toutefois rare d'entendre un répondant utiliser tous ces services dans le quartier.

Les raisons motivant le choix des commerces dans le quartier Saint-Michel a été abordé avec les répondants. La proximité de ceux-ci est apparue comme la raison numéro un de la fréquentation des commerces. En parlant de son choix d'une épicerie haïtienne dans le secteur Pie-IX, William mentionne: « Oui à cause de la proximité. Le fait que ce soit à côté, j'ai pas besoin de prendre l'autobus pis je peux y aller à chaque jour. Mettons que je voulais aller au Super C, il faudrait que je fasse l'épicerie pour deux semaines. Vu que c'est loin. C'est ça que j'aime faire c'est d'aller à chaque jour » (Entretien #20). Cet extrait d'entretien résume bien l'importance de la proximité dans les choix des commerces michelois.

Les commerces sont utilisés indépendamment des origines ethnoculturelles des clients comme des commerçants. En effet, peu importe qu'un commerce soit tenu par des commerçants d'une autre origine que la nôtre, on fréquente le commerce. Meryem en est un bon exemple. D'origine marocaine, elle achète sa viande dans une boucherie halal, son pain chez des Portugais, ses fruits et légumes chez des Indiens et son riz chez des Haïtiens (Entretien #13). Elle explique ses choix

par la proximité des commerces, mais surtout par les bons rapports qualité-prix qu'offrent ces commerces. Ce cas est partagé par la majorité des répondants faisant des achats dans le quartier.

Tracy nous donne aussi un témoignage montrant bien que l'association ethnoculturelle des commerces est secondaire dans le choix de les fréquenter ou pas. D'origine haïtienne, elle fréquente de plus en plus un marché asiatique, au détriment d'un marché haïtien.

« Pour tout ce qui a trait à la viande, légumes, produits surgelés, je vais au marché asiatique. La première fois où je suis rentré là j'ai été sorti de mon élément. C'est vraiment différent de nos épiceries grande surface. Je me sentais comme dans un autre pays. Tous les produits sont multicolore; 90% des produits qui sont là je sais pas c'est quoi. *Once in a while* j'en prend un au hasard pour l'essayer [...] j'y vais tout le temps. Avec le temps j'ai apprivoisé le magasin » (Entretien #18). Tracy nous montre bien que les appartenances ethnoculturelles des commerces n'est pas un facteur dissuasif à leur fréquentation. Au contraire, il s'agit d'un facteur de découverte. Bianca abonde dans le même sens: « Je prends ma viande à une boucherie halal car c'est à côté de chez moi... le produit est plus frais » (Entretien #1).

En utilisant les commerces de d'autres origines ethnoculturelles que la leur, les répondants à notre recherche montrent bien que les commerces peuvent être perçus comme des frontières à franchir, au sens où l'on réalise que les produits sont différents, tout comme l'appartenance ethnoculturelle, mais ces frontières sont franchissables. Bien que la proximité et la qualité des produits ont un impact dans les choix, le plaisir de fréquenter les commerces est aussi déterminant.

Un peu plus de la moitié des répondants ont mentionné utiliser des commerces car ceux-ci sont agréables à fréquenter. En d'autres mots, ils utilisent des commerces par plaisir. Dans les trois secteurs du quartier Saint-Michel, les restaurants et cafés sont les lieux que l'on fréquente par et pour l'agrément. Trois répondants ont mentionné visiter des restaurants car il s'agissait d'endroits où l'on peut relaxer et rencontrer des gens. Claire fréquente un restaurant de déjeuner quelques fois par semaine dans le but de socialiser: « Je vais au restaurant parce que je peux parler à n'importe qui... je jase avec les Portugais et tout, ils me connaissent mais ils ne savent pas mon nom, et je ne sais pas leur nom » (Entretien #6). Ce restaurant est un lieu de sociabilité entre des gens de différentes cultures, mais aussi un lieu où une certaine part d'anonymité

prévaut. Ce facteur rassure Claire qui ne cherche pas à créer des amitiés, mais plutôt des connaissances.

Giulio et Walter cherchent aussi des espaces de sociabilité et utilisent les restaurants du quartier pour rencontrer des amis. Les deux mentionnent que les Tim Horton et le McDonald sont des lieux propices aux rencontres et aux échanges. Giulio souligne: « Le Tim Horton c'est une force du quartier ! Il y en genre trois ! Tu rencontres aussi du monde. Le McDo est vraiment un lieu le fun aussi » (Entretien #12). Walter fait mention de l'aspect multiethnique de ces commerces, fréquenté par tous: « Le Tim est bien pour jaser et c'est proche. Il y a souvent un groupe d'Asiatiques qui parlent fort. On trouve ça drôle. On n'aise avec nos amis asiatiques » (Entretien #9). Dans les deux cas, les produits servis dans ces commerces n'ont pas fait l'objet de commentaires. Il est possible d'avancer que la sociabilité et le plaisir sont les principaux leitmotifs menant à la fréquentation de ces commerces. Il est aussi important de signaler que les deux restaurants franchisés mentionnés sont des endroits où il est possible de rester durant de longue période, voire même d'y flâner. Cet état de chose fait donc de ces lieux des endroits où il est possible de rencontrer des gens de toutes origines.

Giulio déclarait qu'il utilisait une des pizzerias du quartier car il connaît plusieurs des clients régulier de l'établissement : « Il y une pizzeria où je vais souvent car je connais pas mal le monde là. C'est plus que juste de la pizza ! C'est plus important les gens que je vois dans ce lieu là que ce que le commerce à m'offrir comme produit » (Entretien #12). Cette intervention démontre bien l'importance de l'aspect social dans le choix des commerces du quartier. Si une importante part des répondants n'ont pas mentionné le plaisir comme facteur influençant leurs choix commerciaux, ceux qui l'ont fait ont détaillé des endroits qu'ils utilisent pour plus que les produits. La possibilité de socialiser est une constante dans ces interventions.

Cohabitation interethnique

Lorsque questionné à savoir comment la cohabitation entre des gens de différentes origines, de différentes classes socio-économique et de différents âge, se vivait dans le quartier Saint-Michel, les répondants ont largement répondu que le tout se passait bien. Une fois la conversation sur le sujet bien entamé, des nuances surgissaient.

Aux dires des répondants, les Michelois se vouent un respect mutuel, indépendamment des origines (Entretiens #14 et 23), mais ne cherchent pas les contacts avec l'Autre (Entretiens #4, 14 et 17). Une dynamique de « vivre et laisser vivre » prédomine dans la cohabitation des Michelois. Cela n'est pas sans rappeler les travaux de Germain sur la cohabitation interethnique dans d'autres quartier de l'île de Montréal (1995).

Les différents groupes ethnoculturels n'ont pas, aux yeux des répondants, de manières différentes de vivre le quartier, mais plutôt des lieux différents. Comme le mentionne Mohammed, les commerces sont souvent des lieux où l'on peut, en partie, se retrouver entre gens de même origine: « Les cafés sont bons pour que les gens se rassemblent, mais c'est plus entre origines par contre » (Entretien #23).

Plusieurs réponses à la question de l'état de la cohabitation inter ethnique à Saint-Michel ont donné droit à des divisions des comportements selon l'origine des résidents, et ce, en deux groupes: les Canadiens-français et les autres. En effet, les répondants de ces « deux groupes » ne voient pas la cohabitation de la même manière. Les entretiens faits avec des Canadiens-français ont démontré que ceux-ci voient le quartier comme habité par des immigrants et des non-immigrants. Ils ne voient pas les lieux ou les interactions selon des origines précises, mais en fonction du fait d'être immigrant ou non. Ces répondants n'ont pas fait mention de malaise d'être en contact avec des immigrants, mais ils ne cherchent pas le contact. Au contraire, les contacts qu'ils vivent avec des résidents d'autres origines ethnoculturelles sont initiés par ces derniers. Marie donne cet exemple illustrant ce propos: « Sur ma rue il y a beaucoup d'Arabes qui sont là, et ils s'entendent vraiment bien avec les Canadiens et les Québécois. Et il y a beaucoup de magasins haïtiens alentour, quand je passe devant ils disent 'bonjour madame', je rentre pas mais je dis 'bonjour madame ou monsieur' » (Entretien #7).

L'autre « groupe », celui des interviewés appartenant à d'autres origines ethnoculturelles que canadiens-français, ne relate pas la cohabitation comme étant divisée en deux groupes. La plupart de ces répondants parlaient de cohabitation entre tous les Michelois et Micheloises. La seule nuance vient du fait que par moment ils répondaient en fonction de leur appartenance précise (algérien, haïtien, etc.). Les interventions faites sous cet angle servaient presque toujours à dénoter des moments où la cohabitation était facilitée par les similarités culturelles. Mohammed (Entretien #23) mentionnait que lors de son premier Ramadan dans le quartier, ses voisins

s'étaient montrés irrités du bruit fait après minuit durant cette période. Lorsque ceux-ci ont quitté le logement, au profit de compatriotes algériens, les choses ont été toutes autres lors du Ramadan suivant.

Les Canadiens-français reconnaissent, de façon quasi unanime, que les Michelois d'autres origines que la leur sont courtois, conviviaux et poli. Pour eux, les Autres apportent une bonne entente dans le quartier et ne créent pas de tension. Pour Myriam, les nouveaux-arrivants sont très polis comme elle l'affirme dans ce passage d'entretien: « Comme je dis, des fois, peut-être pas des jeunes, mais des gens plus âgés, sont peut-être encore plus polis que des Québécois... il y a plus de 'penser aux autres' que les Québécois » (Entretien #5).

Ce passage montre bien l'opinion des Canadiens-français, quant à la sociabilité publique, vis à vis des résidents d'autres origines ethnoculturelles. Le passage illustre également une autre dynamique liée à la cohabitation entre les Michelois: la cohabitation intergénérationnelle. Tous les répondants ont souligné que les différents groupes d'âge ne vivent pas le quartier de la même manière. Les plus jeunes sentent une méfiance de la part des aînés et ces derniers craignent les plus jeunes. Les aînés ont aussi moins tendance à interagir avec des gens d'une autre origine que la leur. Pour les plus jeunes c'est tout le contraire. Comme l'explique Rocky, les groupes plus jeunes sont plus «mixés» ou appelés à cohabiter: « The biggest distinctions are around age more than origins. The youth are very mixed culturally speaking » (Entretien #10). Pour les plus jeunes, on ne voit que rarement les différences ethnoculturelles, ce seraient les aînés qui les remarqueraient. Walter abonde en ce sens en parlant des différences ethnoculturelles: « Je dirais que c'est souvent les plus âgés. Mais les jeunes voient pas de différence » (Entretien #9). Il y a donc, selon nos analyses, deux groupes en chien de faïence à Saint-Michel: les jeunes et les moins jeunes.

Certain répondants ont fait l'éloge de facteurs contribuant à la bonne entente présente dans le quartier. Pour Tracy, bien que des achoppements communicationnels peuvent survenir, car il y a une multitude de langues maternelles dans le quartier, le fait que la majorité de Michelois soient des immigrants ou d'origines immigrantes amène le partage d'une même mentalité.

«Vu que c'est majoritairement immigrants on a plusieurs points en commun comme plus culturellement. Nos traits, peut être nos défauts sont plus pareils. Je trouve qu'en tant que

quartier immigrant... je sais pas comment le dire... il y a des choses que ça nous dérange pas de faire. Tandis que dans un quartier plus majoritairement québécois tsé il va y avoir certaines choses de différentes. Il y a un côté plus familial quand c'est plus immigrant que l'inverse. Donc les gens ici qui sont bien quand les enfants jouent et qu'une mère surveille tous les enfants. C'est une affaire que ma mère m'a toujours dit. Tandis que dans d'autre quartier chaque parent surveille leur enfant. C'est ça la différence » (Entretien #18).

Le partage de l'expérience de l'immigration, au sens large, est un facteur liant les Michelois, cela aurait même des impacts dans la vie de quartier, ne serait-ce qu'en lui conférant un aspect plus familial qu'ailleurs. Giulio abonde dans le même sens, le fait d'être immigrant entouré d'une importante population d'immigrants mène à créer des liens, ou à tout le moins, à faire preuve de tolérance: « Je pense que le statut d'immigrant rassemble. Quand t'es pas blanc tu es immigrant. C'est pas utilisé en mal, mais tu es immigrant. C'est une valeur commune. Il y a un *slang* partagé, qui prend un peu de toutes les langues. Ça aide. C'est comme un passeport » (Entretien #12).

Autre facteur créant un liant est le partage d'une langue commune le français. La vaste majorité des Michelois parlent le français et les nouveaux-arrivants dans le quartier maîtrisent, plus souvent qu'autrement la langue de Molière. Il va sans dire que cela facilite l'accès aux commerces et aux services du quartier, ceux-ci étant offerts en français, en plus d'autres langues, dans tous les commerces du quartier. Les interactions aussi sont facilitées par le liant que crée une langue communément partagée. Pour William, le français est essentiel à la bonne ambiance dans le quartier. « Vu que les gens parlent pas mal tous français, tu peux plus facilement créer des liens. Même ceux qui parlent mal français le comprennent... ça réduit les chances que les gens ne se comprennent pas » (Entretien #20).

Les entretiens avec les résidents nous ont éclairé sur les interactions qu'entretiennent les Michelois entre eux. La majorité des répondants affirment que leurs relations d'amitié significatives se font avec des gens ne vivant pas dans le quartier, mais ils sont quasiment unanimes par rapport au fait qu'ils côtoient leurs voisins, avec lesquels, ils établissent minimalement des relations cordiales et polies, et ce, indépendamment des origines. Les réseaux d'entraide, comme le gardienage des enfants, sont relativement répandus, mais la plupart du

temps, entre des gens de même origine. Les plus jeunes ont tendance à avoir des relations sociales plus diversifiées ethnoculturellement parlant, partageant même selon un répondant, une même origine : la montréalité.

L'appartenance au quartier est passablement partagée. Les gens, sans parler d'une fierté sans borne, apprécient et se voient rester dans le quartier dans les années à venir. Les raisons qui les ont amenés à Saint-Michel varient, mais restent alignées sur le prix des loyers et la proximité des commerces et de personnes de leur origine ethnoculturelle. Cela tend à confirmer notre hypothèse quant au *happenstance* : on choisit des critères et on va là où ceux-ci sont comblés.

Les espaces publics sont vus comme les terrains où la cohabitation se vit le plus amplement. Les parcs, aires de jeux, plateaux sportifs, mais aussi les commerces sont des lieux qui ne sont pas associés, voire marqués, par des groupes précis. Il y a des possibilités d'appropriation pour tous les habitants du quartier. Cela demande des efforts de négociation, mais cela se fait, aux dires des résidents, sans heurts apparents.

5.2 Les aspects particuliers:

Lors des entretiens avec des résidents du quartier Saint-Michel des aspects sont ressortis, soit par leur singularité, la fréquence inattendue de leur mention ou car ils s'opposaient à la littérature sur le quartier. Les prochaines lignes nous permettront d'explorer ces éléments.

La criminalité :

Si l'on se fie à la réputation du quartier Saint-Michel, la criminalité aurait dû être une composante omniprésente des interventions des répondants. Tel ne fut pas le cas. On aurait pu penser que la majorité des interviewés aurait été témoins d'actes illégaux. Tel ne fut pas le cas. Seulement deux répondants, un dans le secteur François-Perrault et l'autre dans le secteur Saint-Michel, ont fait mention de la criminalité du quartier. De tous les répondants, Rocky a été le plus souvent témoin, et même victime, de criminalité. Il donne un exemple récent de criminalité contre la propriété privée: « For instance, my car got broken into several times, not in my lifetime but in this year. We know who does it. He did almost every car for years. Always to take

things inside of it. Many time I saw broken window and people cracking open the top of the door to get in. In fact, it happen to me two days ago » (Entretien #10). Pour Rocky, cette criminalité est frustrante car répétée. De tout l'entretien avec ce répondant, ce fut la seule mention négative sur le quartier.

Pascal relate un incident où il a été victime d'une agression dans le quartier:

« J'ai eu une interaction négative l'an passé. Je pense que c'était des gens qui voulaient jouer au gangster. J'avais la priorité à une intersection en auto et lui voulait y aller on s'est échangé des mots et j'ai fait un doigt d'honneur. Alors il m'a suivi pendant un bout et arrivé à la lumière, le passager est sorti pour me donner une claque et essayer d'ouvrir la porte de l'auto. J'ai appelé la police et ils ont fait un rapport. J'ai même identifié des portraits. Disons que ça ma échaudé ! Mais sinon ça ce passe bien ou jamais eu de conflit de mœurs, tout le monde est égal dans la gentillesse comme dans la médiocrité » (Entretien #17).

Malgré la nature des gestes posés en son endroit, Pascal relativisait que ce comportement n'était pas propre à Saint-Michel et que cette « interaction négative » pour reprendre ses mots, aurait bien pu avoir lieu autrepart sur l'île de Montréal. Pour lui, malgré le désagrément engendré, il ne portait pas de jugement sur les Michelois.

Le quartier Saint-Michel a connu des heures où la criminalité était plus visible qu'elle ne l'est aujourd'hui. Tracy se remémore comment le quartier était à cette époque:

« Il y a eu des années où il y a eu beaucoup de guerre de gang de rue et c'était un quartier ciblé pour ça. Je peux pas dire que les guerres ont arrêté, mais c'est rendu qu'il y a plus vraiment de trouble fête ou c'est moins visible. Donc il se passe plus grand chose. Avant, il y avait toujours un tiré, il y avait toujours la police dans le coin, maintenant c'est tranquille. Là les enfants jouent dans la rue jusqu'à 9 ou 10 heures du soir. Avant, jamais tu aurais vu ça » (Entretien #18).

Cette répondante mentionne que la criminalité, bien que toujours présente, n'est plus un élément retenant l'attention comme ce fut le cas à une époque. Un sentiment de sécurité est revenu et

permet au quartier d'être un endroit où l'on peut laisser ses enfants jouer dans la rue sans avoir à craindre le pire.

Une partie des répondants ont souligné des moments non pas de criminalité, mais d'apparence de criminalité. Marie parle d'épisodes où une apparence de petite délinquance était visible: « Il y avait un temps où t'avais de la misère à aller au dépanneur parce qu'il y avait des Haïtiens et des Portugais, ils se tenaient debout avec leurs bières devant les dépanneurs, mais là ça s'est amélioré, les policiers passent plus souvent... On avait un peu peur pour la sécurité » (Entretien #7). Cela fait écho à ce qui a été mentionné précédemment quant à la méfiance des répondants plus âgés quant à ce qui est perçu comme de la criminalité.

Loin de nous l'idée d'avancer qu'il n'y a pas de criminalité dans le quartier Saint-Michel. Nous cherchons par contre à déboulonner l'idée préconçue que les Michelois vivent dans un quartier chaud. Les citations des dernières lignes composent l'entièreté des commentaires liés à la criminalité dans le quartier. Il est facile de penser que des commentaires similaires pourrait être recueillis dans le cadre d'une recherche, similaires à la nôtre, dans un autre quartier.

Commentaires sur l'amélioration du quartier :

Si la majorité des commentaires émis par les participants à notre recherche montrait que le quartier Saint-Michel est paisible et qu'il est agréable d'y vivre, certain répondants ont soulevé, comme nous l'avons précédemment relaté, que le quartier a perdu des commerces et une certaine qualité de vie. Ce constat est particulièrement présent chez les résidents de longue date. Bianca, résidente originaire du quartier, trouve que le quartier s'améliore avec les années, mais qu'il est délaissé et ciblé pour les mauvaises raisons. En parlant des raisons du délaissement du quartier, elle déclarait:

« Le quartier a été délaissé par les instances gouvernementales, les instances plus municipales, les agglomérations, ce genre de chose là. Nous on est vraiment *targeté* pour des choses ... on est *targeté* par exemple pour le décrochage scolaire, mais tu as aussi des gens hautement scolarisés qui vivent ici parce qu'ils viennent d'un autre pays. Est-ce que ce sont des décrocheurs aussi? Non, mais ils auront rien pour eux parce que ce ne sont pas des décrocheurs. Et pourquoi Saint-Michel est *targeté* spécifiquement pour ce genre de chose-là? C'est toujours *targeté* pour des choses négatives aussi. Donc c'est ça que je

veux dire par délaissé [...] Je trouve qu'il y a des choses qu'on pourrait faire de différent dans le quartier. Mais on les fait juste pas parce que tout le monde s'en fout du quartier. On s'en fout là, de Saint-Michel! Il y a juste des immigrants ici donc...pourquoi on donnerait de l'attention à ce quartier?? » (Entretien #1).

Cet extrait d'entretien montre bien une frustration quant au devenir du quartier. Bianca se montre critique des instances décisionnelles du quartier, car les projets faits ne répondent pas aux besoins du quartier. Il y aurait une part d'abandon du quartier, ou à tout le moins, un manque de volonté de régler les problèmes du quartier.

Il faut toutefois aussi faire mention des commentaires sur l'amélioration du quartier au cours des années. William trouve que Saint-Michel est dans la bonne direction comme il le mentionne dans l'extrait d'entretien suivant: « Les choses changent dans le quartier. C'est plus pareil pareil au quartier de mon enfance, c'est mieux. C'est plus détendu que dans mon souvenir » (Entretien #20). Giulio abonde dans le même sens. Pour lui, la réputation peu enviable du quartier tend à se dissiper: « Je pense que l'on perd ce préjugé là tranquillement. On est de plus en plus découvert. C'est moins pire qu'avant. J'ai pas de *stats*, mais depuis 10 ans je pense qu'il y a eu moins de criminalité qu'avant » (Entretien #12). Giulio représente bien la façon de penser d'autres participants à notre recherche, à savoir que le quartier est plus connu qu'à une autre époque, et ce, pour des raisons autres que la criminalité.

Bien que ces répondants avaient du mal à cibler des actions ou des aspects structureaux ayant rendu le quartier plus paisible, ils s'entendaient sur le fait qu'un certain momentum positif se voyait dans Saint-Michel.

Racisme :

Le mot « racisme » n'a été soulevé que par un répondant lors de notre recherche. Mohammed, homme d'origine nord-africaine, est arrivé dans le quartier il y a trois ans à la suggestion d'amis et de membres de sa famille. Ayant vécu des mauvaises expériences par le passé durant des recherches d'appartement, il a été étonné de l'accueil et de l'ouverture des propriétaires d'immeuble à louer à des personnes racisées. C'est une fois installé que les choses ont pris une désagréable tournure, comme il nous l'explique:

« Mes voisins, nous critiquaient beaucoup pour des choses comme la gestion des poubelles, les heures à laquelle laver des vêtements, etc. Ils associaient tout ce que l'on faisait mal selon eux sur le fait que nous sommes arabes et musulmans; on venait d'arriver et on apprenait ces choses là... c'était des gens qui visiblement ne nous voulaient pas comme voisin. Nous avons quelques fois discuté pour régler les choses. Avec le temps les choses vont mieux, mais on sent que l'on est épié et que nous n'avons pas droit à l'erreur » (Entretien #23).

L'extrait de l'entretien avec Mohammed illustre bien une situation de racisme vécue dans son voisinage. Pour lui, il s'agit d'actions faites par des voisins mal intentionnés, mais qui ne reflète pas le portrait global de la population du quartier Saint-Michel. Il est toutefois important de souligner cet incident, car il y a fort à parier que ce type de situation est plus fréquent que ce que laisse entrevoir notre recherche. Le fait de faire un entretien avec des hommes issus de la majorité, la peur du jugement ou de représailles, la difficulté, ne serait-ce qu'émotionnelle, d'avoir été la cible de tels comportements, peuvent expliquer pourquoi des répondants à notre recherche n'aurait pas voulu aborder ce sujet avec nous; et par le fait même réduit la fréquence des mentions de tels incidents dans le quartier Saint-Michel.

Réseaux de solidarité:

Lors de nos entretiens avec des résidents du quartier, nous avons souvent entendu parler de réseaux informels d'entraide. Ces réseaux sont le fruit de l'aide que s'offrent mutuellement des voisins, des amis et parfois même de simples connaissances. Nous avons inclus dans cette section les gestes ne menant pas à une rémunération.

Pour illustrer ce que sont ces réseaux, prenons l'exemple donné par José. Il mentionnait le réseau que sa mère avait contribué à mettre en place lorsqu'elle l'aidait avec son enfant en bas âge. « Elle avait créé des liens avec d'autres latinas qui avait des enfants. Elles se voyaient souvent et on commencé à garder les enfants les unes des autres. Si une devait aller chez le médecin ou n'importe quoi, elle laissait son petit chez l'une ou l'autre et elles se re-payait en gardant l'enfant de l'autre à un autre moment » (Entretien #4). Ce réseau d'entraide provenait de liens faibles déjà établis et passablement formels. Il est possible de penser que le partage d'une culture commune aura facilité la création d'un tel réseau. José en rajoute concernant la place que ce

réseau avait pris: « Une des filles avait trouvé un emploi mais elle devait travailler de nuit de temps en temps, elle laissait sa petite chez ma mère. C'était super important car sinon elle aura pas pu travailler ». Ce réseau bâti sur la confiance montre une solidarité et une convivialité dans le quartier. Ces réseaux sont, dans des formes différentes, monnaie courante dans le quartier.

Des réseaux informels existent en reprenant le principe de « eyes on the streets » de Jane Jacobs, mentionné dans *Life and death of great American cities* (1961). Les répondants, en particulier ceux du secteur Pie-IX, ont mentionné qu'une vigilance quant aux allers et venues des gens était présente dans leurs rues. Tracy explique la chose:

« Je sais, c'est des quartiers plus *fancy*, les gens sont jamais là. Ils travaillent ils se voient jamais. Ils savent pas qui sont leur voisins. Si une voiture est *parké* là (devant la maison) et que c'est pas une personne du quartier, je vais le savoir tout de suite. Moi je peux partir ma porte débarrée et j'ai toute les personnes du coin qui regardent, tu comprends. Tu peux pas faire ça à Westmount. Oublie là, oublie » (Entretien #18).

Pour elle, un « réseau de surveillance » de son pâté de maison assure une certaine vigilance. Ce réseau est informel et il y a fort à parier que ce ne sont pas tous les résidents qui y prennent part. Il n'en demeure pas moins que pour Tracy, ce réseau amène un bénéfice tangible, soit la tranquillité d'esprit que son voisinage veille au grain.

Des services ponctuels ont aussi été mentionnés par des répondants de notre recherche. Myriam relatait qu'elle avait demandé au fils de son voisin de mettre ses ordures sur le bord de la rue, car elle revenait d'une opération. Même une fois rétablie, le fils continue de s'acquitter de cette tâche. En retour, elle accepte de recevoir les nombreux colis que reçoivent cette famille. Un réseau de solidarité est action pour cette répondante. Pour Myriam, cette situation est plus fréquente dans le quartier que l'on peut le croire comme elle l'explique en ces mots: « Les gens ici aiment rendre service. Je peux leur demander un service, les gens sont très contents à dire 'Oui, j'vais y aller t'aider' » (Entretien #5).

Un moment où de la convivialité et de la solidarité est visible vient des périodes de déneigement et de chargement de la neige. Cette période nécessite que tous les véhicules doivent être déneigés et changer de place de stationnement. Marc soulignait que cette période donnait lieu à des moments d'entraide: « J'ai souvent aidé des gens à déneiger leur voitures et sans rien demander,

ils viennent m'aider avec la mienne » (Entretien #11). Cet état de chose est partagé par d'autres répondants. Pour Saber aider ses voisins n'est pas de la solidarité, mais de la civilité. Il explique: «On m'a souvent aidé avec l'auto en hiver. Quand je suis arrivé, je savais pas trop comment faire. Un voisin m'a expliqué quoi acheter et comment comprendre où mettre la voiture. On s'entraide encore aujourd'hui... L'hiver dernier il allait laisser sa voiture sur la rue quand ils venaient ramasser la neige. Je suis allé lui rappeler et il était content» (Entretien #14).

Conclusion :

Les entretiens avec les résidents du quartier Saint-Michel nous ont amenés à valider certaines hypothèses, comme celle des choix résidentiels des Michelois. Ce qui a attiré les répondants à choisir le quartier est, dans la majorité des cas, le faible cout des loyers. La proximité de commerce associé à une origine ethnoculturelle est également un facteur d'attractivité du quartier. Cela ajoute du poids à notre argument que les gens ne choisissent pas vraiment le quartier, mais plutôt un lieu répondant à des critères précis; dans certains cas des fatalités. Mais une fois arrivés, les répondants ont répondu vouloir rester dans le quartier y trouvant l'ambiance cordiale et agréable. Il y a un bon sentiment d'appartenance face au quartier, et ce, dans tous les secteurs. Les répondants du secteur François-Perrault ont toutefois souvent l'impression de ne pas vivre dans le quartier Saint-Michel, mais dans le quartier François-Perrault. Ce quiproquo est souvent apparu dans les entretiens. En ce qui a trait aux interactions vécues dans le quartier, on dénote une plus large proportion de répondants interagissant avec leurs voisins et autres résidents du quartier dans les secteurs Saint-Michel et Pie-IX que dans le troisième. Ces secteurs sont les plus hétérogènes, ainsi que les plus densément peuplés, du lot et offrent donc de plus grandes possibilités d'habitation face à l'Autre que le secteur François-Perrault. Les interactions se font plus facilement avec des gens d'origine diverse chez les plus jeunes et plus difficilement chez les plus âgés. L'âge s'est avéré être un facteur plus important que l'origine quand venait le temps de voir les conditions favorisant ou limitant les interactions. Les jeunes sont aussi plus susceptibles de partager une appartenance identitaire face à la ville de Montréal, une forme de « Montréalité », que face à une origine ethnoculturelle.

Les parcs et les espaces publics sont plus souvent utilisés par les jeunes que par les plus vieux. Dans tous les secteurs à l'étude, il nous a été permis d'entendre des répondants que l'on voit et l'on vit les parcs comme des lieux de sociabilité. On y va pour être avec des amis, mais aussi pour être en public. Les répondants nomment les contacts spontanés comme des facteurs attrayants des parcs. Il faut toutefois un minimum d'habitation, sous la forme d'un visage que l'on revoit ou d'un voisin que l'on salue fréquemment, avant de sentir à l'aise à établir de plus amples interactions avec une personne.

Questionnés sur leur usage des commerces dans le quartier, les répondants ont déploré le faible nombre de ceux-ci dans le quartier, mais en apprécient la variété. Pour eux, les commerces sont des lieux où l'on peut, dans la majorité des cas, socialiser et fréquenter avec plaisir. À savoir si les répondants utilisaient plus souvent les commerces associés à leur origine ethnoculturelle, il nous a été possible de voir que non. Les Michelois magasinent dans les commerces indépendamment de l'origine de celui-ci. La proximité est le principal facteur d'attractivité d'un commerce. Les restaurants du quartier sont les commerces où l'on aime le plus socialiser.

Sommaires toutes, les répondants à notre enquête ont vu le quartier Saint-Michel et ses habitants comme des gens cohabitant de façon agréable et sans chercher à créer des heurts. L'âge semble être un facteur plus porteur de préjugés et d'a priori que l'origine ethnoculturelle. On souligne souvent que le partage du français comme langue commune est un facteur favorisant la communication entre les Michelois.

Chapitre 6 – Le regard des commerçants :

Les commerçants du quartier sont des interlocuteurs de choix de notre recherche, car ils ont un contact avec un grand nombre de Michelois, mais aussi parce qu'ils offrent, pour la plupart, des lieux propices à la sociabilité publique et à la cohabitation interethnique. Comme nous le mentionnions précédemment, la majorité des commerces du quartier Saint-Michel sont associés à une appartenance ethnoculturelle (boucherie marocaine, boulangerie portugaise, etc.). Si une part des clients de ces commerces sont de la même origine que ces établissements, ils ne le sont pas tous. La qualité des produits, la proximité des commerces, mais aussi un certain plaisir à fréquenter les commerces du quartier, en particulier les établissements de restauration, ont été

mentionnés par les résidents interrogés dans le cadre de notre recherche, comme les facteurs les menant à utiliser les commerces de Saint-Michel. Plusieurs facteurs influencent le choix de fréquenter ou non un commerce. Selon nos observations et nos entretiens, l'origine du commerce n'est pas un élément déterminant dans ce choix.

Mais quel est le point de vue des commerçants? Remarquent-ils des aspects particuliers chez leurs clientèles? Ont-ils des clients réguliers? Considèrent-ils que leurs commerces sont des lieux de sociabilité? Le présent chapitre cherche à voir le quartier comme les commerçants le voient.

Plus de la majorité des commerçants rencontrés avait choisi, soit en achetant ou en fondant leurs commerces le quartier Saint-Michel. Les autres ont repris le flambeau du commerce d'un membre de leur famille. Ceux qui ont choisi de venir s'y établir l'ont majoritairement fait, car ils voulaient rejoindre une clientèle de même origine que la leur. Ahmed explique les raisons qui ont mené à son choix du quartier Saint-Michel pour y établir sa boucherie: «Nous vivions déjà dans le quartier depuis quelques années. Au départ du projet (de boucherie), nous visions le Petit Maghreb, mais il y avait déjà plusieurs boucheries. C'est mon associé de l'époque qui a pensé à aller plus au nord parce qu'il n'y avait pas de boucherie halal et il y avait déjà une communauté de Marocains et d'Algériens» (Entretien #3). Pour lui, l'absence de concurrents, et d'un bassin intéressant de clients potentiels l'a attiré. Pierre-Yves donne un similaire son de cloche quant à l'ouverture de son commerce de restauration haïtienne dans le quartier: «Je voulais aller là où il y avait des Haïtiens, c'est eux les clients. Je n'étais pas intéressé à aller à Montréal-Nord, alors je suis venu à Saint-Michel ... Je connaissais le coin un peu déjà» (Entretien #21). Pour ces deux commerçants, la présence de potentiels clients était la principale raison de leur venue dans le quartier.

Un seul répondant a mentionné avoir hésité à venir s'établir dans le quartier à cause de la mauvaise réputation du quartier. Lee, tenancier d'un dépanneur dans le secteur Saint-Michel, a acheté le commerce il y a une vingtaine d'années. Ce qui l'a convaincu de s'établir dans le quartier était le faible coût du commerce et le grand nombre de clients. «J'ai passé une semaine avec les anciens propriétaires dans le commerce. J'ai vu le nombre de gens qui venaient et c'a m'a convaincu» (Entretien #8).

Les commerçants rencontrés ont ouvert, ou oeuvrent pour, des établissements étant en affaire depuis minimalement quelques années. Le plus jeune commerce a ouvert ses portes il y a quatre ans et le plus établi depuis une cinquantaine d'années. Les représentants de ces magasins ont donc trouvé des avenues d'affaires viables dans le quartier. Il était important de leur demander s'ils pensaient quitter le quartier, ou s'ils y avaient déjà songé.

La majorité ont pensé, à un moment ou un autre, quitter le quartier, mais toujours à cause de période de faible l'achalandage. Mike, gérant d'un magasin de chaussure mentionne: «Des fois on se questionne quand c'est très tranquille. Mais c'est sur qu'il y a beaucoup de nos clients qui ont quitté le coin après s'être mariés et qui vivent plus loin. Mais on a encore des bonnes racines implantées» (Entretien #2). Cet extrait d'entretien représente bien les échos des autres commerçants ayant songé à quitter le quartier: on y pense, mais y est bien implanté alors on reste. Il est intéressant de noter qu'en aucun cas le quartier lui-même, où ses composantes ont été citées comme raison pouvant mener à un départ. Ce sont les éléments « d'affaire », comme le disait Juan Ignacio (Entretien #22), qui prévalent dans la réflexion. Les commerçants n'ayant jamais pensé à quitter le quartier ont, pour la plupart, souligné que les affaires étaient bonnes et qu'ils n'avaient donc pas de raison de penser à s'installer ailleurs.

La perception du quartier Saint-Michel n'est pas la même d'un répondant à l'autre. Malgré le fait qu'ils s'entendent pour dire que le quartier est un bon endroit pour y faire des affaires, la perception globale de celui-ci varie. Les répondants ont en majorité une bonne opinion du quartier, certains semblant même ignorer la mauvaise réputation du quartier. Ahmed parle d'un quartier où il y fait bon vivre et où une belle cohabitation existe. Arrivé à Montréal il y a environ une dizaine d'années, il était conscient que Saint-Michel n'était pas le quartier le plus en vue de la ville, mais pour lui, il ne s'agit pas d'un quartier problématique. La densité de population semble charmer notre interlocuteur: «C'est bien Saint-Michel, j'aime qu'il y ait beaucoup de logements sur un petit territoire; les gens sont proches» (Entretien #3).

Une partie importante de notre échantillon de commerçants s'est montré ambivalent sur comment ils perçoivent le quartier. Antonio, un Italien propriétaire d'un café depuis une trentaine d'années, affirme que le quartier n'est pas dans ses plus beaux jours. Selon lui, les belles années du quartier remontent à la période de l'ouverture de son commerce: «Quand on a ouvert, il y avait plus d'Italiens. Ils venaient souvent. Les gens, même ceux qui sont pas italiens, étaient plus proches, il

y avait plus de choses qui se passaient» (Entretien #16). Plus loin dans l'entretien, il avançait que le quartier avait connu une baisse, tant en terme de qualité de vie que pour les affaires au début des années 2000. Questionné à savoir ce qui avait pu causer cette baisse, Antonio répondit: «Il y a eu plus d'immigrants et ça a pris du temps avant que les gens get together ... Je pense qu'il y a plus de liens là qu'à ce moment-là» (Entretien #16). Pour ce répondant, le quartier est analysé sur le temps long, sur les changements que le quartier a vécus. Il n'a jamais pour autant parlé d'éléments négatifs, mais du départ d'éléments positifs, soit une part de sa clientèle et des liens sociaux, voire d'un esprit de communauté, jadis présent.

Mike, lui aussi d'origine italienne, aborde la question de sa perception du quartier en fonction d'une dynamique «avant-après»:

«C'est sûr que l'est de Montréal, on se fait dire que l'on est les pires. Mais je suis ici pratiquement sept jours sur sept, puis je suis pas prêt à dire que c'est pas bon. On est pas là la nuit, mais dans tous les quartiers il y a des choses qui se passent. Il se construit pas mal de choses aussi. Il y a encore de la vie. Il y a eu un creux, mais peut-être qu'il va y avoir un rebond. C'est ça que je sens... avec quelques années ça pourrait prendre de l'importance.

Question : Le creux tu l'as vu quand ?

Mike: Quatre-cinq ans.

Question : Le creux c'est quoi ? C'est économique ?

Oui économique c'est sûr. On a perdu beaucoup de clientèle. Des gens que l'on voyait huit fois par année et là c'était deux. Ça sûr que ça aide pas. La nouvelle vague qui est arrivée, elle est pas encore implantée alors ça achète moins. C'est économique !» (Entretien #2).

L'intervention de cet interviewé fait mention d'une baisse de l'achalandage, aux alentours de 2010, qui a réduit son chiffre d'affaires. Il est possible de déduire que la crise économique de 2008 peut en partie expliquer cet état de choses. Il est intéressant de noter que Mike est conscient que le quartier, ou l'est de la ville pour reprendre ses dires sont porteur de stigmates, mais que

néanmoins il porte un regard positif sur celui-ci. Les clients changent, mais il est convaincu que Saint-Michel est encore un lieu durable et intéressant pour y tenir boutique.

Lee est probablement le plus acerbe dans ses commentaires sur sa perception du quartier: «C'est pas un beau quartier, il y'a beaucoup de monde, c'est pas ça le problème, mais les gens sont pas tous biens. Avant c'était pire... jamais très mauvais, mais on pouvait avoir des problèmes comme les vols et les saletés que les gens laissent... il y'a plus ça ... c'est pas mauvais comme quartier» (Entretien #8). Pour Lee, le quartier s'est «amélioré» dans les dernières années, car entre autres, le quartier est plus propre et plus paisible. Questionné à savoir ce qui avait fait changer les choses, Lee chercha longtemps avant de dire: «Je pense que les gens sont plus habitués à vivre avec des gens qui viennent d'ailleurs». Une part d'habitude est une des raisons, selon ce tenancier de dépanneurs, qui font de Saint-Michel un quartier où il y fait mieux vivre qu'à une époque.

Lorsque nous avons demandé aux commerçants de décrire leurs clientèles, ils ont presque tous parlé d'un «mélange de gens de partout», pour reprendre les paroles de Pierre-Yves (Entretien #21). Les commerces sont visités par des gens de tout âge et de tout genre. Antonio fait exception affirmant que son café est visité par des hommes italiens de 30 ans et plus: «C'est le but d'un café, on sert tout le monde, mais c'est plus pour les hommes italiens» (Entretien #16).

Les répondants ont aussi été interrogés sur l'origine ethnoculturelle de leur clientèle. Comme nous pouvions l'anticiper, une part importante des clientèles de nos interviewés partagent la même origine ethnoculturelle que celles des commerçants. Nous donnions précédemment l'exemple d'Antonio qui mentionnait que son café desservait majoritairement une clientèle d'origine italienne. Cet exemple illustre bien la situation des autres répondants à la différence près qu'à l'inverse de ce commerçant, les autres soulignent qu'une part importante de leurs clients ne partagent pas leurs origines ethnoculturelles.

Ahmed, qui tient une boucherie halal, mentionnait que sa clientèle est bigarrée et relativement représentative de la population micheloise: «Nous avons des gens qui viennent de partout. Surtout avec le temps. Dans les premières semaines, c'était surtout des musulmans qui venaient, mais assez rapidement, on a commencé à voir des Haïtiens, des blancs, des latinos. On sert un peu tout le monde» (Entretien #3). Questionné à savoir pourquoi des gens de toutes origines

fréquentait son commerce, il ajouta ceci: «Pour le bon service! (rires) Je pense que l'on donne du bon service oui, mais c'est surtout parce que tout le monde mange de la viande. La viande halal c'est la même viande au goût et à la cuisson que ce que l'on trouve chez Super C ou ailleurs» (Entretien #3). Ahmed souligne que les produits qu'offre son commerce d'alimentation étant utilisés par tous, il est donc normal que son établissement rejoigne des gens de toutes origines. Il note toutefois qu'au début, les clients étaient comme lui nord-africains. Une habitude a permis de rejoindre un plus grand nombre de clients de différentes origines.

Pierre-Yves donne un même son de cloche. Son casse-croûte haïtien était fréquenté presque exclusivement par des Haïtiens avant de voir plus de non-Haïtiens le fréquenter: «C'est sûr que nous ont cherché des Haïtiens, mais il faut aussi d'autres gens pour faire vivre le resto. Après quelques mois, on a commencé à avoir des clients qui étaient pas haïtiens ... on rejoint beaucoup de gens; des Québécois, mais surtout des latinos parce que la bouffe se ressemble pas mal» (Entretien #21). Ce commerçant mentionne aussi qu'une période d'habitude a été nécessaire avant de rejoindre une plus vaste clientèle. Ce constat a été partagé par les commerçants oeuvrant en restauration.

Mike remarque que la clientèle de son magasin de chaussures était à une époque majoritairement d'origine italienne, mais que maintenant elle est très diversifiée; étant du même coup plus représentative de la diversité du quartier qui l'accueille. Lee soulignait que sa clientèle était loin d'être majoritairement d'origine asiatique: «Non y'a des gens de partout qui viennent ici; Saint-Michel c'est pas tant d'Asiatiques» (Entretien #8).

Nous avons aussi demandé aux commerçants si leur clientèle en était une d'habitues et, si oui, pourquoi celle-ci revenait dans leur établissement. Les réponses ont été passablement unanimes: les commerçants interrogés ont tous une clientèle d'habitues et de réguliers. Quelques interviewés ont mentionné qu'il serait difficile de tenir commerce dans le quartier, voire même ailleurs, sans une part de clients réguliers. «J'aurais pas de business otherwise» avança Antonio (Entretien #16).

Les deux restaurateurs (Entretiens #21 et 22) de notre échantillon mentionnaient que les clients réguliers sont pour eux des clients qui viennent au moins une fois par mois, certain plus souvent.

Questionné à savoir si ces clients étaient de la même origine ethnoculturelle que la leur, ils répondirent que oui, mais qu'ils avaient aussi des habitués qui ne l'étaient pas.

Ahmed souligne que son commerce comporte pratiquement que des habitués: «Depuis deux ans, je dirais que je reconnais tous mes clients. Ils viennent assez souvent, mais ça varie. Il y en a qui viennent à chaque semaine... il y a une dame qui vient tous les jours!» (Entretien #3). Également questionné sur l'origine de ses clients réguliers, Ahmed répondit que ceux-ci étaient majoritairement nord-africains, mais qu'une portion appréciable de sa clientèle d'habitué est d'autres origines.

À savoir pourquoi qu'est-ce qui, selon eux, incitait leurs clients à revenir, nos interviewés nommèrent les traditionnels suspects: bon service à la clientèle, rapport qualité-prix et la qualité des produits. Les analyses de nos répondants ont toutefois été plus loin. Pierre-Yves ajouta que, selon lui, il y a peu d'offres marchandes dans le quartier Saint-Michel et que cela expliquait qu'il avait autant de client régulier. «On sert de la nourriture haïtienne, il n'y a pas vraiment ça ailleurs... il faut aller à Montréal-Nord pour en trouver d'autre. C'est sûr qu'il y a d'autres casse-croûte, c'est là que le service et la qualité de la bouffe comptent» (Entretien #21).

Le manque de commerces dans le quartier est mentionné par certains répondants étant un facteur permettant d'avoir une clientèle régulière. Il est intéressant de souligner que dans nos entretiens avec des résidents du quartier, une importante proportion de ceux-ci avait affirmé utiliser en majorité des commerces en dehors de Saint-Michel. Il est à penser que la proximité des commerces michelois des résidents du même quartier leur offre un avantage compétitif. Ahmed abonde dans le même sens: «Il n'y a pas de boucheries halal dans cette partie du quartier. On a donc une bonne chance de fidéliser les gens qui achètent de la viande halal» (Entretien #3).

Antonio et Lee ont offert des réponses similaires. Pour eux, ce n'est pas le manque de commerces semblables aux leurs, respectivement un café et un dépanneur, qui manque dans le quartier; il y a deux dépanneurs à moins de trois minutes de marche de celui de Lee. Ces deux commerçants mettent l'accent sur une bonne connaissance de leur client afin de les inciter à revenir. Antonio aime à apporter la commande habituelle de ces clients quand ils les voient franchir les portes de son commerce. Lee nous racontait cette anecdote pour illustrer ce propos: «Y'a beaucoup de clients qui achètent des cigarettes ici quand y viennent, je leur demande s'ils en veulent et je sors

leurs sortes» (Entretien #8). Même si l'offre marchande n'est pas aussi développée à Saint-Michel que dans d'autres quartiers, les commerçants cherchent à offrir un service personnalisé afin de voir leurs clients franchir de nouveau leurs portes.

Certains des résidents du quartier qui ont été interviewés ont souligné utiliser des commerces dans le but de socialiser. Est-ce que les commerçants de notre échantillon remarquent la même chose? Les commerçants offrant de la nourriture et des boissons sont unanimement positifs: on fréquente ces commerces dans le but de socialiser. Antonio avançait même que les cafés-Italiens sont faits pour être des lieux de socialisation: «Les gens viennent ici pour jaser et regarder du sport. On sert à ça. I could have had coffee that people would come; I'm not gonna try though! (rire)» (Entretien #16). Pierre-Yves et Juan Ignacio ont donné des réponses similaires. Pour eux, même les clients qui viennent prendre des commandes pour emporter en profitent pour jaser un peu avec les commerçants et les autres clients. Juan Ignacio disait: «J'ai des clients qui viennent et qui restent longtemps après avoir fini leur repas pour jaser entre eux. Ils vont même parler avec les gens des autres tables ... on aime ça ça fait familial» (Entretien #22). Il ajouta que le phénomène était si répandu dans son restaurant qu'il a déjà dû intervenir: «Une fois, un monsieur jasait avec des gens des autres tables et ça allait, mais un couple était comme... plus intime... comme repas galant et le monsieur leur jasait sans que le couple réponde. J'ai été lui dire d'arrêter de déranger les clients... mais c'est rare rare» (Entretien #22).

Pierre-Yves affirmait que ces clients viennent passer un peu de temps dans son commerce pour jaser: «C'est surtout les Haïtiens qui vont faire ça, surtout quand ça brasse à la maison (Haïti)... on prend des nouvelles de nos proches. Il se donne pas mal de conversations dans ces temps-là, mais aussi dans d'autres temps... les gens des autres pays font moins ça... Je jase avec un latino qui sort avec une Haïtienne et qui veut apprendre des mots en créole aussi» (Entretien #21).

Ahmed a donné une réponse similaire à Pierre-Yves, ses clients nord-africains s'accrochent les pieds plus longtemps et souvent que les clients d'autres origines. Pour lui, cela fait partie du service offert, service dépassant la simple viande fraîche que ses clients viennent chercher:

«On va souvent jaser de la météo avec les clients, mais aussi de l'actualité... avec les musulmans, on va discuter des festivités entourant le ramadan ou à Aïd al-Adha... mais les gens d'ailleurs

jase aussi ici: Ils demandent des conseils sur nos produits ou autre chose... j'ai un client, je pense, québécois, avec qui on parle de foot» (Entretien #3).

Mike, tenancier d'une boutique de chaussure, un type de commerce qui n'est pas de facto associé à la sociabilité mentionnait qu'il prenait volontiers du temps pour jaser avec des gens qui ne sont pas venus pour acheter: «C'est sur qu'on veut vendre, mais il faut aussi relâcher la pression. On va dialoguer avec n'importe qui, les gens du coin. Je suis très friendly avec ces gens-là» (Entretien #2).

Il semble donc que les clients des commerces de notre échantillon cherchent plus que des produits dans les commerces du quartier, mais aussi des espaces de socialisation. On y vient pour le produit et on y revient pour les commerçants et la sociabilité qui y est encouragée.

La majorité des commerçants rencontrés tiennent non seulement boutique dans le quartier Saint-Michel, mais y ont également élu domicile. Il était donc pertinent de leur poser des questions qui l'avaient été aux résidents de notre recherche.

Les commerçants ont été interrogés à savoir si leurs relations sociales étaient en majorité avec des gens du quartier ou non. Les réponses ont été divisées. Une courte majorité, surtout les commerçants résidant dans le quartier on répondu entretenir plus de liens avec des gens de Saint-Michel qu'autrement. Lee mentionnait qu'étant donné qu'il passait près de 16 heures par jour dans son commerce, il n'entretient que des relations avec ses clients. Mike donna une réponse similaire, les longues heures passées à sa boutique l'amènent à bien connaître les gens du quartier comme il l'explique dans cet extrait d'entretien: «Oui je connais tout le monde. Voisins, autres commerçants, passants dans la rue. Je connais tout le monde. Je parle à tout le monde» (Entretien #2). Mike répondit à cette question avec fierté. Il est fier de nourrir autant de relation avec les gens du quartier, et ce, non pas de façon intéressée. «Il fait jaser aux gens... être dans sa communauté» (Entretien #2). Pour cet interviewé, il est important de connaître ses voisins sinon on tombe dans l'indifférence.

Les répondants ayant à leur charge des employés ou les employés des commerces ont souvent plus de temps à l'extérieur des commerces où ils travaillent. Ceux-ci ont plus largement répondu entretenir des relations avec des gens en dehors du quartier. Ce constat nous amène à cette simple

analyse: le plus de temps passé dans le quartier entraîne de plus grandes chances d'avoir des amitiés dans celui-ci.

Questionnés à savoir comment les commerçants de notre échantillon qualifient la cohabitation entre les gens des différentes origines dans le quartier, ceux-ci ont partagé des réponses similaires. Cette cohabitation se passe généralement bien et il n'y a pas de frictions visibles. Bien que les réponses étaient similaires, une tendance est ressortie. Plus les commerces étaient fréquentés par des clients homogènes en termes d'origine, plus leurs tenanciers répondaient avec hésitation, se basant sur des opinions. Antonio, dont le café est majoritairement fréquenté par des Italiens, répondit: «Ça va quand même bien. Pas tout le monde se parle... en tout cas moins qu'avant, mais ça va» (Entretien #16). La question sembla surprendre cet interlocuteur et sa réponse visait à faire une comparaison entre une autre époque et la nôtre. Comme il le mentionnait précédemment, le quartier avait déjà connu des jours meilleurs, mais aussi des moins bons. Il n'en demeure pas moins que le pronostic d'Antonio pour le futur du quartier est optimiste: «The younger folks will probably find a way to make things work between them... so I guess I'm hopeful».

Les répondants ayant des clientèles hétérogènes, ethnoculturellement parlant, ont été plus affirmatifs dans leurs réponses. Ahmed affirmait: «De mon point de vue, les gens vivent bien ensemble. C'est pas mal... Je vois des gens de différentes origines ici et ils s'entendent» (Entretien #3). Lee partageait une opinion similaire. Selon lui, il n'y a pas de tension dans le quartier, donc les choses se passent bien. Ces deux interventions ont en commun de voir une bonne cohabitation poindre dans des contextes où il n'y a pas de tension. Bien que selon eux, les choses se passent bien, il est intéressant de noter que ce n'est pas tant ce que les gens font, mais ce qu'il ne font pas, en l'occurrence vivre des tensions, qui retient l'attention. En d'autres mots, si les choses ne vont pas mal c'est qu'elles vont bien.

Mike amène un commentaire sur la perception de la cohabitation chez les différents groupes d'âge: «Je peux dire que oui. C'est normal de voir des gens de partout. On est différent, mais pas tant que ça. Je pense que certains aiment moins ça, mais pas moi. Les plus jeunes se tiennent bien ensemble dans des groupes assez diversifiés. Les plus vieux moins je dirais» (Entretien #2). Pour cet interlocuteur, la cohabitation est généralement acceptée. Toutefois, elle se positionne favorablement, ou non, selon les âges. Comme nos observations et nos entretiens avec des

résidents nous avaient permis de le constater, les plus jeunes sont plus appelés à fréquenter des gens d'origines plus variés que les plus vieux. Il est donc possible de penser, en s'appuyant sur la théorie des contacts d'Allport (1954), que les plus jeunes ayant des contacts plus fréquents sont donc plus susceptibles d'être favorables à ceux-ci.

Finalement, les commerçants ont été questionnés au sujet de leur ressenti quant à l'ambiance du quartier. Mike avait ceci à dire à propos de celle-ci:

«Je dirais que c'est assez relaxe, mais tu vois la misère. Des fois tu vois des gens rentrer et ils sont un peu fâchés. Tu vois des coins plus rough, mais je pense que c'est pareil. Mais c'est dur de travailler comme commerçants sur une rue « à l'ancienne », c'est pas un centre d'achat alors c'est plus difficile parfois. Il y a des spots ici qui sont plus rough, tu sens que le monde en arrache un peu plus, mais c'est loin d'être la majorité» (Entretien #2).

Mike a été le seul répondant de notre recherche à parler de la misère vue dans le quartier. Une relance sur la question l'amena à développer sa réponse sur le sujet: «Il y a des gens pauvres ici et si tu regardes un peu par la vitrine tu vas finir par voir sa sur la face des gens». Malgré ce constat, Mike se refusait à dire que Saint-Michel était un «quartier chaud», au contraire, il soulignait son amélioration au cours des années.

Une majorité de répondants ont mentionné que le quartier était chaleureux et somme toute convivial, faisant écho à la majorité des réponses des résidents. Il n'y a pas de problème majeur dans le quartier. Lorsque ceux-ci ont été appelés à commenter comment les différents groupes interagissent entre eux, les réponses ont cette fois-ci fait écho aux travaux de Germain (1995) qui qualifient la cohabitation interethnique comme étant pacifique, mais distante. Juan Ignacio avait ceci à dire à ce sujet: «Les gens sont pas méchants avec les autres, ils font leurs trucs et c'est tout. ... Il y en a qui ont des amis de d'autres origines, les jeunes du secondaire par exemple, mais c'est loin d'être tout le monde. Je dirais que les jeunes sont ceux qui sont le plus multiculturels» (Entretien #22). Pour cet interlocuteur, les jeunes sont le «groupe» qui sont les plus susceptibles de tirer profit de la diversité ethnoculturelle du quartier Saint-Michel. Lorsque nous lui avons demandé pourquoi les autres autres groupes d'âge ne sont pas aussi «multiculturels», Juan Ignacio répondit: «Plus on est vieux plus on reste proche de ce qu'on connaît» (Entretien #22).

Les commerçants du quartier ont bien démontré que celui-ci est un endroit où il est agréable et intéressant pour y tenir boutique. Tous les commerçants ont mentionné que leurs clientèles sont composées d'habitues et de clients réguliers de toutes origines ethnoculturelles. Il est intéressant de noter que les commerçants rencontrés ont pour la plupart avancé que leur décision de s'établir dans le quartier Saint-Michel était liée à leur volonté d'être proche de leur groupe ethnoculturel.

Les commerçants, en particulier ceux étant établis dans le quartier depuis longtemps, ont été à même de voir celui-ci évoluer. Une période creuse au milieu des années 2000 semble avoir été pour eux le moment pivot qui amena le quartier à s'améliorer. On souligne que Saint-Michel se dirige dans la bonne direction.

L'atmosphère du quartier est décrite comme conviviale et paisible. Les commerçants rencontrés ont tous mentionné que la cohabitation entre les membres des différents groupes ethnoculturels se passe bien; on ne remarque pas de grandes tensions raciales. Fait intéressant, tous les commerçants, indépendamment du type de commerce, voient leurs établissements comme des lieux de sociabilité. Ils y observent, et souvent nourrissent, des échanges et des interactions dépassant les origines ethnoculturelles. Cela montre que contrairement à ce que nous avançons, les commerces ne sont pas perçus comme des frontières à franchir.

Conclusion :

Les entretiens avec les commerçants du quartier se voulaient être une façon de prendre le pouls de gens fréquentant le quartier et ayant, pour la plupart, un peu de recul par rapport à celui-ci. La moitié de notre échantillon a repris son commerce d'un membre de leur famille tandis que l'autre moitié a fondé son commerce. Chez ces derniers, la volonté de se rapprocher d'une communauté ethnoculturelle, toujours la leur, a motivé le choix du quartier Saint-Michel pour y établir pignon sur rue. Pour les commerçants étant en affaires depuis plus longtemps, on souligne que ce sont les périodes où les affaires étaient plus lentes qui ont engendré des questionnements quant à leur désir de rester dans le quartier. Jamais la réputation du quartier n'a semblé pesée dans la balance pour nos répondants. La perception que les commerçants rencontrés ont du quartier varie grandement, certains semblent ignorer sa mauvaise réputation et d'autres parlent d'un quartier ayant une population assez défavorisée, mais tous s'entendent pour dire que celui-ci s'améliore grandement.

Les répondants, peu importe le secteur où se situent leurs commerces, ont une clientèle d'habitué. Si la majorité de leurs clients est de la même origine que la leur, les commerçants soulignent qu'une importante part de leur clientèle est composée de gens d'origine diverse. Certains commerçants se sont même risqués à offrir une explication pour cet état de choses. Pour eux, les Michelois sont plus habitués à être en contact avec des gens de différentes origines et sont donc plus portés à aller dans des commerces d'autres origines que la leur. Les commerces d'alimentation ont été les plus nombreux à déclarer que leur clientèle venait, entre autres, pour socialiser. Les clients cherchant la socialisation sont plus souvent des gens de la même origine que le commerce.

Les commerçants ont majoritairement répondu que la cohabitation entre les Michelois se passait bien et était exempte de frictions. Notons toutefois que les tenanciers de commerce où la clientèle était plus homogène prirent plus de temps à nous répondre et hésitaient avant de le faire que les commerçants aux clientèles bigarrées. Les commerçants dénotent aussi une ambiance chaleureuse dans le quartier Saint-Michel ce qui les amène à vouloir rester dans le quartier.

7- Conclusion et discussion :

Notre recherche a abordé la cohabitation interethnique dans un quartier montréalais reconnu pour sa diversité ethnoculturelle. Comme nous l'expliquions d'entrée de jeu, le quartier Saint-Michel est affublé de nombreuses préconceptions et préjugés. La criminalité liée aux gangs de rues, particulièrement actifs dans les années 1990, a grandement contribué à la réputation de Saint-Michel comme étant un quartier « chaud ».

La littérature sur le quartier ne contribue guère plus à améliorer le portrait Michelois. En effet, les thèmes que sont la criminalité et la persévérance scolaire, comme facteurs alarmants, sont fréquemment abordés. Un autre versant de la littérature scientifique portant sur le quartier Saint-Michel est celui traitant de la Cité des arts du cirque comme d'un catalyseur d'amélioration de la qualité de vie des résidents de Saint-Michel, voire un vecteur de cohésion sociale. Dans les faits, la majorité des résidents et des commerçants rencontrés ne connaissaient pas la Cité des arts du cirque ou ses composantes; le portrait devient encore plus sombre quand on s'arrête aux résidents du secteur Pie-IX où un seul répondant connaissait la Tohu. Il convient donc de voir la Cité des

arts du cirque comme un équipement régional, mais dont l'impact sur les Michelois est négligeable, et non pas comme un projet structurant pour ceux-ci.

La cohabitation a été choisie comme angle d'étude, car il nous avait été possible, de par notre expérience de résident du quartier, d'apprécier ce qui nous apparaissait être des relations harmonieuses, ou à tout le moins, sans heurt apparent. Nous avons utilisé une approche méthodologique qualitative, entre autres, car peu de travaux de cette nature ont déjà été réalisés sur le quartier Saint-Michel. Des entretiens semi-dirigés, tant avec des informateurs-clés, des commerçants, et surtout avec des résidents, nous ont donné l'opportunité d'entendre les Michelois s'exprimer sur leur quartier. Ces entretiens ont été complétés par des observations directes des rues marchandes, d'espaces publics et des parcs, mais aussi des événements du quartier. Nous voulions créer des triangulations entre nos aprioris de résident du quartier, nos observations faites dans des postures d'observateur participant tout comme incognito, mais aussi avec les éléments recueillis lors des entretiens avec les résidents du quartier.

L'étude approfondie de cette cohabitation nous aura permis de confirmer que celle-ci se vit de façon respectueuse des différents groupes ethnoculturels. Nous n'avons pas été témoins d'acte irrespectueux entre les résidents du quartier. Si des actes de délinquance nous ont été rapportés, ceux-ci ne semblent pas représenter une tendance généralisée, mais bien des cas isolés.

L'utilisation de l'observation directe fut un choix judicieux, car cet outil nous aura donné l'occasion de voir, et parfois de vivre, le quartier sous un autre angle. Étant résidant de Saint-Michel, il nous aurait été facile de chercher certaines confirmations de nos hypothèses. L'approche relativement cadrée des observations directes a permis de dégager de celle-ci des données sur les interactions des Michelois dans leur quotidienneté. Cette possibilité de voir les Michelois « au naturel » aura motivé le choix de l'observation directe, car les résidents ne pouvaient se sentir observés; ou à tout le moins pas plus que dans leurs activités normales. Des moments de sociabilité, croqués sur le vif, ont mis en exergue les modes de cohabitation des Michelois, caractérisés par la tolérance et un certain « entre-soi ». L'observation directe, notamment lors des événements du quartier, a mis en relief les négociations que les résidents du quartier font au jour le jour afin de mieux cohabiter. L'exemple du Magasin-partage est particulièrement révélateur de l'usage de la négociation comme outil favorisant la cohabitation.

Il est aussi intéressant de noter que les observations ont été l'occasion d'approfondir nos connaissances du quartier en allant dans des secteurs que nous fréquentions rarement, malgré notre statut de résident du quartier.

Les entretiens réalisés avec les résidents et les commerçants du quartier nous ont révélé que les Michelois sont bien au fait que leur quartier comporte une grande diversité ethnoculturelle et que celle-ci demande, de temps en temps, des ajustements. Cette diversité est vue comme une force et comme un élément distinctif de Saint-Michel. Nous avons aussi été mieux à même de comprendre ce qui motivait les résidents et les commerçants à venir s'établir dans le quartier, et par la même occasion comment ils perçoivent celui-ci en matière de cohabitation et de sociabilité. Nous avons également puisé des apprentissages quant à leur fréquentation des commerces du quartier. Cela a éclairé notre réflexion quant aux usages des commerces, mais surtout, à savoir si les commerces du quartier étaient des lieux d'entre soi. Les entretiens avec des intervenants-clés nous ont donné des éléments d'analyse, surtout en matière d'intervention visant à faciliter la cohabitation interethnique.

Les entretiens semi-dirigés nous auront donné l'opportunité de recueillir un matériau riche des ajouts et des commentaires que nous n'avions pas anticipés dans notre guide d'entretien. Des perspectives longitudinales venant des résidents et commerçants établis dans le quartier depuis longtemps ont enrichi notre compréhension du quartier. Il fut aussi intéressant de mettre à profit le cadre moins rigide des entretiens semi-dirigés afin de s'avancer davantage dans des avenues que nous permettaient d'explorer les participants.

Le choix de l'approche qualitative fut décisif. Comme nous en avons fait état précédemment, il n'y a que peu de recherches qualitatives qui ont été réalisées sur le quartier Saint-Michel. Une étude de la convivialité comme mode de cohabitation nécessitait l'utilisation d'outils comme l'observation directe et des entretiens. Cette approche nous permettait d'entendre les commentaires, les opinions et les vécus des résidents du quartier à son sujet. Là encore, peu de recherches ont donné une voix aux Michelois; mentionnons néanmoins dans cette lignée la recherche de Rose et Iankova (2005).

Notre approche visait à recueillir des données tant sur des espaces publics que commerciaux. Cette combinaison s'est avérée fort judicieuse, car ces deux domaines se complètent. Si les

Michelois préfèrent l'entre-soi dans les espaces publics, ils côtoient plus facilement l'Autre dans le domaine « semi-privé »; pensons ici aux relations entre les voisins. L'observation des interactions dans les parcs et les rues marchandes ont souvent été corroborées par les données des entretiens.

Un des principaux défis de notre recherche fut de comparer les trois secteurs à l'étude. Si les secteurs Saint-Michel et Pie-IX ont des comparables forts, tant en matière de démographie que de composition, le secteur François-Perrault sonne souvent faux dans la chorale. À bien des occasions, il nous a semblé que nous étudions deux quartiers différents. Ce dernier secteur montre des signes d'investissement important en matière d'équipement public, mais aussi de lieux de sociabilité. Le Petit Maghreb peut aussi être vu comme un sous-secteur fort différent du reste du quartier. Il y a beaucoup plus de lieux de «rencontre» (gathering) dans François-Perrault qu'ailleurs. Dans le secteur Pie-IX, il y en a moins, mais plus de gens sont sur le domaine public (balcon, escaliers, devantures de commerces, etc.). Est-ce que les gens se réunissent plus « dehors », car il y a moins de commerces et d'espaces publics à Pie-IX?

Il est intéressant de constater qu'il y a plus de sociabilité dans les rues et les ruelles des secteurs Saint-Michel et Pie-IX que dans l'autre. Les gens y sont plus souvent sur leur balcon ou carrément assis devant la porte d'entrée des édifices à logements. On voit plus fréquemment des gens se saluer sans y entreprendre de conversations; il y a plus d'informalité. Ce type de données et d'observation était exactement ce que nous recherchions.

Au final, nos hypothèses de départ à savoir que le quartier Saint-Michel évoluait sous un mode de cohabitation conviviale, marqué par des distanciations et des rapprochements étaient fondées. Les résultats des travaux d'Annick Germain (1995) dans lesquels elle démontrait que la cohabitation dans des quartiers montréalais était surtout pacifique, mais distante s'appliquent également à Saint-Michel. Nous concluons de cette façon, car il nous a été possible d'observer des moments de négociations, de forte et de faible intensité, mais aussi des collaborations. Il ne faut toutefois pas omettre les moments de mise à distance, ou plutôt, les moments passés dans un certain entre-soi ethnoculturel.

Le maintien de cette cohabitation sera un défi pour le quartier Saint-Michel. La démographie du quartier, sous la pression de la gentrification dans les quartiers avoisinants, pourrait changer dans

les prochaines années. Avec l'arrivée de nouveaux groupes ethnoculturels, il est possible d'imaginer des nouvelles négociations des espaces publics, mais aussi dans les interactions entre Michelois. Karner et Parker (2011) mentionnaient que l'arrivée de projet commun dans Alum Rock avait créé des moments de négociations qui ont accru la convivialité dans ce quartier. Nous mentionnions que Saint-Michel n'a pas de ces projets à l'heure actuelle. Un ou de tels projets pourrait accroître la convivialité dans Saint-Michel.

L'usage de la convivialité comme concept phare de notre recherche aura aussi été un défi car, comme le mentionnent Georgiou (2016) et Valentine (2008), il est facile de tomber dans des analyses « rose bonbon », voir dans le manque d'opérationnalisation du concept de la convivialité. Il est facile de chercher des moments où la convivialité saute aux yeux. Les moments extraordinaires que sont les pannes de courant, le déneigement en hiver et les événements du quartier offrent de ces moments de convivialité plus marquée. Karner et Parker (2011) montrent que le moment extraordinaire que fut la création d'un centre communautaire a amené une cohabitation ethnoculturelle plus forte qu'avant. Mais il devait y avoir une convivialité, ou ne serait-ce qu'une amorce de convivialité, avant la création du centre. Les efforts faits dans le but de faire construire ce centre furent faits en négociant les différences de tout un chacun. C'est la négociation des différences qui forme la base de la convivialité.

Mais les gens ne sont pas constamment en mode négociation des différences. Ceux-ci vont souvent avoir tendance à vouloir passer du temps dans des dynamiques d'entre soi. Il ne faut pas voir là une absence de convivialité ou pire de mésentente. Il est donc faux de penser que la convivialité est un concept difficile à appliquer. À l'échelle d'un quartier, il est plus juste de le voir comme un concept qui demande beaucoup de présence sur le terrain et moult entretiens avec les résidents pour en dégager les tenants et aboutissants.

Après avoir étudié et observé le quartier Saint-Michel sous toutes ses coutures, il nous est possible d'affirmer que celui-ci ne mérite pas sa réputation de quartier chaud. Il est certes moins favorisé que d'autres, mais il est fort de ses dynamiques de cohabitation qui en font un lieu où il fait bon vivre.

BIBLIOGRAPHIE:

- Ames, Herbert. 1972 (1897). *The City below the hill: A sociological study of a portion of the city of Montreal, Canada*. Toronto: University of Toronto Press.
- Apparicio, Philippe, Martin Gagnon, Edith Préfontaine, Anne-Marie Séguin, Paula Negron, Cindy Rojas, Ian D'Aragnon, et Olivier Gauthier. 2009. *Portrait socioéconomique du territoire du Centre local d'emploi de Saint-Michel*. Montréal Centre Urbanisation Culture et Société INRS pour la Direction régionale d'Emploi- Québec de l'Île-de-Montréal. <http://www.ucs.inrs.ca/sites/default/files/saintMichel2009.pdf>
- Appiah, Kwame. 2006. «Pour un nouveau cosmopolitisme». Paris : Odile Jacob. Cité dans Anastasaki, Maria. 2011. « Universalité et particularité du cosmopolitisme : définition d'un concept et étude de cas au Bas-Saint-Laurent. » Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Rimouski.
- Arborio, Anne-Marie et Pierre Fournier. 2015. *L'observation directe*, 4e ed. Paris : Armand Colin.
- Ascher, François. 1998a. *La République contre la ville: Essai sur la modernité de la France urbaine*. La Tour d'Aigues: Éditions de l'Aube.
- Ascher, François. 1998b. «La fin des quartiers?» In *L'urbain dans tous ses états: Faire vivre, dire la ville*, sous la dir. de Nicole Haumont, 183-201. Paris: L'Harmattan.
- Barker, Anna. 2017. «Mediated Conviviality and the Urban Social Order: Reframing the Regulation of Public Space.» *The British Journal of Criminology* 57 (4): 848–866.
- Bates, Charlotte. 2018. «Conviviality, disability and the design in the city.» *The Sociological review* 66 (5): 984-999.
- Bertaux, Daniel. 1980. « L'approche biographique. Sa validité méthodologique, ses potentialités. » *Cahiers Internationaux de Sociologie* LXIX : 197-227. Cité dans Banchet, Alain et Anne Gotman. 1992. *L'Enquête et ses méthodes : L'entretien*. Paris : Édition Nathan Université.
- Bhambra, Gurinder. 2011. «Cosmopolitanism and postcolonial critique.» In *The Ashgate Research Companion to Cosmopolitanism*, Sous la dir. de Maria Rovisco et Magdalena Nowicka, 313-328. Farnham: Ashgate.
- Binnie, Jon et Beverly Skeggs. 2004. «Cosmopolitan knowledge and the production and consumption of sexualized space: Manchester's gay village.» *Sociological review* 52 (1): 39-61.
- Blanchet, Alain et Anne Gotman. 1992. *L'Enquête et ses méthodes : L'entretien*. Paris : Édition Nathan Université.
- Blokland, Talja. 2003. *Urban bounds: Social relationships in an inner city neighbourhood*. Cambridge: Polity press.

- Bocquin, Christophe. 2013. « Action collective conflictuelle et cohésion sociale : le cas du quartier Saint-Michel à Montréal. » Mémoire de maîtrise, Institut National de la Recherche Scientifique.
- Boisvert, Raymond. 2010. «Convivialism: A philosophical manifesto.» *The Pluralist* 5(2): 57–68. Cité In Nowicka, Magdalena et Steven Vertovec. 2013. « Comparing convivialities: Dreams and realities of living-with-difference. » *European Journal of Cultural Studies* 17 (4): 341- 356.
- Bouillon, Florence, Virginie Baby-Collin, Claire Bénit et Dominique Vidal. 2005. «Imprévu, mixité, rencontre.» In *Vies citadines*, sous la coord. d'Élisabeth Dorier-Apprill et Philippe Gervais-Lambony, 129-148. Paris: Éditions Berlin.
- Bourdin, Alain, Marie-Pierre Lefevre et Annick Germain (dir). 2005. *La Proximité : Construction politique et expérience sociale*. Paris : L'Harmattan.
- Brown, Barbara et Douglas Perkins. 1992. «Disruptions in place attachment.» In *Place attachment*, sous l'édition d'Irwin Altman et de Setha M. Low, 279–304. New York: Plenum.
- Bryman, Allan. 2012. *Social research methods*, 4e ed. New York : Oxford University Press.
- Bryon-Portet, Céline. 2011. «Vers une société plus conviviale et solidaire? Les associations et réseaux fondés sur la proximité géographique à l'ère postmoderne.» *Sociétés* 3 (113): 107-118.
- Châtel, Olivier. 2011. « Dynamique partenariale et coproduction de la sécurité : le cas du programme Tandem dans le quartier Saint-Michel à Montréal » Mémoire de maîtrise, Institut National de la Recherche Scientifique.
- Clandini, Jean et Micheal Connelly. 1994. « Personal experience methods. » In *Handbook of qualitative research*, Édité par Norman Denzin et Yvonna Lincoln, 413-427. Thousand Oaks (Californie) : Sage Publications.
- CSSS de Saint-Léonard et Saint-Michel. 2008. Portrait sociodémographique de la population: Territoire du CSSS Saint-Léonard et Saint-Michel. 111 pages.
- Dansereau, Francine et Anne-Marie Séguin. 1993. *La cohabitation interethnique dans le logement social : état de la question*. Québec : Société d'habitation du Québec.
- Dansereau, Francine et Annick Germain. 2002. «Fin ou renaissance des quartiers? Les significations des territoires de proximité dans une ville pluriethnique.» *Espaces et sociétés* 108-109 (1-2): 11-28.
- de Rudder, Véronique. 1987. *Autochtones et immigrés en quartier populaire : Du marché d'Aligre à l'Îlot Châlon*. Paris : CIEMI L'Harmattan.
- Duchaine, Gabrielle et Caroline Touzin. 2014. « Criminalité : radiographie du Montréal interlope » *La Presse*, 2 novembre.

- Dumas, Marie-Claude et Frédérique Bélair-Bonnet. 2010. «Capter la mobilité internationale: Une réflexion sur l'immigration à Montréal au 21e siècle.» *Our Diverse City* 7 :18-24.
- Emerson, Robert M., Rachel I. Fretz, et Linda L. Shaw. 1995. *Writing ethnographic fieldnotes*. Chicago : University of Chicago Press.
- Estimable, Lamarre. 2006. « L'intégration des jeunes immigrants haïtiens au système scolaire québécois : l'exemple du quartier Saint-Michel. » Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal.
- Fontaine, Julie et Suzanne Thibault. 2008. *La Petite histoire de Saint-Michel : de la campagne à la ville 1699-1968*. Montréal : Ville de Montréal.
- Freeman, Lance. 2006. *There goes the hood: Views of gentrification from the ground up*. Philadelphia: Temple University press.
- Gagnon, Julie Élisabeth. 2005. « L'aménagement des lieux de culte minoritaires dans la région montréalaise : transactions sociales et enjeux urbains ». Thèse de doctorat, Institut National de la Recherche Scientifique.
- Georgiou, Myria. 2016. « Conviviality is not enough: A communication perspective to the city of difference. » *Communication, Culture & Critique* 9 (3) : 1-19.
- Germain, Annick. 2013. «The Montreal School: Urban mix in a reflexive city.» *Anthropologica* 55 (1): 29-40.
- Germain, Annick. 1999. « Les quartiers multiethniques montréalais : Une lecture urbaine. » *Recherches Sociographiques* XL (1) : 9-32.
- Germain, Annick. 1996. *Urbanisme et environnement: Cohabitation interethnique et vie de quartier*. Montréal : INRS Urbanisation.
- Germain, Annick et Johanne Charbonneau. 1998. *Le Quartier: Un territoire social significatif?* Montréal: Culture et ville.
- Germain, Annick, Sandrine Jean et Myriam Richard. 2015. « Cohabitation interethnique et sociabilité publique dans les quartiers de classes moyennes. » In *Travailler et cohabiter: L'immigration au-delà de l'intégration*, sous la direction de Sébastien Arcand et d'Annick Germain, 171-194. Québec : Les Presses de l'Université Laval.
- Germain, Annick, Julie Archambault, Bernadette Blanc, Johanne Charbonneau, Francine Dansereau, et Damaris Rose. 1995. *Cohabitation interethnique et vie de quartier*. Montréal, INRS Urbanisation Culture et Société.
- Gilroy, Paul. 2004. *Postcolonial Melancholia*. New York: Columbia University Press.
- Giuliani, Maria Vittoria. 2003. « Theory of attachment and place attachment.» In *Psychological theories for environmental issues*, sous la dir. de Mirillia Bonnes, Terance Lee et Marino Bonaiuto, 137–170. Aldershot: Ashgate.
- Goffman, Erving. 1963. *Behavior in public spaces*. New York: The Free Press of Glencoe.

- Goffman, Erving. 1956. *The Presentation of the self in everyday life*. New York: Anchor Books.
- Gold, Raymond. 1958. « Roles in sociological field observations. » *Social Forces* 36 (3) : 217-223.
- Gottlieb D, Paul. 1997. «Neighborhood development in the metropolitan economy: A policy review.» *Journal of Urban Affairs* 19 (2): 163-182.
- Grafmeyer, Yves. 2007. «Le Quartier des sociologues.» In *Le Quartier: Enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales*, sous la dir. de Jean-Yves Authier, Marie-Hélène Bacqué et France Guérin-Pace, 21-31. Paris: La Découverte.
- Granovetter, Mark. 1973. «The strenght of weak ties.» *American Journal of Sociology* 78 (6): 1360-1380.
- Hannerz, Ulf. 1996. *Transnational connections: Culturel, people, places*. London: Routledge.
- Heil, Tillmann. 2014. « Are neighbours alike? Practices of conviviality in Catalonia and Casamance. » *European Journal of Cultural Studies* 17 (4): 452–470.
- Hiebert, Daniel. 2002. «Cosmopolitanism at the local level: The development of transnational neighbourhoods. » In Stephan Vertovec et Robin Cohen (eds), *Conceiving Cosmopolitanism : Theory, Context, and Practice*, Oxford : Oxford University Press.
- Hojnacki P., William. 1979. «What is a neighborhood?» *Social Policy* 10 (2): 47-52.
- Husband, Charles, Yunis Alam, Jörg Hüttermann et Joanna Fomina. 2016. *Lived diversities: Space, place and identities in the multi-ethnic city*. Bristol: Policy press.
- Ibem, Eziyi, Pearl B. Opoko et Egidario B. Aduwo. 2017. «Satisfaction with Neighbourhood Environments in Public Housing: Evidence from Ogun State, Nigeria.» *Social Indicators Research* 130 (2): 733-757.
- Jacquier, Claude. 1992. *Les quartiers américains : Rêve et cauchemar*. Paris : L'Harmattan.
- Jacquier, Claude. 1991. *Voyage dans dix quartiers européens en crise*. Paris: L'Harmattan.
- Jolivet, Violaine, et Marie-Noëlle Carré. 2017. «Métabolisme urbain et quartiers péricentraux dans la métropolisation: L'exemple du quartier Saint-Michel à Montréal.» *Revue Européenne de Géographie* 816 (en ligne) Mis en ligne le 17 mai 2017. Consulté le 28 mars 2018. DOI: 10.4000/cybergeo.28067
- King, Nigel et Christine Horrocks. 2010. *Interviews in qualitative research*. London: Sage Publications.
- Karner, Chris and David Parker. 2011. « Conviviality and conflict : Pluralism, resilience and hope in inner-city Birmingham. » *Journal of Ethnic and Migration Studies* 37 (3): 355-372.
- Kleinhans, Reinout, Marco van der Land et Wenda Doff. 2010. «Dealing with living in poor neighbourhoods.» *Journal of Housing and the Built Environment* 25 (4): 381–389.

- Lamont, Michèle et Virag Molnar. 2002. « The study of boundaries in the social sciences. » *Annual Review of Sociology* 1 (28) : 167-195.
- Lapeyronnie, Didier. 2008. *Ghetto urbain. Ségrégation, violence, pauvreté en France aujourd'hui*. Paris : Robert Lafont.
- Lee, Jennifer. 2006. « Constructing race and civility in urban America. » *Urban Studies* 43 (5&6): 903-917.
- Lehman-Frisch, Sonia, Isabelle Berry-Chikhaoui, Guénola Capron et Dominique Vidal. 2005. «Voisiner.» In *Vies citadines*, sous la coord. d'Élisabeth Dorier-Apprill et Philippe Gervais-Lambony, 59-80. Paris: Éditions Berlin.
- Leidner, Robin. 1993. *Fast food, fast talk: Service work and the routinization of everyday life*. Berkeley et Los Angeles: University of California Press.
- Lejeune, Marion. 2012. *Les Nouvelles dynamiques de territorialisation du fait ethnique à Montréal : le cas du Petit Maghreb*. Mémoire de maîtrise. Montréal : Université du Québec à Montréal.
- Leloup, Xavier et Philippe Apparicio. 2010. « Montréal : A Multicultural city : Overview of research on ethnic concentration. » *Our Diverse City* 7 :171-179.
- Leloup, Xavier, Annick Germain et Martha Radice. 2016. « 'Ici, c'est polyethnique': Les catégories de la diversité ethnique dans quatre quartiers de classes moyennes à Montréal. » *Lien social et politiques* 77 : 200-219.
- Linteau, Paul-André. 2000. *Histoire de Montréal depuis la confédération*. 2e éd. Montréal: Boréal.
- Lizarralde, Iban et Benjamin Tyl. 2018. «A framework for the integration of the conviviality concept in the design process.» *Journal of Cleaner Production* 197 (2): 1766-1777.
- Lofland, Lyn. 1998. *The Public realm: Exploring the city's quintessential social territory*. New York: Walter de Gruyter.
- Massey, Doreen. 2005. *For Space*. London: Sage.
- Massey, Douglas S. et Nancy A. Denton. 1987. «The Dimensions of residential segregation.» *Social Forces* 67 (2): 281-315.
- Meintel, Deirdre. 2016. «Religion, conviviality and complex diversity.» *New diversities* 18 (1): 23-36.
- Mehta, Vikas. 2013. *The Street: A quintessential social public space*. Abingdon: Routledge.
- Merriam-Webster. 2019. *happenstance*. Consulté le 12 février 2018. https://www.merriam-webster.com/dictionary/happenstance?utm_campaign=sd&utm_medium=serp&utm_source=jsonld

- Mignolo, Walter. 2011. «Cosmopolitan localism: A decolonial shifting of the Kantian's legacies». *Localities* 1: 11–45.
- Neal, Sarah, Katy Bennett, Allan Cochrane et Giles Mohan. 2019. «Community and conviviality? Informal social life in multicultural places.» *Sociology* 53 (1): 69-86.
- Neal, Sarah, Carol Vincent et Humera Iqbal. 2016. « Extended encounters in primary schools worlds shared social resource connective spaces and sustained conviviality in socially and ethnically complex urban geographies. » *Journal of Intercultural Studies* 37 (5): 464-480.
- Noble, Greg. 2013. « Cosmopolitan habits: the capacities and habitats of intercultural conviviality. » *Body and Society* 19 (23): 162–185.
- Noble, Greg et Scott Poynting. 2010. « White Lines: The intercultural politics of everyday movement in social spaces. » *Journal of Intercultural Studies* 31 (5): 489-505.
- Nowicka, Magdalena et Steven Vertovec. 2013. « Comparing convivialities: Dreams and realities of living-with-difference. » *European Journal of Cultural Studies* 17 (4): 341- 356.
- Office québécois de la langue française. 2019. *Centre commercial linéaire*. Consulté le 16 mars 2019. http://gdt.oqlf.gouv.qc.ca/ficheOqlf.aspx?Id_Fiche=8361177.
- Oldenburg, Ray. 1991. *The Great good place*. Berkeley: University of California Press.
- Oxford Dictionary of English. 2010. « Happenstance » In *Oxford Dictionary of English, 5e édition*, 798. Oxford : Oxford University Press.
- Poirier, Cécile. 2005. « L'ethnicité comme ressource politique : Partage de l'espace urbain et gestion de la diversité à Montréal et à Bordeaux. » Thèse de doctorat, Institut National de la Recherche Scientifique.
- Pinkster, Fenne M. 2014. « 'I just live here': Everyday practices of disaffiliation of middle-class households in disadvantaged neighbourhoods. » *Urban studies* 51 (4): 810-826.
- Qadeer, Mohammad Abdul. 2016. *Multicultural cities: Toronto, New York and Los Angeles*. Toronto: University of Toronto Press.
- Radice, Martha. 2016. « Unpacking intercultural conviviality in multiethnic commercial streets. » *Journal of Intercultural Studies* 37 (5) : 432-448.
- Radice, Martha. 2010. « Everyday Cosmopolitan Place Making : Multiethnic Commercial Streets in Montréal Neighbourhoods. » Thèse de doctorat. Institut National de la Recherche Scientifique.
- Remy, Jean et Liliane Voye. 1992. *La Ville: Vers une nouvelle définition?* Paris: L'Harmattan.
- Remy, Jean. 1972. «Urbanisation de la ville et production d'un régime d'échanges.» *Sociologie et société* 4 (1): 101-109.

- Rishbeth, Clare et Ben Rogaly. 2017. «Sitting outside: Conviviality, self-care and the design of benches in urban public space.» *Transactions of the Institute of British Geographers* 43 (2) :284-298.
- Rokem, Jonathan. 2012. «Politics and Conflict in a Contested City: Urban Planning in Jerusalem under Israeli Rule.» *Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem* 23: 1-23. URL : <http://journals.openedition.org/bcrfj/6895>
- Rose, Damaris et Katia Iankova. 2005. «Proximité spatiale, distance sociale: Les rapports interethniques dans un secteur défavorisé à Montréal vus à travers les pratiques de voisinage.» In *La Proximité: Construction politique et expérience sociale*, Sous la dir. de Alain Bourdin, Marie-Pierre Lefevre et Annick Germain, 135-157. Paris: L'Harmattan.
- Ryan, Gerry W. et Health Russell Bernard. 2003. « Techniques to identify themes. » *Field Methods* 15 (1) : 85-109.
- Sandercock, Leonie. 1998. *Towards cosmopolis. Planning for multicultural cities*. Chichester, NY: Wiley.
- Scott, John. 1990. *A matter of record: Documentary sources in social research*. Cambridge (UK): Polity Press.
- Seamon, David. 1979. *A Geography of the life world: Movement, rest and encounter*. New York: St-Martin's.
- Séguin, Anne-Marie. 1997. « La cohabitation interethnique en HLM : vie quotidienne et enjeux territoriaux. » *Cahiers de géographie du Québec* 41 (114) : 393-404.
- Simmel, Georg. 1979. «Métropoles et mentalités.» In *L'École de Chicago: Naissance de l'écologie urbaine*, sous la dir. d'Yves Grafmeyer et d'Isaac Joseph. Paris: Éditions du Champ Urbain.
- Simmel, Georg. 1950 (1903). «The Metropolis and mental life» In *The Sociology of Georg Simmel*, Sous l'édition de Kurt H. Wolf, 409-424. New York: Free press.
- Statistique Canada. 2011. *Données du recensement de 2011*. Ottawa : Statistique Canada.
- Statistique Canada. 2016. *Données du recensement de 2016*. Ottawa : Statistique Canada.
- Szerszynski, Bronislaw et John Urry. 2002. «Cultures of consumption. » *Sociological Review* 50 : 461-481.
- Tallen, Emily. 2019. *Neighborhood*. Oxford: Oxford University Press.
- Tibbalds, Francis. 1992. *Making people-friendly towns: Improving the public environment in towns and cities*. Harlow, R-U: Longman.
- Trudelle, Catherine, Juan-Luis Klein, Jean-Marc Fontan, et Diane-Gabrielle Tremblay. 2015. « Urban conflicts and socio-territorial cohesion : Consensus building and compromise in the

- Saint-Michel neighbourhood in Montreal. » *Canadian Journal of Urban Research* 24 (2) : 138-157.
- Trudelle, Catherine et Juan-Luis Klein. 2017. «Saint-Michel et la Cité des arts du cirque: Un partenariat en évolution.» In *Montréal: La Cité des cités*, Sous la dir. de Juan-Luis Klein et Richard Shearmur, 247-264. Québec: Presses de l'Université du Québec.
- Tuttle Jr, William M. 1970. «Contested Neighborhoods and Racial Violence: Prelude to the Chicago Riot of 1919.» *The Journal of Negro History* 55 (4): 266-288.
- Twigger-Ross, Clare et David L. Uzzell. 1996. «Place and identity processes.» *Journal of Environmental Psychology*, 16 (3): 205–220.
- Urry, John. 2003. *Global complexity*. Cambridge (UK): Polity Press.
- Valentine, Gill. 2008. « Living with difference: Reflections on geographies of encounter.» *Progress in Human Geography* 32 (3) : 323-337.
- Valluvan, Sivamohan. 2016. «Conviviality and multicultural: A post-integration sociology of multiethnic interaction.» *Young* 24 (3): 204-221.
- Van Criekingen, Mathieu et Jean-Michel Decroly. 2003. « Revisiting the Diversity of Gentrification: Neighbourhood Renewal Processes in Brussels and Montreal. » *Urban Studies* 40 (12): 2451–2468.
- Van der Veer, Peter. 2001. *Imperial encounters: Religion, nation and empire*. Princeton: Princeton University Press.
- Vertovec, Steven. 2007. "Super-diversity and its implications." *Ethnic and Racial Studies* 30 (6): 1024–1054.
- Vigneswaran, Darshan. 2014. «Protection and conviviality: Community policing in Johannesburg.» *European Journal of Cultural Studies* 17 (4): 471-486.
- Weiss, Robert S. 1995. *Learning from strangers: The art and method of qualitative interview studies*. New York: The Free Press.
- Wellman, Barry et Barry Leighton. 1979. «Networks, neighborhoods, and communities: Approaches to the study of the community question.» *Urban affairs review* 14 (3): 363-390.
- Wessendorf, Susanne. 2014. «‘Being open, but sometimes closed’. Conviviality in a super-diverse London neighbourhood.» *European Journal of Cultural Studies* 17 (4): 392-405.
- Wilson, Julius William et Richard Taub. 2007. *There goes the neighborhood: Racial, ethnic, and class tensions in four Chicago neighborhoods and their meaning for America*. New York: Random House.
- Wise, Amanda et Greg Noble. 2016. « Convivialities : An orientation. » *Journal of Intercultural Studies* 37 (5) : 423-431.

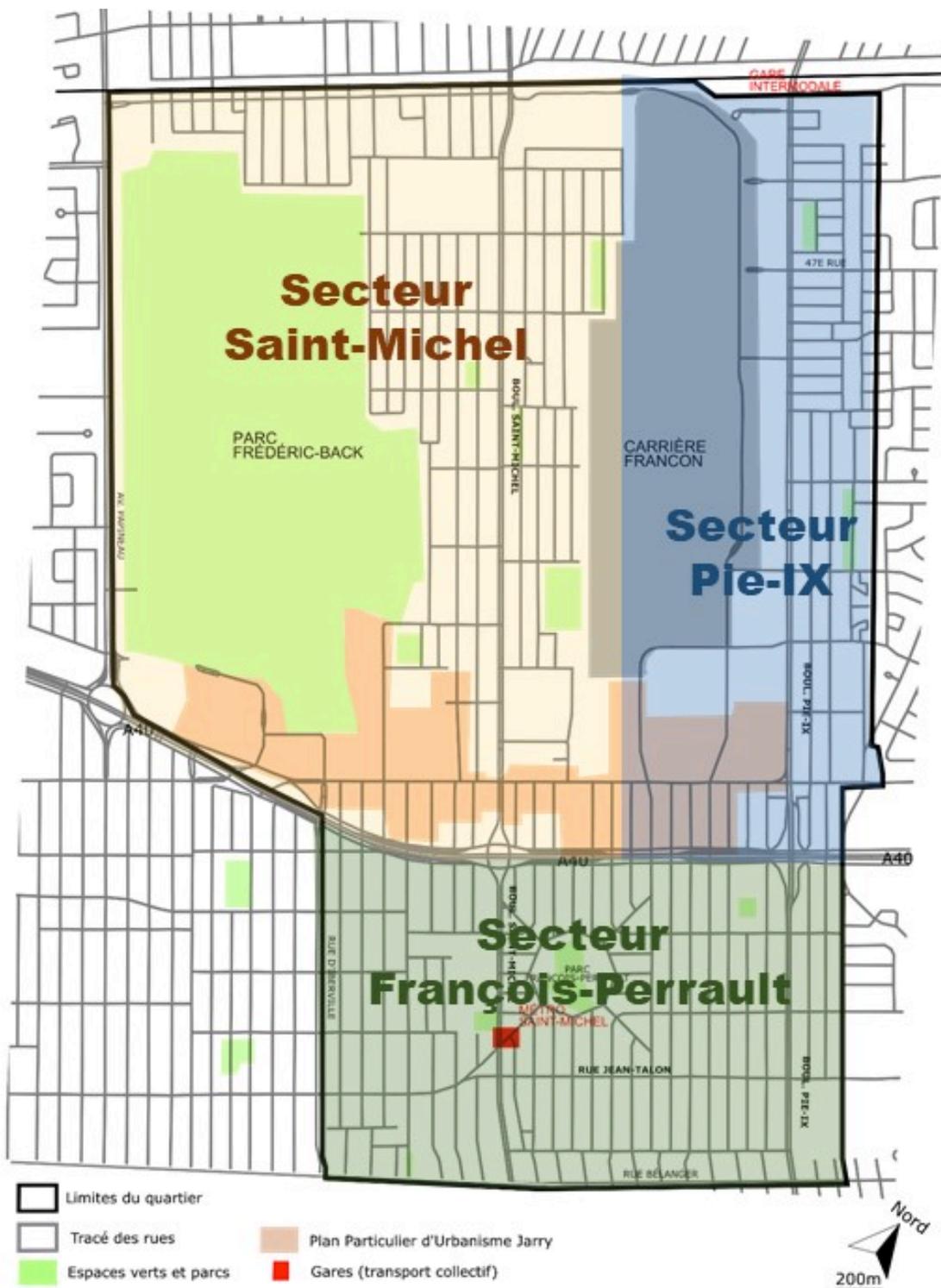
- Wise, Amanda et Selvaraj Velayutham. 2014. « Conviviality in everyday multiculturalism: some brief comparisons between Singapore and Sydney. » *European journal of cultural studies* 17 (4) : 406–430.
- Wise, Amanda et Selvaraj Velayutham. 2009. *Everyday multiculturalism*. Basingstoke: Palgrave Macmillan.
- Zukin, Sharon. 1991. *Landscapes of Power : From Detroit to Walt Disney World*. Oakland : University of California Press.

Annexe 1: Carte du quartier Saint-Michel:

Le quartier Saint-Michel dans l'île de Montréal



Annexe 2 : Carte des divisions spatiales du quartier Saint-Michel



Annexe 3 : Grille d'analyse des entretiens avec les résidents

Numéro d'entretien:	Sexe :	
	Âge :	
	Origine :	
	Secteur :	
Choix résidentiel :	Nombre d'années :	
	Attractivité du quartier :	
	Envisage de quitter :	
	Raisons :	
Perceptions du quartier :	Sentiment d'appartenance :	
	Sentiment de chez-soi :	
Relations avec des habitants du quartier :	Type de relation :	
	Plus de relation en dehors du quartier :	
	Moment où les interactions sont vécues :	
	Plus de relations avec des gens de même origine :	
Usages des commerces :	Type commerce utilisé :	
	Raisons :	
	Fréquence :	
	Situations agréables ou non :	
Usages des parcs et aires de jeux :	Oui ou non :	
	Interactions avec autres usagers :	
Participation aux évènements du quartier :	Oui ou non :	
	Lesquels :	
	Ce qui est apprécié :	
Cohabitation dans le quartier :	Comment trouvez-vous la cohabitation dans le quartier :	
	Comment qualifieriez-vous celle-ci :	
	Diriez-vous que les différents groupes utilisent le quartier différemment :	
Autres :		

Annexe 4 : Grille d'analyse des entretiens avec les commerçants

Numéro d'entretien:	Sexe :	
	Âge :	
	Origine :	
	Secteur :	
	Type de commerce :	
Choix du quartier :	Nombre d'années :	
	Attractivité du quartier :	
	Envisage de quitter :	
	Raisons :	
Perceptions du quartier :	Sentiment d'appartenance :	
Clientèle :	Type de clientèle :	
	Origine :	
	Habitué :	
	Usage pour socialisation :	
Relations avec des gens du quartier :	Type de relation :	
	Plus de relation en dehors du quartier:	
	Moment où les interactions sont vécues :	
	Plus de relations avec des gens de même origine :	
Cohabitation dans le quartier :	Comment trouvez-vous la cohabitation dans le quartier :	
	Comment qualifieriez-vous celle-ci :	
	Diriez-vous que les différents groupes utilisent le quartier différemment :	
Autres :		

Annexe 5 : Grille d'analyse des entretiens avec les informateurs clés

Numéro d'entretien:	Sexe :	
	Âge :	
	Origine :	
	Secteur :	
Choix du quartier comme lieu de travail :	Nombre d'années :	
	Attractivité du quartier :	
	Défis du quartier:	
Perceptions du quartier :	Sentiment d'appartenance :	
	En relation avec sa réputation:	
Division du quartier en trois secteurs:	Pertinent :	
	Différence physique :	
	Différence sociale :	
	Différence cohabitation :	
Évènements des organismes:	Autres :	
	Type de clientèle:	
	Moment de socialisation :	
Cohabitation dans le quartier :	Socialisation avec les leurs :	
	Comment trouvez-vous la cohabitation dans le quartier :	
	Comment qualifieriez-vous celle-ci :	
	Diriez-vous que les différents groupes utilisent le quartier différemment :	
	Lieux où la socialisation est plus marquée :	
	Lieux ou moment où il y a plus de tensions :	
	Différence des usages du quartier selon les groupes :	
Autres :		

Annexe 6 : Formulaire de consentement

« La convivialité en contexte de grande diversité culturelle : le cas du quartier Saint-Michel à Montréal »

J'accepte de participer à cette étude universitaire qui cherche à mieux comprendre comment se vit la cohabitation et l'utilisation des espaces publics dans le quartier Saint-Michel se basant sur mes expériences de résident(e) du quartier.

Je comprends que les propos recueillis lors de cette entrevue seront utilisés à des fins de rédaction de mémoire, de rapport et de publication ultérieurs, et je consens à cette utilisation des données à la condition qu'aucun renseignement permettant de m'identifier ne soit diffusé.

Je comprends que l'entretien sera enregistré pour être retranscrit plus tard.

J'ai l'assurance que les propos recueillis au cours de cet entretien seront conservés de façon confidentielles et traités de façon anonyme. Cependant, je suis conscient que malgré toutes les précautions prises à cet effet, il demeure possible que je sois identifié de manière indirecte.

J'ai également été informé(e) :

- a) de la façon selon laquelle les chercheurs assureront la confidentialité des données et protégeront les renseignements recueillis;
- b) de mon droit de mettre fin à l'entrevue ou à son enregistrement, si je le désire, ou de ne pas répondre à certaines questions;
- c) de mon droit, à titre de participant volontaire à cette étude, de me retirer à tout moment sans conséquence négative sans avoir à fournir d'explications;
- d) de mon droit de communiquer, si j'ai des questions sur le projet, avec le responsable du projet Jean Marc Laforest, ou sa directrice Madame Annick Germain.

La signature en bas indique :

- que j'ai reçu l'information concernant le projet de recherche;
- que j'ai bien compris tout ce qui est mentionné ci-dessus;
- qu'on m'a répondu de façon satisfaisante à mes questions concernant l'étude, et
- que c'est volontairement que j'accepte d'y participer.

Signature du participant

Date

Jean Marc Laforest – Étudiant

Tél : Courriel :

Ce projet a été approuvé par le Comité d'éthique en recherche avec des êtres humains de l'INRS

Annexe 7 : Lettre d'information



Lettre d'information sur la recherche et formulaire de consentement

« La convivialité en contexte de grande diversité culturelle : le cas du quartier Saint-Michel à Montréal »

Recherche menée par Jean Marc Laforest,
étudiant au Centre Urbanisation Culture et
Société de l'INRS.

Bonjour,

Dans le cadre de la recherche que je mène pour mon mémoire de maîtrise en études urbaines à l'INRS-UCS, je vous contacte dans pour solliciter votre participation à un entretien sur votre expérience de résident du quartier Saint-Michel.

Comment les résidents du quartier Saint-Michel cohabitent-ils dans ce quartier comptant sur une grande diversité de pays d'origines? Les usages que vous faites de lieux où se côtoient des habitants du quartier comme les rues, les parcs, les commerces, et autres, sont d'un grand intérêt pour ma recherche. Cette étude vise à comprendre comment se passe la cohabitation dans un quartier qui suscite des commentaires parfois divergents. Il est donc important d'interroger des habitants comme vous afin de comprendre la réalité du quartier.

Si vous acceptez de participer à ce projet de recherche, je vous rencontrerai pour vous poser des questions pendant environ 60 minutes sur les lieux publics que vous fréquentez à Saint-Michel. L'entrevue aura lieu en face à face, et je me déplacerai dans un lieu et à un moment de la journée qui vous conviendra.

Votre participation à cette étude ne vous expose pas à des risques différents que ceux auxquels vous vous exposez dans votre vie de tous les jours. Le principal inconvénient est le temps que vous passerez à participer à notre conversation.

Les entrevues seront enregistrées et les noms des personnes seront remplacés par un numéro ou un pseudonyme au moment de la transcription afin de préserver votre anonymat, en d'autres mots, il ne sera pas possible de vous identifier. J'espère que le projet vous intéressera et que vous accepterez d'y participer!

En vous remerciant de l'attention que vous porterez à ma demande,

Jean Marc Laforest

Étudiant à l'INRS-UCS

Directrice du mémoire

Madame Annick Germain

385, rue Sherbrooke Est
Montréal (Québec) H2X 1E3
Téléphone :
Courriel:

Personne ressource extérieure à l'équipe de recherche :

Monsieur Gilles Sénécal
Président du Comité d'éthique en recherche avec des êtres humains
INRS
490, rue de la Couronne
Québec (Québec) G1K 9A9
Téléphone :
Courriel:

Annexe 8 : Guide d'entretien

- Pourquoi avez-vous choisi le quartier Saint-Michel?
 - Pourquoi restez-vous dans le quartier ?
 - Est-ce que vous envisagez quitter, dans les prochaines années, le quartier ?

- Quelle est votre perception du quartier?
 - Est-ce que vous vous sentez à la maison dans le quartier (appartenance)? Pourquoi ?

- Quelles relations ou interactions avez-vous avec des gens (amis, voisins, etc.) du quartier? Diriez-vous que la plupart de vos relations sociales se font avec des gens qui n'habitent pas le quartier?
 - Quelle sont les situations où vous êtes le plus appelé à interagir avec des gens du quartier dans la vie quotidienne ?

 - Diriez-vous que vous interagissez plus souvent avec des gens de la même origine socioculturelle que la vôtre ?

- Quels types de commerces utilisez-vous dans le quartier?
 - Pourquoi allez-vous dans ces commerces ? (proximité, commerces ethniques, etc.) Y allez-vous souvent?

 - Est-ce que ces commerces sont des endroits que vous avez du plaisir à fréquenter ; si oui pourquoi ?

- Est-ce que vous utilisez les parcs ou les aires de jeu (pour enfants, ou sportif) du quartier ?
 - Est-ce que vous interagissez avec les autres usagers des parcs ?

- Est-ce que vous fréquentez les différentes activités du quartier (fêtes, milieux associatif et communautaire, etc.)?
 - Qu'est-ce que vous appréciez dans ces événements?

- En général, comment trouvez-vous la cohabitation entre les gens des différentes origines dans le quartier ?
 - Comment décririez-vous l'ambiance du quartier ? Tendue ? Conviviale ? Indifférence ?
 - Diriez-vous que les différents groupes (homme/femme, ethnoculturelle, âge, etc.) utilisent le quartier différemment ?

- Est-ce que vous avez d'autres commentaires sur le quartier ?